



# LE SYSTÈME

MAUD SERVIGNAT

ROMAN

Maud SERVIGNAT  
**LE SYSTÈME**

ROMAN

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

De la même auteure :

*L'envol de L'euthalia, 2021*

Copyright© Maud Servignat, année 2023

Tous droits réservés

Photo : © Canva

Graphiste : Maud Servignat

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

*À la mémoire de mon grand-père, Léon.  
Pour l'écureuil roux sur le balcon.*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## CONTENU

*Grace*

*Holdine*

*La forêt*

*Jonas*

*Le Mur*

*Le Système*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

*Le Mur attend.  
Le Mur cache et dévoile, dévoile puis cache.  
Le Mur console, protège, tels les bras aimants d'une mère archaïque.  
Le Mur enfle, mais jamais ne se brise.  
Le Mur est l'invisible.  
Le Mur est chacun et chacune d'entre nous.  
Le Mur est tous et toutes.  
Le Mur se dévoile à qui sait le dompter, l'apprivoiser.  
Le Mur sait quand arrive le moment.  
Alors... le Mur libère.*

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

Grace

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

Sommes-nous seules ?

Vous voulez savoir qui je suis alors que j'ignore tout de vous et la manière dont je suis arrivée ici.

Si je reste muette, j'imagine que je ne gagnerai pas votre confiance.

Je suis pourtant honnête, vous savez...

Je comprends. D'accord...

Mais impossible de tout vous raconter...

Je suis une sang-mêlé. Mêlée comme la pluie à la terre volcanique de mes ancêtres. Mon arrière-grand-père d'origine néerlandaise a investi à Java pour monter une affaire d'exportation de riz qui a rapidement prospéré. Il s'est construit une très bonne réputation. Comme cela était fréquent à l'époque, il s'est ensuite installé en concubinage avec sa *njai*...

C'est une gouvernante indigène... Ne prenez pas cet air outré !

Au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la blancheur de la peau était secondaire et l'entente entre colons et autochtones, cordiale. Ce qui importait, c'était le tissage d'alliances, assurer son assise dans le pays. La *njai* était de bonne famille. Alors, pourquoi pas ?

Il a reconnu ses enfants. La peau de mes aïeux a pris une teinte brune, puis patiemment avec le temps, ma naissance arrivée, elle est devenue à peine dorée.

Mais venons-en directement à ma famille.

Mon père, possède – ou possédait, je ne sais plus si je dois parler de lui au présent – une plantation de caoutchouc. Par héritage direct, bien sûr. Il n'a eu aucun effort à fournir pour assurer son confort. Je semble ingrate, mais je dois admettre que moi aussi j'ai profité de ma bonne naissance... jusqu'aux récents événements qui m'ont probablement amenée ici.

Cet homme ne portait aucune valeur à mes yeux. Au lieu d'aimer et de protéger sa famille, sans compter le travail, il a préféré œuvrer à la reconstruction du monde, au club avec les autres notables de la ville, verres d'alcool après verres d'alcool... C'est une tradition chez les colons mâles.

À la maison, il passait son temps assis dans la véranda tel un monarque, tenant sa vieille tige de bambou en guise de sceptre, la lustrant avec un air empreint de concupiscence. Je me rappelle ses yeux rageurs et fiévreux, ses lèvres d'une humidité écœurante aussi fines qu'une feuille de papier à cigarette, se tordant pour exiger de nous l'impossible. Accompagnée du

rictus d'insatisfaction qui déformait le visage de mon père, la canne fendait l'air en sifflant, puis s'abattait sur ma mère et moi, nous laissant tétanisées.

J'étais perdue, ne comprenais pas à l'époque.

Maintenant, je hais ma bouche qui est la sienne. Vous voyez, je suis comme le bois de ce bambou : je fléchis, mais ne romps pas. Par contre, ma mère avait contracté un mariage de raison et ne savait que fuir. Elle se réfugiait dans la chambre parentale, le visage caché au creux des mains, honteuse d'avoir pleuré, me laissant seule, le corps douloureux et en colère. Alors, à chaque fois, sans réfléchir, je m'échappais dans le jardin, tournais autour de la clôture, folle comme un poulain à mater.

À 10 ans, j'ai failli perdre la vie sous la pluie et mourir de pneumonie. Une pluie torrentielle que je ne craignais pas. Elle était amicale, témoin bruyant de mon combat acharné contre l'acceptation de ma défaite.

Les années passant, j'ai vite appris que dans ce monde, les autres représentaient un danger dont je devais me préserver à tout prix. Se confronter aux forts et fuir les faibles.

Mais avant d'en arriver là, reprenons du début.

Comme je vous ai dit précédemment, je suis néerlandaise de sang-mêlé comme une grande partie des Javanais. Je suis née à Batavia, il y a vingt et un ans. Vous avez fait la connaissance de mes parents, mes parents d'aujourd'hui. Durant les premières années de ma vie, ils étaient différents, je les vénérais. J'ai aussi un frère, plus âgé, que je connais à peine. Il a été élevé par un tuteur, puis vite envoyé en Europe pour parfaire son éducation. Étant fille, j'ai fait la mienne auprès de ma *Babou*, mais j'y reviendrai plus tard.

Je devais à mes parents de vivre dans l'opulence. Nous possédions douze domestiques. Dans le quartier aisé de la ville, notre maison était en tout point remarquable : une demeure coloniale au toit de tuiles rouges avec, au rez-de-chaussée, six fenêtres aux volets marrons de style néerlandais et sept au premier. Moi, je préférais le jardin. L'arrière donnait sur une pelouse d'un vert éclatant avec, au centre, un bassin de pierre couvert de nénuphars blancs ou roses qui disparaissaient aussi vite qu'ils s'épanouissaient.

Chaque jour, je courais pieds nus dans l'herbe fraîche encore imbibée de rosée pour compter les nouvelles éclosions. Ensuite, je m'élançais vers la cage... Le jour où mon père m'a offert le tigre, il est devenu mon dieu. Un dieu absent et tyrannique, mais un dieu quand même. Que j'aimais cet animal ! Enfouir mon visage dans la chaleur de sa fourrure ! Il occupait

l'espace entier de mes pensées. Impatiente qu'il grandisse, je me prélassais de longs après-midi près de son enclos. Nous discussions, lui ronronnant, et moi, lui chuchotant des secrets. Je le rêvais adulte dans sa royale grandeur. Je parcourais la jungle à ses côtés, pieds nus et fière.

Nous étions libres.

Malheureusement, je n'ai pas eu l'occasion de voir mon tigreau devenir roi. Ce que père donne, il le reprend. Il est seul dieu et maître. Un matin, j'ai découvert l'absence du félin. Sa cage était vide. Bouleversée, je me suis précipitée sans réfléchir en direction de la véranda et arrivée en larmes, j'ai martelé de mes poings la table en teck sur laquelle mes parents petit-déjeunaient. Je me souviens encore du thé bouillant renversé sur le corsage blanc de ma mère et de son cri de surprise.

Je précise que quelques jours auparavant, le tigreau avait lacéré ma combinaison et égratigné ma peau sans que cela me dérange ou me fasse souffrir.

À la suite de son départ, j'ai seulement eu droit à de vagues explications : il devenait trop grand et devait recouvrer sa liberté. Qu'est-il advenu de lui ? Je l'ignore. Vendu à un cirque ambulant, ou tué, peut-être. De toute façon, sûrement pas relâché dans la jungle. Il y serait mort à coup sûr. Il sentait trop l'homme...

Vous l'évoquer réveille ma colère. Je pensais pourtant l'avoir digérée.

J'ai vécu bien pire depuis...

Parlons maintenant de ma *Babou*...

Qu'est-ce qu'une *Babou* ? C'est une bonne d'enfant. C'est celle qui m'a nourrie, lavée, habillée, éduquée durant presque toute mon existence...

Pourquoi pas ma mère ? Eh bien, c'est ainsi. Une mère de qualité n'élève pas ses enfants à Batavia, elle a une *Babou* qui tient ce rôle pour elle. Une aubaine pour celle qui a passé sa vie couchée soi-disant indisposée, ou en gala de charité...

Non, elle ne possède pas de prénom, elle est simplement ma *Babou*.

C'est elle qui m'a appris que la vie ne se passe pas à l'intérieur, mais à l'extérieur. Mes parents m'interdisaient de sortir seule de l'enceinte barricadée de la maison. Par contre, avec elle, j'y étais autorisée. Vous devez comprendre que malgré notre statut privilégié nous vivions une existence simple, adaptée au fil des années de colonisation au mode de vie des indigènes.

Mon éducation, je l'ai faite à ses côtés. C'était celle de la vie pratique, pas celle qui était imposée aux garçons. Elle m'a appris à cuisiner, à attiser à l'éventail le feu sous les casseroles, à tordre le cou aux poules et à les plumer. Je me souviens avoir eu du mal à m'exécuter la première fois. Après quelque temps, cela est devenu routinier et je n'y ai plus pensé.

Seul un volatile avait la chance d'être gracié : la poule noire *Ayam Cemani*.

Dans la basse-cour, elle avait l'habitude de parader en tournant la tête, à gauche, à droite, son plumage prenant des teintes bleutées sous les rayons du soleil. Elle savait intuitivement qu'elle était privilégiée et narguait toutes les autres destinées à finir bouillies. Cette race est considérée comme un porte-bonheur chez moi. Chaque famille doit en posséder une. De temps à autre, elle partageait son traitement de faveur avec ses compagnes. Lorsque la pluie tombait trop fort, ma *Babou* et moi nous nous empressions, en riant, de déposer sur le poulailler le toit conique en paille pour abriter nos protégées...

Ma *Babou* était la seule en qui j'avais confiance. Je jouais peu avec les enfants de mon âge — beaucoup trop hypocrites, comme les adultes. Ils ne pensaient tous qu'à s'amuser et à montrer leur supériorité. Ils ne savaient que marmonner un mélange de portugais, javanais, néerlandais que je trouvais horripilant. Je préférais disparaître plutôt que de me soumettre.

Moi, je ne parle que le néerlandais, le javanais et un peu d'allemand, par la force des choses.

Comprendre vous protège.

Parfois, j'étais forcée de quitter ma *Babou*, surtout en grandissant. Obligée de concourir pour le titre de meilleure nageuse dans la catégorie poids léger. Une bête à concours au même titre que les chevaux qui tournaient dans l'hippodrome et que j'étais contrainte d'encourager le dimanche comme tout le monde...

Mais je préfère plutôt parler d'elle que des souvenirs désagréables. Repenser aux endroits insolites et merveilleux qu'elle m'a fait découvrir. À commencer par les rues de Batavia, pas celles des quartiers chics, non : celle de la vraie ville.

Nous allions souvent au marché. Elle m'autorisait à retirer mes chaussures. Alors, pieds nus, j'adorais les tremper dans les flaques, les enduire de terre boueuse. Dans les voies étroites et poussiéreuses bordées de palmiers et de bananiers, nous croisions des femmes en sarong coloré,

des hommes qui fumaient et chiquaient. Je courais, heureuse, évitant les porteurs d'eau pour ne pas les déséquilibrer.

Ma *Babou* aimait me faire plaisir et m'achetait souvent des fruits auprès des marchands ambulants. C'est la noix de coco que je préférais. Après un coup sec, la coque se fendait, dévoilant sa chair et son jus blanc laiteux. Nous la dégustions ensemble en marchant en silence. Parfois, nous traversions le cimetière pour nous prosterner devant ses ancêtres. C'était un endroit magnifique avec ses stèles moussues camouflées par la végétation. Quand il pleuvait, nous nous abritions sous de gigantesques feuilles de bananiers. J'aimais le son des gouttes tombant, puis glissant le long de leur nervure.

Tout contre ma *Babou* et sa chaleur moite consolatrice, je me sentais heureuse et en sécurité.

Les sorties au théâtre représentaient les moments que j'attendais avec le plus de fébrilité. Pour arriver à destination, nous longions le canal. Ce n'était pas le trajet le plus court, mais je me passionnais pour les activités qui s'y déroulaient. Des hommes se baignaient et baignaient leurs chevaux. Tout près, des femmes lavaient leur linge. Ils cohabitaient tous, en parfaite harmonie. Ce tableau m'enchantait. Pour moi, c'était l'image du bonheur. Arrivée au théâtre, je forçais le passage en donnant des coups de coude pour être aux premières places. Je manquais de discipline, mais ma *Babou* savait me rattraper par le col et me remettre dans le rang ! Les spectacles d'ombres m'effrayaient tout autant qu'ils me fascinaient. Les silhouettes découpées, leurs mouvements saccadés, la musique posée au moment critique, tout m'enthousiasmait.

Tout ce que je vivais en compagnie de ma *Babou* me passionnait. J'aimais sa présence discrète. Elle était comme les volcans de l'île, sereine. Son sang semblable aux vapeurs souterraines qui trouvent les passages par lesquels se dégager en douceur afin de ne jamais faire bouillonner la montagne en colère...

Ma *Babou* était mon île. Elle était ses pentes boisées entaillées par les cours d'eau formant de petites vallées. Elle était ses vastes champs de riz, en amphithéâtre sur le flanc des collines. Elle était le maïs, la canne à sucre, la cannelle, le poivre, la vanille. Elle était le parfum suave de l'orchidée blanche décorant ses cheveux. Elle était cette jungle inviolée, l'âme des tigres, des éléphants, des orangs-outans... Elle était le cœur battant de la gigantesque fleur de rafflésie. Elle était chaque femme : pour s'aventurer

au-delà de sa plaine accessible, il en faut du courage... mais alors, on découvre des cours d'eau indomptés, des cascades nourrissant une terre féconde de fougères et de lianes...

Dans ces conditions, pourquoi l'homme prend-il plaisir à la destruction ? Ce monde devrait pourtant suffire à le satisfaire.

Ne trouvez-vous pas ? Vous l'avez expérimenté vous aussi, non ?

Je me serais contentée de cette vie. Quand j'en perdais le sens, l'île me chuchotait ses vérités. Je n'étais pas uniquement ce corps charnel au cœur et muscles palpitants, j'étais bien plus que ça...

Mais l'Homme doit souffrir pour trouver son chemin. On nous l'enseigne, non ? Alors, comme les autres – vous aussi, j'imagine – j'ai enduré des peines.

À force de luttes acharnées, on se croit en sécurité... Jusqu'à l'instant où tout bascule, où tous nos fondements sont remis en cause et nos efforts anéantis. Nous vivions dans un monde de pacotille. Nous pensions le volcan éteint derrière son épais manteau de brume. En réalité, il bouillonnait sans merci, détruisant les innocents plus que les coupables.

Je n'oublierai jamais le visage implorant de ma vieille *Babou* lorsque nous sommes, ma mère et moi, montées dans ce camion. Je n'oublierai jamais les nuances colorées des fleurs qui ornaient sa chevelure...

Mais je m'égare. Je doute de votre intérêt pour mes états d'âme. Je poursuis...

J'ai donc grandi, enchaînée à mon besoin de reconnaissance. Je suis devenue nageuse émérite et méritante. Toujours en tête, je n'ai jamais accepté de perdre et m'entraînais sans cesse. Une horloge parfaitement réglée. Jusqu'au jour où tous rassemblés autour d'un poste de radio, nous avons appris par l'intermédiaire d'une voix nasillarde que les Japonais venaient de bombarder Pearl Harbor.

Près de trois mois plus tard, ils prenaient possession de Batavia. Mon père a été interné dans un camp, moi et ma mère dans un autre... Je ne sais pas ce qui est advenu de ma *Babou*, ni de mon frère dans son école privée, si loin de nous tous.

Les Japs ont établi le camp de femmes de Tjideng dans un quartier résidentiel de la ville. Ils ont entouré les avenues, rues, coins et recoins, de

haies de bambous taillées en pointes acérées et de barbelés. Les familles – sans les pères, uniquement mères, filles et fils de moins de 11 ans – ont été installées dans des villas, certaines plus luxueuses que d'autres. Les plus spacieuses étaient composées de trois chambres, un grand salon, une cuisine, une véranda et un jardin. Au début de notre détention, elles pouvaient accueillir jusqu'à trois familles.

Vous devez savoir que nous ne possédions plus rien. Nous avons quitté notre maison à la hâte, n'emportant qu'un peu de linge dans une valise. Nous n'avions pas d'argent, donc aucune possibilité d'acheter des biens. Nous devions nous débrouiller seules.

Au début, ma mère s'est laissée aller à la mélancolie. Elle tolérait mal le manque de confort, l'avenir incertain. La vie au baraquement était encore supportable, cependant.

Moi, c'est elle que je supportais mal.

À l'époque, nous pouvions sortir. Il fallait demander une autorisation, puis une fois munies du précieux sésame, le présenter au poste de garde, l'unique entrée et sortie du camp. Nous avions l'obligation de courber la tête devant les gardiens. À l'extérieur, l'humiliation se répétait, encore et encore. À chaque Jap croisé, un coup frappé comme celui d'une matraque. Au grand désespoir de ma mère, j'ai reçu quelques coups bien placés. Mais comme celui de nos rhinocéros, mon cuir est dur, vous savez...

Les femmes du camp ne manquaient pas de ressources. Elles ont très rapidement recréé une communauté au sein du groupe. Elles ont monté des comités de quartier, des crèches, un hôpital. Certaines d'entre elles ont repris leurs activités : coiffeuses, couturières...

Ma mère et moi avons trouvé un emploi pour survivre. À l'époque, c'était encore possible. Nous travaillions pour une épicerie et avions en charge le ravitaillement de deux rues. Nous enregistrons les commandes de victuailles de nos compagnes d'infortune, les transmettions à notre employeur et allions les chercher à l'extérieur pour les leur redistribuer. Le patron nous rétribuait au pourcentage. Une fois par mois, nous nous déplaçons à l'épicerie pour l'établissement des comptes. J'aimais ces visites, elles me rappelaient tout ce que nous avions laissé derrière nous : une vie emplies de parfums d'épices et de fruits frais. Dans la boutique, aucun espace au sol ne restait vacant. Partout de grands paniers garnis de douceurs inabordables, de caisses en bois, de pots d'argile rouge au contenu inaccessible. Des bouteilles, des bocaux... Nous nous accrochions à ce que

nous pouvions. Nous faisions aussi du troc avec les indigènes. Ça fonctionnait plutôt bien.

Nous acceptions toutes cette vie de bonne guerre, si vous me permettez l'expression. Les soldats ne pénétraient jamais dans l'enceinte. Je me disais que la situation finirait bien par évoluer, qu'il suffisait de patienter. Et puis, nous nous sentions en sécurité au sein de notre microsociété matriarcale, donc...

De manière sournoise, nos conditions d'internement ont changé. Les Japs nous ont imposé un couvre-feu et leurs visites nocturnes de plus en plus fréquentes ont commencé à nous inquiéter. Jour après jour, ils sont devenus plus durs et plus présents dans le camp. Dès que nous rentrions dans leur champ de vision, nous avions obligation de nous prosterner longtemps. Si nous nous abstenions, ils nous assenaient un coup sec sur les oreilles. Elles pouvaient siffler et pulser une journée entière à nous rendre folles ! Je refusais de me plier à ces humiliations. Dès que je sortais dans la rue, je marchais tête baissée. Cela demandait une concentration de tous les instants.

Plus le temps passait, plus nos envahisseurs durcissaient leur autorité en instaurant de nouveaux protocoles. Tous les matins, les Japs nous inspectaient. En ligne, femmes et enfants devaient se prosterner en direction du Japon.

Puis, brutalement, ils ont réduit le camp.

Nous pouvions dorénavant en faire le tour en seulement quinze minutes, en prenant notre temps. Petit à petit, de nouvelles prisonnières et leurs enfants sont arrivés à pleins camions. L'espace vital a été limité d'autant, uniquement quelques mètres carrés, mesurés à la règle. Dans les maisons, les rebords de fenêtres, les seuils, chaque marche d'escalier, les vérandas et les couloirs étaient habités. Certains vivaient dehors, entre les cordes à linge, dans des hamacs. Ma mère et moi étions passées de la chambre à la cuisine. Nous logions dans l'évier. Elle, dessus sur une planche en bois, et moi, dessous dans le placard.

Nos geôliers nous ont interdit de travailler et de cuisiner individuellement. La nourriture a été rationnée. La faim et la maladie ont commencé à ronger les esprits et les corps déjà affaiblis par l'angoisse de l'attente. Les rations manquaient de consistance et les mères sacrifiaient souvent leur part au profit de leurs enfants.

Nous avons dû redoubler d'ingéniosité pour améliorer nos conditions de détention : davantage de troc entre nous et les indigènes, derrière les barrières.

En deux ans, l'espace pavillonnaire coquet s'est métamorphosé en campement délabré, fait de bric et de broc. Les cuisines et salons se sont installés dans les jardins. On échangeait fauteuils contre batteries de cuisine, robes contre paires de chaussures.

Les animosités inévitables s'effaçaient lorsque parfois, l'une d'entre nous, malade au point de perdre connaissance, était emmenée par les soldats. Quand nous entendions les pas disciplinés racler le sol et voyions arriver le brancard, nous savions que c'était terminé. La mort était un vilain mot dans l'enceinte du camp, elle était expédiée à l'extérieur. À chaque départ, nous nous cachions pour nous recueillir. Cela durait peu de temps et nous reprenions vite nos occupations et notre semblant de vie.

J'avais pris sous mon aile une bande de petits. Je les faisais jardiner. Les vieilles boîtes de conserve vides se transformaient en contenants pour accueillir de futurs arbres en devenir. Nous nous en servions aussi pour fabriquer des bilboquets. Nous percions un trou dans la tôle ondulée, nous enfilions un morceau de ficelle et au bout, nous accrochions n'importe quoi pouvant faire l'affaire. La recherche de ce « n'importe quoi » occasionnait la pratique régulière de chasses au trésor effrénées dans les rues du camp. Cela occupait bien les gosses et c'était mieux que de sauter à pieds joints dans la crasse.

Ma mère, souvent souffrante, se plaignait du dos et restait étendue devant la maison sur une chaise longue sans pieds. Ils avaient servi à alimenter un feu trop bref, ainsi qu'une grande partie du mobilier laissé à notre disposition.

J'ai bien cru la perdre le jour où un soldat s'est défoulé sur elle en lui frappant le ventre avec ses bottes éperonnées. Elle avait dû se prosterner trop peu de temps à son goût. Plus les jours passaient, plus les Japs prenaient de libertés vis-à-vis de nous. Je n'ai pas remarqué la façon dont ma mère les avait salués, pourtant, je savais qu'elle s'efforçait d'appliquer les règles plus que toute autre. Je lui en ai voulu de ne pas avoir réagi. Malgré tout, j'ai pris soin d'elle. Durant une semaine, j'ai appliqué sur son ventre des emplâtres de terre et d'eau chauffés. Je trouve qu'elle ne m'a pas suffisamment remerciée, mais j'ai compris : les conditions de vie trop difficiles anesthésient l'esprit. Il est facile de se laisser aller à l'oubli. J'ai

tenté de lutter contre cette apathie grandissante, alors qu'elle s'y complaisait. J'incarnais plus sa mère qu'elle la mienne. De toute manière, nos rôles s'inversaient depuis toujours... même à Batavia.

Deux années...

Nous nous débattions depuis deux ans lorsque tout a basculé. Même cette vie de malheur se trouvait être encore trop bonne pour moi !

Je ressemblais à l'ombre d'une femme. Mon cycle menstruel était arrêté depuis longtemps et mes membres se décharnaient à vue d'œil.

Pourtant, j'ai été choisie comme le fruit le moins pourri de l'étal du marchand.

Je me souviens, je remplissais une cuvette d'eau au puits lorsque les officiers sont arrivés. Nous étions en mai, il faisait une chaleur à crever. J'avais mal au crâne à cause du vent. Ils ont ordonné de nous mettre en ligne, puis de nous baisser. Nous nous sommes exécutées. Ils ont pris leur temps, ont inspecté nos jambes, nos silhouettes. Plus loin, derrière, nos mères serraient les poings, spectatrices muselées. Ils m'ont sélectionnée avec six autres filles. Nos mères ont reçu l'ordre de retourner aux logements au plus vite pour rassembler du linge dans des valises. La mienne n'a rien dit en me tendant mon paquetage. Son regard fuyait et ses lèvres s'agitaient de façon désordonnée.

Les Japs nous ont fait monter dans un camion. Aucune de nous ne savait où nous étions conduites, ce qui allait advenir de nous. Mes compagnes affolées cherchaient du réconfort dans les yeux des autres. Je n'avais pas peur, mais éprouvais plutôt un sentiment de perte de repères. Je m'étais habituée à ma routine... et qu'allait devenir ma mère ? Nous tremblions, toutes accrochées à nos valises, ballotées sur la route cahotante. Je me souviens que des insectes piégés par la vitesse s'écrasaient sur nos peaux collantes : sur nos bras, nos jambes, notre visage. Aucune de nous n'osait les retirer de peur d'être exécutée sur-le-champ.

Je ne sais pas combien de temps nous avons roulé – plusieurs heures –, mais quand nous nous sommes arrêtées devant la demeure coloniale, mon corps trop contacté était entièrement endolori.

Les Japs nous ont malmenées en sortant du camion, agrippant nos bras, les privant de sang. En rang, jusqu'à l'entrée du bâtiment, nous avons traversé en silence le passage blanc coupant le gazon. À l'intérieur, ils nous ont immobilisées dans l'immense hall. Personne ne se trouvait derrière le

comptoir de la réception. C'était un hôtel réquisitionné, habité uniquement de Japs et hanté de résidus fantomatiques datant des jours heureux. Ils ont pris des photos de chacune de nous. J'ai tenté de riposter comme les plus bravaches : ils ne détenaient aucun droit sur nos vies, nous étions toutes filles de colons. Bien sûr, ils n'ont rien entendu. Ils nous méprisaient.

Leur épée a glissé de leur fourreau et ils ont menacé de nous tuer. Nous avons rendu les armes, aucune de nous ne souhaitait mourir...

Je ne rentrerai pas dans les détails, mais sachez que je ressens encore l'humiliation de ces instants.

Malheureusement, je perds la mémoire depuis peu. Certaines informations me manquent, mais pendant les trois mois que dura cette expérience, nous étions leurs esclaves. Nous préparions leurs repas, lavions leur linge, les distrayions...

J'ai tenté de fuir, mais échoué plusieurs fois. J'ai subi leur châtiment. Je porte encore les marques bleues des coups de bâton.

Les événements dont je vous parle sont récents. Ils datent peut-être de quelques semaines... Quoi qu'il en soit, si j'ai pu échapper à tout cela, c'est grâce au docteur.

C'était un Jap pourtant... mais un Jap avec un semblant d'humanité pour avoir agi ainsi. Il m'a aidée à quitter l'hôtel.

Tous les lundis, il contrôlait notre santé. Un soir, après son examen de routine, il a posé sa main contre ma bouche. Je pensais qu'il allait me tuer alors qu'il voulait simplement mon silence. Je me suis exécutée. Il m'a entraînée à l'arrière de son cabinet et m'a fait sortir. Dehors nous avons croisé quelques soldats, mais comme j'étais accompagnée du docteur, ils ne se sont pas alarmés de ma présence. Nous avons ensuite traversé le jardin à la hâte pour retrouver un groupe de malheureux camouflés sous les palmiers. Il m'a dit d'attendre avec les autres, qu'un camion allait arriver pour nous emmener. Je n'ai pas réfléchi aux risques, j'étais enfin libre. Il est reparti très vite en direction de l'hôtel. Je ne l'ai jamais revu...

Je vous épargne une nouvelle série de détails.

Une fois sortis du camion, des inconnus nous ont embarqués sur un bateau de pêcheurs qui empestait le pétrole. Un voyage épouvantable. Rien n'était prévu pour les fuyards. Nous dormions à même le sol, sur des couvertures aussi rêches qu'une toile à poncer. Nos estomacs criaient

famine et l'odeur de poisson qui imprégnait chaque planche de bois de l'embarcation nous retournait le ventre...

Nous avons accosté sur une immense plage où nous attendait un groupe d'hommes — des pêcheurs australiens. Ils nous ont ensuite guidés vers des cabanes dans lesquelles nous nous sommes cachés plusieurs jours.

Je laissais derrière moi ma *Babou* et Java, ma mère, mon frère et sans peine, mon père. J'avais le sentiment qu'une nouvelle geôle venait de remplacer la première.

Pourtant, j'avais fui le camp...

Maintenant, je suis ici, avec vous. Moi aussi, je veux savoir, connaître votre histoire.

À votre tour, je vous écoute...

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

Holdine

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

C'est tout ?

Je trouve votre présentation légère...

Bref, puisque vous avez joué le jeu... alors à mon tour.

Je suis originaire de Bavière, née à Munich depuis un peu plus longtemps que vous. Comme tout le monde, j'ai peu de souvenirs de ma petite enfance. Quand mon père vivait encore, nous résidions à une vingtaine de kilomètres de la ville, dans un village où l'activité manquait. Il ne s'y déroulait jamais rien d'exaltant, je m'ennuyais. Mon père exerçait la profession d'instituteur et ma mère s'occupait du foyer. Petite fille, j'étais parfaite, plus que ma sœur cadette qui n'écoutait rien et prenait un malin plaisir à faire enrager mes parents. Ma mère me préférait, j'étais sa poupée. Elle m'habillait toujours avec soin, brossait mes boucles blondes le soir avant de me mettre au lit. Elle adorait les nœuds. Elle en achetait sans cesse de nouveaux pour mes cheveux. Mon favori était rouge avec des pois blancs, celui avec lequel je me trouvais belle. En y repensant, mon Dieu, ce que les petites filles sont vaniteuses !

Vous possédiez un tigre, mon animal de compagnie était plus banal : un simple chien, un fox-terrier. J'ai de bons souvenirs avec cette bête. Elle était prétexte à de longs défoulements aux bords du ruisseau proche de chez moi.

Mes parents s'entendaient bien, la passion ne s'était pas encore émoussée. Avec le recul, j'imagine qu'ils s'aimaient sûrement avec sincérité. Notre foyer ne croulait pas sous la richesse, mais ma sœur et moi ne manquions de rien. À l'école du village, mon père était mon professeur, mais ne me favorisait pas. Je travaillais dur pour obtenir les meilleures notes. J'étais une bonne élève, une camarade de classe idéale, partageuse et jamais coléreuse. Je voulais surtout contenter mes parents, ne pas avoir d'ennuis.

Je caressais un rêve secret, entretenu par les images que je découpais dans les magazines. Je passais de longues heures, étendue sur mon lit à m'imaginer ballerine, saluée par une foule sans visage sur la scène du théâtre de Berlin. Dans notre salon, je me donnais en spectacle. Je me nourrissais des regards admiratifs de mes proches. Jalouse, ma sœur tentait de m'imiter pour me rafler la première place, mais toujours avec maladresse.

Tout ce parfait bonheur familial a basculé lors de la mort de mon père.

Nous n'oublions jamais ces images, ces sensations. Elles refont souvent surface. Je me souviens que la porte de notre chambre s'était entrouverte avec hésitation. Elle grinçait. Ma mère, en pleurs et les cheveux en désordre, n'osait pas passer le seuil. Elle sanglotait trop fort, si bien que je n'ai compris que bien plus tard – après l'avoir cherché longtemps – ce qui était arrivé à mon père... Il n'était pas monté dîner. Nous vivions au sein de l'école et après l'avoir appelé sans succès, ma mère l'avait trouvé au rez-de-chaussée dans la salle de classe, affalé sur son bureau. Elle m'avait interdit de le voir, mais je garde encore l'image de l'encre noire tachant ses mains.

Nous n'avons jamais connu la cause exacte de son décès. Il me manquait et j'ai eu beaucoup de mal à expliquer son départ à ma sœur qui me harcelait sans cesse pour me demander quand il rentrerait à la maison.

Ensuite, nous avons vécu une période de flottement, puis nous avons déménagé.

Ma mère ne travaillait pas et manquait d'argent. Nous avons donc naturellement rejoint mon grand-père qui vivait dans un appartement dans le centre de Munich. J'avais 8 ans et ma sœur 6 ans. À cette époque, elle ne lâchait pas mes jupes. Elle m'imitait pour tout et rien. Je dansais, elle dansait, je parlais, elle répétait comme un perroquet...

J'ai été rescolarisée, mais n'ai jamais pu m'acclimater à mon nouvel environnement. La concurrence s'intensifiait en ville et j'ai dû redoubler d'efforts pour devenir la meilleure. Je devais m'adapter à chaque instant.

À la maison, c'était pareil, le nouveau chef de famille était sans merci. Un général dans l'armée... tyrannique. Quant à ma grand-mère, je l'ai à peine connue. Elle était décédée des années auparavant, sûrement d'usage. Dès notre arrivée à son domicile, ma mère l'a remplacée et s'est soumise au patron. Il appliquait la politique du renoncement, n'avait que le mot « sacrifice » à la bouche. Nous n'avions pas d'autre choix que de nous incliner, d'obéir. C'était ça ou la porte. Il était l'opposé de mon père ! Le soir dans mon lit, je pleurais de rage. J'en voulais au monde entier de m'avoir enlevé le seul homme de ma vie.

J'en ai assez dit...

Je passe sur ces années aussi pénibles pour moi que pour ma sœur.

Avant le conflit, nous vivions encore confortablement. J'imagine que mon désir de devenir danseuse m'a préservée durant ces années

abominables. Je rêvais.

Nous souffrions, vous savez ! Ma mère a dû travailler dur à l'usine, surtout après le décès du patriarche. Une bombe était tombée à point nommé sur le front de guerre. Sa mort m'a soulagée. J'étais plus que satisfaite qu'il engraisse les vers, ce vieux salaud ! Bien sûr, je n'ai rien montré de ma joie. Je l'ai gardée pour me protéger. J'ai pleuré cet homme, ma mère aussi. Mais je suis persuadée qu'en son for intérieur, elle pensait la même chose que moi.

À la fin de la Grande Guerre, nous avons pu enfin respirer. Je me souviens encore de la bouteille de champagne qu'avait achetée ma mère pour fêter son inscription à l'union des femmes allemandes, la B.D.F. Nous avions éclaté de rire lorsque le bouchon avait frappé le lustre du salon. Ma sœur, effrayée, avait bondi comme un cabri en poussant un cri d'orfraie.

Vous savez, les femmes venaient d'obtenir le droit de vote. Les collègues persuasives de ma mère avaient dû l'influencer. Moi, je ne m'intéressais pas à la politique et à ces nouvelles idées qui, soi-disant, transformeraient les femmes. Je m'entraînais toujours sans relâche pour tenter d'intégrer l'une des meilleures écoles de danse de Munich.

J'avais transmis cette passion à ma sœur. Cette dernière avait déjà acquis un corps parfait pour danser. Son charme naturel et spontané séduisait. Elle était plus talentueuse que moi.

Malgré mon apolitisme, j'entendais çà et là, des idées circuler sur les femmes allemandes dévergondées. Certains disaient qu'elles voulaient prendre la place des hommes, que la nouvelle république les fabriquait comme des poupées sur une chaîne de montage.

À mesure que le temps passait, je voyais ma mère se transformer en l'une d'elles...

Nous nous différencions biologiquement des hommes. Pourquoi vouloir les égaux ? Je pensais, comme un grand nombre de mes compatriotes, que chacun devait garder son rang et que ces nouvelles manières d'être une femme entraîneraient la décadence de l'Allemagne.

Je suis d'ailleurs toujours de cet avis...

Je continuais à danser pendant mon temps libre. Je voulais prouver mes capacités. Malgré tout, j'espérais un jour devenir professionnelle. En attendant, comme les autres, je devais gagner mon indépendance. Ma mère

ne pouvait pas indéfiniment subvenir à mes besoins. Je me suis donc inscrite dans une école de commerce et ai suivi des cours de comptabilité et de sténodactylographie.

Alors que je mémorisais par cœur mon alphabet laborieux, ma sœur, elle, venait d'être acceptée au conservatoire de Munich. J'étais à la fois déçue, mais heureuse pour elle.

Après mes études, j'ai commencé à travailler pour une banque. J'étais rémunérée d'une misère indécente, mais en contrepartie je gagnais ma liberté et pouvais bientôt louer un appartement. Ma mère se montrait fière et ma valeur à ses yeux était rassurée.

Mais Dieu que cet emploi m'abrutissait ! Assise toute la journée derrière ma machine, je m'ennuyais. Ma frustration grandissait à mesure que les listes de mots que je tapais sur le clavier s'allongeaient.

Je me suis entraînée longtemps pour devenir celle qui performerait à plus grande vitesse. Malgré ma volonté d'être toujours prompte à servir le café au chef du département, ce dernier ne m'a jamais remerciée pour mon dévouement.

Ma sœur s'épanouissait sur scène. Je végétais derrière mon bureau. Je désespérais de trouver une école qui m'accepterait et elle m'encourageait à persévérer dans cette démarche. Les sélectionneurs me trouvaient tous trop âgée et quand une école a enfin voulu de moi, mon employeur a refusé que je le quitte. Je lui étais devenue indispensable. Il possédait mon avenir entre ses mains...

Durant quelques années, je me suis donc nourrie d'espoirs de jours meilleurs. Des années d'un ennui abyssal. J'atteignais mes 26 ans et je ne rajeunissais pas. Je devais trouver une solution pour m'extraire de cette vie fade avant de disparaître pour de bon.

J'ai rencontré mon premier mari dans le train qui me conduisait chaque jour de ma banlieue au bureau. Il se déplaçait pour affaire. Immédiatement, j'ai remarqué son costume bien taillé. Il avait une manière peu discrète de porter les yeux sur le bas de mes jambes lorsque je les croisais et les décroisais... Je lui plaisais. Alors, j'ai joué le jeu. Qu'avais-je à perdre ? J'ai joué de mon regard bleu effarouché, et feint l'innocente affectée. J'ai bandé mes muscles de danseuse et accepté sa galanterie. J'ai souri, ri à son humour si peu subtil.

Nous nous sommes revus plusieurs fois à bord. Je le cherchais du regard, il faisait de même. Le jour où il m'a invitée dans l'un des restaurants les plus sélects de Munich, j'ai su que ma vie allait changer. Pas de la manière dont je l'avais envisagé ni espéré, non... mais je cherchais par tous les moyens à m'extraire de ma monotonie quotidienne.

C'était un homme influent et âgé de presque vingt ans de plus que moi. J'ai aimé mes nuits avec lui dans les plus beaux hôtels, mes soirées dans des établissements réputés. J'adorais organiser les meilleurs événements et accueillir avec chaleur nos invités.

Les premières années passant, mon enthousiasme s'est émoussé. Je n'étais toujours pas mère. Je sentais les regards posés derrière ma nuque et les bavardages dans mon dos. Je cachais ma confusion, mon embarras teinté de honte.

Mon mari découchait de plus en plus. C'est par hasard, lors d'une réunion amicale dans un salon de thé en vue de la préparation d'une collecte de fonds pour les enfants d'ouvriers que j'ai appris qu'il me trompait depuis quelques années. Quand mes yeux se sont posés sur le trottoir derrière la fenêtre, j'ai d'abord reconnu ses chaussures aux talons usés toujours du même côté, puis j'ai vu cette femme aux ongles rouges tels des serres enfoncées dans son bras.

C'était un mariage de mascarade. Il a duré six années au bout desquelles j'ai demandé le divorce. J'ai longtemps hésité, mais tout le monde le savait déjà, alors pourquoi continuer de simuler ?

À la suite de cette décision, j'ai refusé tout contact avec mes connaissances. Après un procès interminable, j'ai récupéré ce qui me revenait de droit – pas grand-chose – et suis partie m'installer dans un appartement meublé.

J'avais 32 ans, un besoin de nouveauté et de respirer à pleins poumons.

Ma sœur m'a proposé de la rejoindre à Berlin. Je n'ai pas hésité un seul instant. J'ai déposé mes valises chez elle et suis restée indécise un ou deux mois, ne sachant pas quel avenir je souhaitais embrasser. Puis, un matin, en prenant le petit-déjeuner, j'ai lu dans le journal que la Chancellerie recherchait des dactylos. Je n'avais toujours pas d'avis politique malgré les incitations de ma mère à prendre part aux événements du parti. Ce n'était donc pas ses idées qui m'ont influencée, mais la magnificence du bâtiment qui m'attirait. C'était un lieu unique, le centre du pouvoir. J'avais la certitude d'y côtoyer enfin des gens dignes d'intérêt.

Je me suis installée dans le bureau et les activités qui m'incombaient manquaient autant d'utilité que celles que j'avais déjà exécutées auparavant. Je tapais des documents que je ne cherchais pas à comprendre et je les martelais de coups de tampon « approuvé » toute la journée. Nous étions dix à effectuer ce même travail.

De nouveau, je m'ennuyais derrière ma machine. Peu de gens pénétraient au secrétariat, et encore moins, les hommes d'importance.

Un jour – je me souviens, il neigeait –, une collègue adhérente à la ligue m'a invitée à l'une de ses réunions. J'avais besoin de me changer les idées et j'attendais toujours que quelque chose d'extraordinaire entre dans ma vie.

Elle avait réussi à me convaincre de l'importance de l'événement : IL allait parler aux citoyens. Les femmes étaient conviées. Je ne l'avais jamais aperçu, connaissais seulement sa réputation : un homme grossier, « plouc » pour certains et sauveur pour d'autres. Le parti national-socialiste venait de s'imposer et le glas de sonner pour notre décevante démocratie. Notre vie perdait ses valeurs. Notre confort se résumait à peau de chagrin. Pleine de curiosité, je voulais me faire ma propre opinion sur cet homme. Je désirais le voir comme on irait voir une célébrité, pour pouvoir dire à ses amis : « Je l'ai vu. »

Quand je suis arrivée, le stade était bondé, effervescent. La masse d'hommes et de femmes s'était muée en une vague sombre et changeante, presque hypnotique. L'espace bourdonnait. Je pouvais palper l'attente fébrile de tous mes compatriotes, faite d'espérance. Certains, dans l'effusion, m'avaient séparée de mon amie. Je me souviens avoir paniqué, la cherchant en sueur quelques minutes, étouffée par la chaleur qui régnait dans l'amphithéâtre...

Puis, il est entré et j'ai cessé de respirer.

Sur l'instant, il m'a déçue. Je ne m'attendais à rien en particulier, et cet homme ne possédait, effectivement, rien de particulier. Mais par sa seule présence, il a réussi à faire taire l'assistance.

Il a commencé à parler, avec douceur pour débiter, puis crescendo, avec ardeur. Toutes et tous, nous buvions ses paroles. Je me souviens avoir écouté deux de ses phrases et très vite avoir été absorbée par l'énergie vitale qui émanait de sa personne : une force virile, comme un soleil qui vous embraserait avec ses rayons généreux. Il caressait chacun d'entre nous

comme un amant, sa maîtresse. Je me suis alors sentie à ma place parmi tous ces gens. Pour la première fois, j'étais comprise et respectée.

Un mal sournois rongait notre patrie, voilà pourquoi nos vies devenaient si difficiles !

Lui, connaissait la réponse. Ensemble, nous sauverions l'Allemagne. Nous retrouverions notre puissance et transmettrions notre savoir ancestral.

Les hommes décident et dirigent, mais les femmes sont à la naissance du monde. J'en étais persuadée, nous devons chasser les idées des vieilles harpies bourgeoises conservatrices et trop privilégiées. Ces dernières pensaient que les faire voter, leur offrir des postes de pouvoir, les inciter à se farder avec excès et agir comme leurs homologues masculins les libérerait.

Mais de quoi ? Elles n'ont réussi qu'à contribuer au développement de la prostitution et au délabrement du pays. Lui, il nous a aidées à retrouver une place digne, celle du foyer...

J'en voulais plus. J'étais exaltée à l'idée de savoir qu'à mon humble niveau, je pouvais participer...

C'est maintenant à votre tour d'être outrée...

Grâce à lui, nous avons toutes trouvé une existence pacifiée. Les hommes n'ont plus fait irruption dans nos champs d'intervention. Nous nous sommes réapproprié notre domaine d'action : celui d'offrir au monde le meilleur.

Nos codes de conduite sont bien établis : des esprits sains dans des corps sains, agissant pour l'avenir de nos enfants.

J'ai donc adhéré à la ligue avec enthousiasme, sans aucun doute sur la réussite de nos ambitions. Dans cette chaîne, les femmes représentent le maillon le plus essentiel, elles sont les gardiennes de l'humanité. Le travail peut sembler laborieux, mais même la plus insignifiante de nos actions revêt une importance primordiale : organiser des cotisations, coller des affiches, préparer les invitations des séminaires...

Tout participe au déploiement germanique...

À plus de 30 ans, mon célibat me pesait. Je voyais mes amies et collègues enfanter alors que j'hésitais encore à fréquenter. Les hommes du service me paraissaient légers, trop peu instruits. Je craignais d'être

trompée, encore une fois. Devenir mère était pourtant essentiel. J'avais été mise au monde et je devais impérativement donner la vie à mon tour.

C'est la plus noble place à acquérir pour une femme du Reich...

Plus je vieillissais et plus mes fantasmes de gala en public perdaient de leur intérêt, mais pour rester en forme, je continuais à danser. Je prenais du recul sur ma situation et patientais. Le bonheur allait bien finir par frapper à ma porte...

Il en prenait le chemin.

À force de renoncement, la chance a fini par tourner en ma faveur. C'était soir de bal à la Chancellerie et seuls les célibataires étaient conviés. Les hommes : tous des officiers ou sous-officiers. L'un de ceux qui se sont intéressés à moi était capitaine des troupes de montagne. Il aurait pu être posté ailleurs, mais il m'importait seulement qu'il ait de la tenue, autant dans son comportement que dans son allure. Plus jeune que moi de quelques années, il était élancé, svelte et pourvu d'une certaine élégance. Totalement différent de mon premier mari. Nous étions parfaitement assortis, et évidemment, nous produirions ensemble une descendance acceptable. Son niveau de galanterie me suffisait. Après une poignée de rendez-vous plutôt formels, il m'a proposé le mariage. Je n'ai pas longtemps réfléchi, le temps pressait. Nous avons subi les tests de routine. Notre compatibilité a été approuvée et notre union, accordée.

Cinq mois plus tard, j'attendais mon premier enfant. Ma fille Greta m'a ressemblé dès sa naissance. Elle est née saine, ce qui m'a soulagée. Tout au long de ma grossesse, je craignais qu'elle porte une tare. J'aurais mal supporté d'être obligée de mettre un terme à son existence. Nous savions pourtant le risque faible, puisque les tests étaient revenus positifs.

Devenir mère et exercer une profession étaient incompatibles. J'ai donc renoncé à mon emploi à la Chancellerie sans regret. En raison du titre d'officier de mon époux, nous avons, lui et moi, bénéficié d'un logement de fonction dans la banlieue de Berlin. La maison correspondait à nos besoins. Elle était assez vaste pour agrandir la famille au plus vite.

Nous avons conçu le frère de Greta seulement quelques mois après la naissance de sa sœur. Cette seconde grossesse m'a provoqué plus d'inconforts que la première. J'avais des nausées récurrentes, je mangeais avec difficulté. À partir du cinquième mois, j'ai dû garder le lit.

Au contraire de son frère, Greta a fait des caprices dès sa naissance. Elle pleurait beaucoup et me tapait sur les nerfs. Ne pas réussir à la contrôler me minait. Nous avons embauché une nurse expérimentée pour la prendre en charge. Elle seule arrivait à la calmer.

Mon mari – Frantz – s’absentait souvent. Il partait en campagne militaire. Mais lorsqu’il rentrait à la maison, je le trouvais heureux, car nos petits le comblaient.

Entre les enfants et mes activités à la ligue, le temps semblait glisser entre mes doigts. Savez-vous que j’ai participé à la rédaction du manuel « *La mère allemande et son premier bébé* » ? En réalité, j’ai fait bien plus que d’y participer. Sans moi, il n’aurait jamais vu le jour...

Après l’arrivée de mon fils, je n’ai plus réussi à concevoir. J’étais tendue. Un cercle vicieux impossible à rompre malgré les conseils de mon docteur qui m’invitait à repousser les pensées obsessionnelles sur mon incapacité à redonner la vie. Lorsque Frantz prenait ses permissions, nous tentions tout et surmontions les échecs, les uns après les autres. Il a donc naturellement cherché ailleurs. Dans les deux années qui ont suivi, il a fait deux enfants à une autre femme. La norme en conseillait quatre par foyer. Vous ne pouvez pas imaginer comme cela m’a frustrée. Il avait réussi là où j’avais échoué lamentablement. J’ai souvent imaginé Frantz avec l’autre, mais j’éloignais toujours en urgence ces pensées égocentriques. Il n’avait fait que son devoir. Moi, je compensais en donnant satisfaction au sein de la communauté. Ma nurse me soutenait, mais avec seulement deux enfants, je me sentais moins respectable que celles qui, chaque année, remplissaient leurs devoirs à la perfection. Je redoublais d’efforts pour que Greta et son frère soient intégrés au mieux. Je me suis investie corps et âme pour faire oublier que nous n’étions qu’une minuscule famille d’égoïstes... J’espère avoir réussi.

En tant qu’épouse, j’ai transmis ma force à Frantz. Il a grimpé les échelons et intégré le cercle très fermé du Führer. À force de persévérance et d’abnégation, nos pertes et désillusions se sont diluées dans un océan de petits bonheurs. Nous passions d’agréables moments au Berghof — la résidence secondaire du Führer. J’en repartais toujours rassurée sur nos perspectives. La propriété était un endroit charmant et délicieux, avec une vue impressionnante sur la chaîne des Alpes. Nous avons eu l’honneur

d'assister aux modifications du chalet : des travaux colossaux pour une métamorphose de grande envergure. Les ouvriers ont construit une annexe, puis une vaste terrasse au-dessus d'un garage gigantesque. Le Führer nous avait présenté les plans avec un tel enthousiasme que je me souviens en avoir frissonné une heure durant. Nous partagions son projet ! J'étais flattée d'en faire partie, à la fois modestement transparente, mais grandie.

Nous avons passé de beaux après-midi entre épouses sur la terrasse. Nous prenions des bains de soleil reconstituants, comblées par la proximité de nos hommes qui négociaient leurs affaires à l'intérieur à l'abri des regards. Nous contemplions l'innocence de nos enfants jouant avec les chiens, en toute sécurité.

Nous partions souvent pour de courtes randonnées, longions les ruisseaux. J'ai réellement découvert notre Führer lors de ces moments de détente. Il désirait toujours discuter avec les épouses. Il me questionnait beaucoup sur mon enfance, me complimentait sur ma coiffure ou ma manière de me vêtir. C'était un homme délicat qui faisait montre d'un respect touchant et absolu pour sa mère. Elle revenait souvent dans nos conversations. Il est bien sûr impossible d'égaler la perfection que représente une mère pour son fils, mais elle était un modèle à suivre pour moi. Je m'appliquais à faire de mon mieux pour que mes enfants soient dignes de lui, de leur patrie...

Ce furent mes meilleures années...

À 10 ans, Greta a intégré la ligue. J'ai toujours trouvé difficile que les petites filles soient encouragées comme nos fils, elles manquent de force physique. Tout ce sport exercé à outrance dans les camps ! J'avais peur que cela ne les masculinise et les détourne du besoin de devenir de futures mères responsables. Cela pouvait fausser leurs idées et les mettre en danger.

À son tour inscrit à la ligue, mon fils a pris goût à porter l'uniforme pour faire comme son père. Il nous amusait. Il refusait de le quitter pour dormir, courait partout dans la maison, se cachait dans les placards, sous notre escalier. Je repense à cette période avec nostalgie, à sa spontanéité. Nous puisons tant de force dans nos enfants !

Mais rien ne dure, n'est-ce pas ?

Après le début de la guerre, j'ai ressenti une rupture, une impression de perfection brisée. De manière indéfinissable et sournoise, les divertissements se sont teintés d'amertume.

Frantz a été muté en Pologne. Je ne l'ai pas suivi au début de son affectation. Puis, petit à petit, en entendant les récits des épouses qui avaient visité le pays, je me suis prise d'engouement pour l'aventure que l'on me proposait. Tout était à construire sur les terres de l'Est. Les peuplades germaniques y étaient encore arriérées, en manque d'instruction et de bonnes manières. La guerre avait engendré des besoins. Les hommes ne suffisaient plus à notre expansion. En tant que membres du parti, nous, femmes et épouses, devions agir et nous mettre à la tâche en les rejoignant. Comme les Américains cent ans auparavant, nous étions les pionniers des temps nouveaux.

Je suis d'abord allée sur place rendre visite à Frantz pour quelques jours, comme le parti nous le conseillait. Les enfants étaient restés à la maison sous la garde de la nurse. J'étais folle de joie à l'idée de le rejoindre. Ce voyage m'excitait.

Dès que je suis arrivée, il m'a fait faire le tour de la ville. Ma foi, c'était bien pittoresque ! Bien installée à l'arrière de la voiture, j'ai apprécié le paysage plaisant qui se déroulait sous mes yeux. Puis soudain, passé le coin d'une rue, des décombres, des bâtiments et des boutiques éventrées m'ont frappée. Des individus déguenillés frottaient le sol du pied pour repousser des gravats. Certains portaient des plaques de béton, des tiges de fer tordues. D'autres empilaient sur les côtés des objets qu'ils allaient sans aucun doute réutiliser par la suite. Un parapluie rouge aux baleines déformées a attiré mon regard...

Je précise que la saleté envahissait l'atmosphère. Une grisaille poussiéreuse qui pénétrait jusque dans l'habitacle du véhicule, que je pouvais presque ressentir dans mes poumons. Je n'arrivais à contempler que le blanc immaculé des yeux de ces pauvres hères. Il m'aveuglait... Frantz m'a dit que ce n'était que provisoire, que la reconstruction s'effectuerait avec éclat, que cette saleté serait balayée. Il s'est ensuite penché sur moi, et le bras tendu, a baissé le rideau de la fenêtre par laquelle j'observais ce spectacle désolant.

J'avais le souffle court, la pression de son torse sur mes cuisses. Nous sommes restés muets, dans un silence pesant. Puis notre chauffeur nous a enfin reconduits à la garnison.

Les enfants et moi, nous nous sommes installés en Pologne quelques mois plus tard. Le parti nous a fourni à titre gracieux une habitation à

laquelle je n'avais jamais imaginé rêver. Au milieu de collines et de prés, elle dominait les villages environnants avec ses colonnes blanches et son immense terrasse au premier étage. L'intérieur était sculpté et le vestibule recouvert de carreaux blancs et noirs de terracotta. Nous devions passer un gigantesque portique en fer forgé pour pénétrer dans la propriété. Ensuite, nous contournions les écuries, le poulailler et le quartier des domestiques avant d'arriver devant cette splendeur d'architecture. En la découvrant, je me suis sentie exaltée, reconnaissante et valeureuse.

Je souhaitais travailler, participer à la vie de l'église, à celle de l'école. Mais Frantz me l'avait interdit. J'étais maîtresse d'un domaine, une charge à plein temps et exigeante. Nous possédions des domestiques polonais, ukrainiens et juifs... de nombreux hommes et femmes à gérer.

Parfois, la main-d'œuvre se disciplinait mal, mais je n'ai jamais battu le personnel. Par contre, Frantz se laissait aller régulièrement. Il semblait y prendre plaisir. J'ai conscience que cela était abusif, mais il ne faisait qu'asseoir son autorité... et la mienne. Une mutinerie nous aurait mis en danger. Le climat social en Pologne n'était pas aussi idyllique que je voulais bien l'admettre quand je suis arrivée. Ces contrariétés n'étaient pas mineures. Mais qui renoncerait à vivre dans un tel cadre, avec un tel confort ? Après de nombreux sacrifices, nous méritions cette vie.

L'éducation de mes enfants posait problème. Dans les écoles, je ne la trouvais pas satisfaisante. Loin de l'Allemagne, les lois s'allégeaient. Nous avions la possibilité de prendre des libertés. Nous avons donc décidé de les éduquer à domicile. J'ai pris cette responsabilité. Je préférais plutôt savoir mes enfants sous ma garde que dehors. Les étrangers représentaient un danger. Des rumeurs se transmettaient : des sous-hommes massacraient les enfants et les écorchaient pour se vêtir. Une abomination.

Même à la maison, je me tenais sur mes gardes. Parmi nos domestiques, certains possédaient ce profil. Les battre était donc justifié. Cela refrénait leurs bas instincts, leur apportait un cadre de conduite civilisé.

Je restais vigilante au comportement de Greta. Comme ma sœur avant elle, sa féminité se développait trop tôt. Je m'attendais à ce que son passage à l'adolescence soit difficile. J'ai tenté de la préserver, de la garder à demeure. J'avais peut-être tort. Quand son père rentrait à la maison, elle se braquait, s'emportait. Elle le contredisait. Je devais m'interposer. Frantz avait la main leste, mais il ne l'a jamais touchée.

Je m'efforçais de m'adapter au rythme polonais, mais de nouveau, cette oppressante sensation de manque, de colère larvée, d'irréalité m'envahissait. Frantz s'épanouissait, je m'étiolais. Je savais que derrière les murs de ma résidence, des éléments m'échappaient.

J'ai souvent fait de mon mieux, je vous assure. Je ne mérite pas ce qui m'arrive.

J'ai toujours pris grand soin de peaufiner chaque détail pour rendre mon existence adéquate, pour faire honneur à notre Führer.

Je me sens abandonnée ici.

Comme vous, je ne sais pas quelle force invisible m'a amenée dans cet endroit. J'ai perdu la mémoire...

Je me tenais sur le balcon. Il était tard. Alors que Frantz dormait d'un profond sommeil, je ne trouvais pas le repos. Les enfants étaient couchés depuis longtemps dans leurs chambres. Je me suis levée pour aller boire un verre d'eau dans la cuisine et suis sortie.

La nuit était noire, sans nuages. Je pouvais clairement observer les constellations.

Mon père m'avait appris à les reconnaître.

J'ai commencé à dessiner du bout de l'index la Grande Ourse. La température était fraîche et la brise légère m'a fait frissonner. J'étais vêtue d'une simple chemise de nuit en satin. J'ai fermé les yeux quelques secondes, pris une profonde inspiration, et quand je les ai rouverts, je me trouvais ici, toujours vêtue de la même chemise de nuit. Mais au lieu d'avoir froid, la chaleur m'enveloppait.

Un feu de bois crépitait dans le foyer comme aujourd'hui...

Voilà, j'espère que vous êtes satisfaite.

Je n'ai plus rien à ajouter...

La forêt

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

L'oiseau est né de l'Air.

Depuis longtemps déjà, il parcourt le ciel de son univers. Dès son éclosion, il l'a ingéré, analysé, digéré. Il s'est nourri de ses merveilles, a donné naissance à une abondante descendance pour le peupler. Maintes et maintes fois, il a instruit l'homme qui a chuté, mais s'est toujours relevé.

Aujourd'hui, il se doit de continuer, la forêt est en alarme. Son existence n'aura jamais de fin.

Les serres de l'oiseau sont prises de spasmes, puis se relâchent lentement. Un rapide bruissement d'aile renseigne l'entourage sur son empressement. Habité par l'énergie vitale qu'il porte en lui, il quitte la branche sur laquelle il attend, prend son envol, pénètre la couche épaisse, se baigne de brume et s'élève au-delà.

Par instinct, il sait où se diriger. Quelques battements agitent ses ailes, puis il plane. La nature lui a fait ce don.

Il ingère, analyse et digère l'air gelé qui glisse le long de son corps. Quand vient le moment, il se remet en mouvement, ondule, fait des arcs de cercle.

Il progresse vite. Depuis les hauteurs, il longe la chaîne de montagnes recouverte d'arbres gravés aux formes fantastiques sur les cartes anciennes, symboles de leur inaccessibilité. Mais rien n'est inaccessible pour l'oiseau. Selon lui, il suffit de se battre, d'avancer, malgré les dangers...

Il sent qu'il approche.

À pic, il amorce sa descente. En biais, il frôle les sommets des arbres enneigés. Pures comme le diamant, des perles d'eau se déposent sur son plumage couleur de terre. Plus tard, il s'ébrouera. À présent, il ressent leur présence, remonte au-delà du brouillard, ailes et serres acérées plaquées contre son corps vibrant. Il ne perçoit, pour l'instant, que le blanc de la neige recouvrant les grands groupes d'épicéas, mais sait que bientôt, tout sera différent...

Un cercle. Il accélère. Une minuscule tache sombre apparaît. Plus il s'achemine, plus sa forme se précise. L'oiseau s'étonne : peu de temps auparavant, il n'y avait rien d'autre ici qu'un pâturage sauvage. Il est maintenant suffisamment proche pour apercevoir de la fumée s'échapper d'une cheminée. Il se dit que la proximité de sa chaleur réchauffera son corps frissonnant.

Il amorce sa descente, puis pique en ligne droite. Avant de heurter le sol, il soulève la tête d'un coup vif, remonte et se dirige vers l'une des fenêtres. Il se pose sur le rebord, marquant la neige fraîche. Il sait que sa présence ne sera pas repérée. Ses yeux d'or roulent dans leurs orbites, puis fixent la vitre embuée.

Dans le logis, il aperçoit une femme assise, le visage baissé. Les mains jointes sur les genoux, elle ne cesse de les serrer et les desserrer. Elle n'est pas seule, une autre, plus jeune, semble inquiète. Debout, elle parcourt la pièce, son regard inquisiteur cherchant à comprendre.

L'oiseau, lui, sait. Il est témoin depuis longtemps.

Il restera pour les guider, jusqu'au moment où, éclairées, elles pourront enfin soulever le voile...

Un feu illumine le foyer de la cheminée. Son ombre glisse et ondoie sur les larges lattes de parquet. Elle se mêle à celle de la femme quand elle s'approche pour réchauffer ses mains à sa chaleur, puis se défait lorsqu'elle s'éloigne. Cette danse incessante de l'ombre dure depuis plus d'une heure, depuis que la jeune femme est apparue.

L'autre femme, elle, est restée assise, immobile au même endroit depuis l'arrivée de la plus jeune. Depuis que chacune s'est présentée, aucune n'a prononcé un mot. Seuls les craquements sonores des bûches et les claquements des chaussures sur le sol rompent le silence. Holdine, la femme assise, ne lève pas les yeux. Grace, l'autre, examine la pièce. Comme prise au piège, elle cherche une issue, regarde partout.

Pourtant, rien ne les menace là où elles se trouvent. La flambée est chaleureuse, l'intérieur humble, le plafond bas, les murs recouverts de lambris et le parquet blanchi par des années de passage. Quelques gravures anciennes habillent les murs. Au centre se trouve une table, et rien d'autre. Holdine est assise sur une banquette qui longe un côté de la pièce, sous des fenêtres basses à petits carreaux. La buée qui les recouvre empêche Grace d'apercevoir l'extérieur.

Grace s'assoit en face de celle qui vient de lui raconter son histoire. Elle croise ses jambes habillées d'un pantalon kaki, identique à celui des hommes, un peu large pour elle. Ses pieds sont chaussés de bottes craquelées à la semelle quasi inexistante. Elle se frotte le visage.

Holdine l'observe, se demande si elle ne lui a pas menti.

*Peut-être veut-elle me torturer, me faire souffrir comme les sous-hommes peuvent agir avec les Allemandes à leur merci ? Elle a peut-être pénétré chez moi pour me droguer ? Voilà pourquoi je ne me souviens de rien !*

Elle ne lui dira rien de plus. Gardera le silence. Attendra.

Le regard froncé et concentré, Grace semble réfléchir. Enfin, elle se décide à prendre la parole :

— Vous êtes ici depuis longtemps ?

Holdine ne répond pas. Ne la regarde pas.

— Bon sang, s'il vous plaît ? Je peux autant me méfier de vous que vous de moi ! Nous sommes vraiment seules ici ? Depuis votre arrivée, vous

n'avez vu personne ? Êtes-vous déjà sortie pour inspecter les abords de la ferme au moins ?

Grace sait que sa nature dérange cette femme. Elle sait que les Allemands haïssent le métissage, que c'est sûrement pour cela que l'autre reste silencieuse.

— Très bien, comme vous voulez. Mais je veux en avoir le cœur net... Quoi qu'il en soit, je suis sûre de ne plus me trouver en Australie !

Elle se lève brusquement, puis s'apprête à sortir. Dès qu'elle tourne le dos, Holdine relève la tête, l'observe quitter la pièce, prend son visage dans ses mains et relâche la pression qui enserre sa poitrine.

Grace fulmine dans le couloir de la ferme. Sur sa gauche, une porte est ouverte. Elle l'emprunte et pénètre dans une pièce aux murs de pierre. C'est la cuisine. L'espace est brut et la roche constituant sa structure, noircie par des années de préparation de repas. De larges dalles de la même roche grise composent le sol. Grace est habituée aux espaces rudimentaires et ne s'étonne pas du manque de modernité de l'endroit où elle se tient : un banc usé, un vaisselier penché qui loge de vieux pots en grès et un système de cuisson sommaire. Ce dernier est un simple tiroir en fonte surélevé du sol et recouvert d'une dalle en pierre. Posées dessus, des casseroles en cuivre oxydées, mais propres, attendent que la cuisine s'anime.

Grace tente d'ouvrir le tiroir en espérant trouver les traces d'un repas récent. Il est grippé. Elle force et découvre l'intérieur vide. Elle est déçue.

Brusquement, son cœur palpite. Le lieu lui rappelle sa *Babou*, leur connivence, lorsqu'elles cuisinaient ensemble. Elle se relève et en tournant son visage vers la clarté, semble apercevoir une petite silhouette derrière la fenêtre couverte de buée. Étonnée, elle penche la tête quelques secondes, reprend ses esprits et sort explorer le reste de l'habitation.

Elle emprunte le couloir et gravit lentement les marches de l'escalier enchâssé de bois au cœur duquel stagne une odeur de temps passé, d'histoire inachevée...

Dès que Grace atteint le premier étage, au rez-de-chaussée, Holdine soulève la tête. Au bruit des pas sur le plancher et leur arrêt brutal, elle sait où la jeune femme se trouve : devant la pièce inaccessible...

Grace a réussi à ouvrir toutes les portes de l'étroit couloir, sauf celle-ci. Elle tente de la forcer en donnant des coups de coude, regarde par le trou de la serrure, mais rien. Impossible, elle reste close. Elle se dit qu'elle cherchera la clef ou un moyen différent pour entrer plus tard.

Derrière les deux autres portes, elle découvre deux chambres. Dans l'une d'elles, l'édredon défait au centre du lit massif indique qu'Holdine en a déjà pris possession.

Au bout du corridor, une fine échelle invite la jeune femme à grimper pour inspecter le grenier. Grace gravit les marches et est parcourue d'un frisson. L'air glacial et l'espace vide la figent. Avant de redescendre à la hâte, elle remarque la paille épaisse qui recouvre la toiture et repense avec tristesse aux poules de Java et leur refuge.

Pour l'instant, elle hésite :

*Suis-je en sécurité ici, ou est-ce un piège ?*

Elle appréhende la suite, a du mal à contenir sa déception. Cet endroit ne lui apprend rien. Elle redescend en dévalant l'escalier.

Holdine sursaute en s'agrippant au bord du banc. Elle s'attend à devoir répondre aux questions de la jeune femme.

— Je viens de voir votre chambre. Depuis combien de temps vivez-vous ici ?

Holdine se pince les lèvres et lisse d'une main nerveuse ses cheveux tirés en chignon.

— Ma montre ne fonctionne plus, mais depuis trois jours, je crois, lui répond-elle.

Grace s'assoit à ses côtés sur la banquette.

— Elle ne fonctionne plus ? Depuis votre arrivée ?

— Oui, c'est ça. Je la remonte, mais les aiguilles ne tournent plus. Chez moi, en Pologne, elle fonctionnait parfaitement. Pourquoi cela vous intéresse-t-il ?

— Parce que je n'en possède pas et que nous allons au-devant de difficultés si nous perdons la notion du temps.

Holdine se tourne et pour la première fois, s'adresse à elle en la regardant dans les yeux.

— N'avez-vous pas vu l'horloge dans l'entrée ?

À l'instant même où elle prononce ces paroles, trois coups retentissent avant d'être absorbés par les murs de l'habitation.

— Euh, non. Je n’ai rien vu... Pensez-vous savoir où nous sommes ? Je n’ai jamais connu d’endroit pareil.

— Oui...

— Alors, allez-y. Dites-moi !

Holdine déglutit très fort. Elle imagine savoir, mais n’en a aucune certitude.

— Je pense que nous sommes en Forêt-Noire.

— Dans une forêt ! Mais je...

— Oui. Je reconnais l’architecture de cette maison, ou plutôt de cette ferme. Et puis il y a cette horloge, typique de la région.

Grace se lève et frotte un carreau de fenêtre à l’aide de son poing. La main en visière, elle tente d’apercevoir ce qui se trouve dehors. Elle constate que l’espace est trouble, sans contour. Dépitée, elle se rassoit et essuie sa main humide contre son pantalon.

— Mais dans quel pays sommes-nous, alors ? Je n’ai jamais vu de forêt de ma vie.

— L’Allemagne, proche de la frontière française. Quand j’étais enfant, nous allions souvent visiter un de mes oncles qui vivait ici. Mon père et lui aimaient chasser.

Grace se relève subitement, puis à grandes enjambées, rejoint le centre de la pièce. Holdine, elle, reste impassible.

— Mais comment ai-je pu me retrouver en Allemagne ? C’est impossible ! Vous êtes derrière tout ça, n’est-ce pas ? ... Vous ne me répondez pas. C’est bien la preuve que vous n’êtes pas innocente !

— Ne vous énervez pas. Je suis comme vous, en état de choc.

— Je vous trouve plutôt calme pour une femme traumatisée. Ne pensez pas que vous allez pouvoir me manipuler. Je ne me laisserai pas faire ! Je trouverai bien un moyen de quitter cet endroit.

— Comme vous voulez, mademoiselle. Mais au bout de quelque temps, vous constaterez que je ne souhaite pas vous nuire et vous vous calmez.

Grace s’agite, elle sait qu’elle doit, coûte que coûte, échapper à ce lieu. Avec ses poings, elle frotte le verre, s’obstine à chercher ce qui l’attend derrière les carreaux. Mais rien. Rien que les battements de son cœur qui éclatent dans sa poitrine.

Holdine, elle, se contrôle : *À quoi bon ?*

— Vous êtes sortie. Qu’avez-vous vu ? s’entête Grace.

— Non. Depuis mon arrivée ici, je ne suis pas sortie. Asseyez-vous. Vous agiter ne sert à rien.

Grace n'apprécie pas son ton présomptueux.

— Vous n'avez même pas pris l'air ! Vous êtes enfermée depuis trois jours et ne cherchez pas à comprendre où vous vous trouvez !

— Oui et non. Je sais où nous sommes : une ferme dans le massif de la Forêt-Noire. Je vous l'ai déjà dit.

— Très bien. Alors, vous allez nous faire sortir d'ici, n'est-ce pas ?

— Non, je n'en ai pas la possibilité. Essayez donc la porte d'entrée. Pour ma part, je me sens mieux au chaud.

Holdine soupire, puis croise les bras. Elle se renferme sur elle, décidée à ne plus parler à cette étrangère incontrôlable.

L'entrée est basse, mais déverrouillée. Grace la pousse et s'épuise. Comme celle du premier étage, la porte ne cède pas. Dans le vestibule, elle trouve un objet ressemblant à un tonneau miniature vide. Elle le soulève sans difficulté et l'utilise comme bélier. Elle prend suffisamment de recul et court à toute vitesse en direction de la planche de bois gonflée et déformée par l'humidité.

Au premier coup, elle est brutalement rejetée en arrière. Après une profonde inspiration, elle se lance une seconde fois : c'est encore l'échec.

Quatre essais lui sont nécessaires pour faire céder la porte.

Holdine l'écoute se débattre, mais refuse de lui apporter son aide. Elle a peur. Peur que sa nouvelle colocataire l'oblige à sortir de la ferme.

Propulsée en avant, Grace tombe. Ses genoux et ses avant-bras s'enfoncent dans la neige. Surprise et un peu hébétée, elle sent le froid lui mordre la peau — une sensation inédite pour elle. Très vite, elle se relève, aveuglée par le reflet du soleil sur la surface immaculée.

Un cri strident d'oiseau la surprend. Alors qu'il la frôle avec ses ailes, elle plaque ses bras contre son visage et le sommet de son crâne pour les protéger.

Quelques particules de neige glissent le long de la toile de sa veste jusqu'à ses yeux, son nez et sa bouche, puis finissent leur course, liquides, au creux de sa gorge.

Doucement, ses rétines s'acclimatent à la lumière aveuglante. Grace s'émerveille : sous son regard s'épanouit un paysage qu'elle n'a jamais connu, d'une pureté véritable, le tout et le rien.

*Le blanc est-il une couleur ? Une mer diamantée ?*

Sa beauté la fige avec la sensation de s'évaporer dans l'air.

La brûlure ressentie sur ses jambes la ramène dans l'instant présent. Elle frissonne. L'espace immense l'incite à s'aventurer, mais la couche épaisse résiste à sa progression. Après quelques pas, elle se retourne vers l'habitation qui l'a retenue avec l'infime espoir qu'elle ait disparu. Ses contours ont rétréci, mais cette dernière s'impose toujours.

*Suis-je sa prisonnière comme l'autre femme ?*

Elle observe son toit de paille en croupe frôlant le sol et le bois presque noir de sa structure. Excepté une minuscule cahute, il n'y a rien autour, rien que le blanc.

*Une ferme sans animaux ? Abandonnée aux éléments ?*

Elle doit s'en éloigner. Elle veut courir, mais l'eau statufiée la retient. C'est une autre prison. Le froid la mord. Elle se met à pleurer, panique. Autour d'elle, rien que de la neige et un mur de conifères denses et blanchis par un climat trop rude. Ses membres s'immobilisent, refusant d'obéir à son esprit qui, lui, se bat. Le soleil brûle instantanément ses larmes, sa peau s'enflamme. Impossible, elle ne peut pas lutter.

Elle doit rentrer, retrouver la chaleur... celle de sa *Babou* et du réconfort.

Grace rejoint la trace qu'elle a laissée. Elle remarque dans ses pas, se frotte les jambes à l'aide de ses poings serrés sous le tissu de sa veste. La douleur la tenaille, mais pas après pas, elle avance.

Lorsqu'elle referme la porte de la ferme, elle a la sensation que la surface de sa peau se plaque instantanément contre ses os. Le souffle court, elle se penche en avant quelques secondes et entend dans la pièce principale l'autre femme se lever et accourir vers elle.

Arrivée dans le couloir, Holdine n'ose pas l'approcher et s'arrête. C'est à peine si elle la reconnaît. Grace ruissèle d'eau, a l'apparence d'une sauvageonne ou d'une créature imaginaire que l'on donne à chasser aux

enfants. Lorsqu'elle se redresse, l'Allemande aperçoit la détresse de son regard, son corps tétanisé...

*Qu'a-t-elle vu ?*

Son éducation lui a inculqué l'entraide. Malgré sa crainte, elle la rejoint et remarque qu'elle tremble. Ses vêtements sont mouillés.

— Mon Dieu, mais vous êtes trempée jusqu'aux os ! Venez vite avec moi auprès du feu. Vous ne pouvez pas rester dans cet état !

Holdine passe un bras derrière son dos pour la soutenir. Grace ne parle pas. Elle se laisse guider. Lentement, ses jambes rigides et insensibles sont dirigées vers la chaleur du foyer. Avec délicatesse, Holdine la dépose sur la banquette et lui retire ses bottes en cuir imbibées d'eau.

— Mais qu'avez-vous donc fait ? J'avais la certitude que c'était une pure folie de sortir ! Attendez, je monte vous chercher des couvertures. Il va falloir vous dévêtir. Vous allez attraper la mort si vous restez dans ces vêtements trempés !

Les pas de l'Allemande s'éloignent sur le parquet. Grace l'écoute marmonner, mais la fatigue gagne son corps et son esprit. Le froid l'assoupit. Sa tête lourde chancelle et tombe en silence contre sa poitrine baignée de neige fondue.

— Mademoiselle ? Vous m'entendez ?

Holdine la secoue d'abord délicatement, puis plus vigoureusement. Mais Grace reste inerte, sans réactions.

— Bon sang, mais ressaisissez-vous !

L'Allemande se tourne vers le feu, puis, de nouveau, vers Grace. Elle n'a jamais vécu une telle situation.

*Dois-je la laisser dans cet état, quitte à ce qu'elle meure ? Si elle est dangereuse, cela serait la meilleure chose à faire, non ? Mais d'autre part, nous sommes peut-être dans la même situation, toutes les deux victimes ?*

Holdine s'empare d'une couverture qu'elle a prise dans sa chambre et l'étale sur le sol, proche de la cheminée. Elle rejoint la jeune femme, la dépose sur le parquet et, puisqu'elle n'a pas la force de la soutenir pour la transporter auprès du feu, la tire par les pieds. Elle la positionne ensuite sur la courtepoinette de laine et entreprend de la dévêtir entièrement. À genoux, elle libère d'abord ses bras des manches de la veste collée à sa peau, puis les vêtements devenant récalcitrants, panique à l'idée de manquer d'efficacité.

Quasiment nue sous ses yeux affolés, Grace tréssaille avec violence.  
Holdine hésite.

*Dois-je retirer les derniers sous-vêtements qui protègent sa dignité ?  
Qu'aimerais-tu que l'on fasse pour toi ?*

Elle se ressaisit vite. Pour pouvoir survivre, la jeune femme doit être mise au sec. Elle dégrafe sa gaine, lui enlève son panty en détournant le regard, puis jette à la hâte une seconde couverture sur son corps dénudé. Ensuite, elle se penche et entreprend de la frictionner en insistant sur les bras et les jambes. Le va-et-vient de ses mains sur le tissu rêche lui brûle la peau. Elle tâte le pouls au niveau de la gorge. Les pulsations sont faibles, mais le cœur bat. Elle continue : bras, torse et ventre, jambes puis pieds, enchaînant de nombreuses fois.

Holdine s'épuise. Le sang afflue à sa tête et fouette ses tempes. Grace reste inconsciente, mais, à force de patience, son souffle finit par s'apaiser et ses tremblements cessent.

L'Allemande se détend à son tour et recule. Elle trouve le visage de la jeune femme décontracté bien qu'un peu pâle. À bout de force, elle s'étend auprès d'elle en prenant soin de plaquer son corps contre le sien pour la nourrir de sa chaleur.

Grace perçoit le crépitement des bûches bien avant d'ouvrir les yeux. Elle veut les garder clos, se sent bien, légèrement cotonneuse. C'est une sensation agréable. Par-delà la fine membrane qui compose ses paupières, elle distingue le feu danser : des touches d'ambre qui vont et viennent. Malgré le poids de la fatigue et la volonté de rester fermés, ses yeux s'entrouvrent machinalement sur la silhouette assoupie de l'autre femme. Grace prend subitement conscience de la situation et se redresse en dévoilant sa nudité. Surprise, elle s'empare de la couverture et réveille Holdine.

— Que s'est-il passé ? Où se trouvent mes vêtements ? lui demande-t-elle.

Holdine se lève et s'éloigne. Le feu étant presque éteint, elle attrape une bûche sur la pile proche et la jette sans ménagement dans le foyer.

— Vous vous souvenez être sortie, non ?

— Bien sûr ! J'ai découvert la neige... Je n'en avais jamais vu.

— Eh bien, vous devez savoir que c'est froid, très froid même. Vous n'étiez pas suffisamment vêtue et les hivers sont rudes en Forêt-Noire.

— Oui... Je me suis laissée surprendre. Je me suis trop éloignée...

— J'ai été contrainte de vous déshabiller, vous étiez en hypothermie... Je suis désolée.

Grace lui envoie un regard noir, puis reste silencieuse quelques secondes.

— Vous étiez vraiment obligée ? C'est humiliant, reprend-elle.

— C'était ça ou la mort. Vous avez de la chance, j'ai suivi des cours de survie. Sans mon aide, vous ne seriez plus de ce monde.

Grace renâcle :

*Cette femme au foyer n'a rien d'une aventurière.*

— Et vous devez déshabiller quelqu'un entièrement pour le sauver du trépas ?

— Oui, tout à fait. Vos vêtements vous transmettaient le froid et participaient à faire chuter votre température corporelle. Pour vous réchauffer, je vous ai frictionnée avec la couverture qui protège en ce moment votre intimité. Vous devriez me remercier.

Le ton ferme et un peu condescendant de l'Allemande agace la jeune femme.

— Très bien... Et pourquoi avez-vous suivi des cours de survie ?

Un léger sourire en coin éclaire le visage d'Holdine.

— J'ai accompagné mes enfants durant plusieurs camps d'été. Vous voyez, mademoiselle, l'environnement extérieur à cette ferme, je le maîtrise bien. Je vous rappelle que je suis bavaroise. Je connais la montagne et ses pièges. Vous comprenez maintenant pourquoi je ne souhaite pas sortir d'ici. Vous avez fait une erreur. Vous n'êtes ni habituée ni vêtue pour affronter ce froid hivernal, qui, combiné à l'humidité, peut se révéler fatal.

Si elle avait possédé des fusils à la place des yeux, Grace l'aurait tuée.

*Mais peut-être a-t-elle raison ?*

— Je ne sens plus mes orteils, lui dit-elle.

— Restez près du feu et essayez doucement de les remuer. De toute manière, nous n'avons rien d'autre à faire, hormis patienter.

— Je ne vais tout de même pas vivre nue en attendant que tout sèche ! s'exclame la jeune femme d'un ton tranchant en désignant ses vêtements étalés près de la cheminée.

— Si, je le crains. Vous n'en avez pas d'autres.

Grace remarque maintenant ce à quoi elle n'avait pas prêté attention jusqu'ici.

— Mais vous aussi. C'est encore pire. Vous ne portez qu'une chemise de nuit sous votre robe de chambre !

Elle porte la main à sa bouche.

— Oui. J'ai quitté ma demeure comme cela et je suis arrivée dans le même état.

— Mais c'est incompréhensible !

— Toujours oui. Je m'efforce d'accepter depuis trois jours. Mais plus j'essaie, plus je suis perdue, lui répond Holdine en tentant de garder un air détaché.

— Comment pouvez-vous rester aussi calme ? Nous devons trouver une solution. Elle doit bien exister ?

— Sûrement... En attendant, réchauffez-vous. Vous ne pourrez rien entreprendre à moitié frigorifiée.

L'horloge sonne sept coups. Grace et Holdine n'ont pas quitté la pièce, demeurant côte à côte près de l'âtre, sans un mot. Parfois fixant les flammes, parfois attisant le feu, elles s'observent en catimini, méfiantes l'une envers l'autre. Chaque craquement de bois, chaque bloc de neige tombant du toit ravive leur crainte. Mais les deux femmes font bonne figure, l'une par fierté, l'autre par habitude, aucune ne désirant dévoiler à sa voisine sa vulnérabilité.

Grace se lève, la couverture enroulée autour du corps. Elle tâte le linge, le regroupe, l'empoigne d'une main, puis s'adresse à Holdine :

— Je monte m'habiller et vais me coucher. Je vous souhaite une excellente nuit.

Alors qu'elle quitte la pièce, l'Allemande sort juste de sa torpeur.

— Mais attendez ! Vous allez mieux ? Vous ne voulez pas manger quelque chose ?

— Non. Je n'ai pas faim, seulement besoin de dormir... Y a-t-il de quoi manger ici ? Je n'ai rien trouvé à avaler dans cet endroit.

— Oui, des conserves au sous-sol. Vous n'êtes pas descendue ?

Grace se sent trop épuisée pour réfléchir. Elle lui répond simplement :

— Non... Bon, très bien... Je monte.

Le clair de lune illumine le tapis neigeux qui, à son tour, éclaire la chambre. Grace entre. Les couvertures lancées sur le lit, elle s'habille vite, soulagée d'enfiler ses vêtements encore chauds. La pièce n'est pas aussi

froide qu'elle l'avait imaginée. Non loin en dessous, la cheminée diffuse sa chaleur.

Elle jette un œil par la fenêtre. Un nouveau manteau blanc a tapissé l'ancien et l'environnement paraît calme. Grace soupire, récupère les courtepointes en laine qui lui ont sauvé la vie, couvre son corps et s'étend sur le parquet tiède. Elle se tourne sur le côté, en chien de fusil. Ses mains sont raides. Elle les masse et pense à la journée passée. Depuis qu'elle se trouve avec l'autre femme, hormis sa sortie malencontreuse, rien n'est arrivé. Personne n'a fait irruption dans la maison et pas une âme qui vive dehors...

Ses idées se troublent. Elle ne souhaite pas s'endormir, pourtant, ne résiste pas au poids du sommeil.

Des pas légers traînent sur le sol du grenier...

Grace ne les entend pas.

Holdine est affamée. Elle descend par la trappe qu'elle a repérée la veille et que la jeune femme n'a pas encore remarquée. Elle longe le mur, aidée de sa main pour ne pas tomber dans l'escalier aux marches inégales. La cave est plongée dans l'obscurité, mais elle a découvert des bougies dans un tiroir du vaisselier. Elle a dissimulé cette trouvaille à l'étrangère. Elle pourrait lui être utile en cas d'urgence, mais la désavantager si elle devait la partager. En ce qui concerne la nourriture, elle était bien obligée de lui en parler. Impossible de se cacher pour cuisiner et manger ! Holdine culpabilise, mais elle l'a sauvée et c'est à présent sa propre vie qu'elle doit préserver.

Des conserves sont alignées dans des niches creusées à même la roche. La flamme de la bougie vacille contre la surface en verre des bocaux. Leurs contenus sont indéfinissables. Des légumes baignent dans un jus opaque. Le premier jour, Holdine n'a rien mangé. Elle n'avait pas trouvé la trappe. Ce soir, elle dînera de haricots verts. Elle remonte sa robe de chambre au-dessus des chevilles et grimpe lentement l'escalier.

Comme la veille, elle force pour décapsuler la conserve. Une fois l'air échappé, elle verse les aliments dans une casserole. Ils n'ouvrent pas l'appétit, mais elle fera avec. Dans la pièce de vie, elle prend une bûchette, l'enflamme dans l'âtre et court dans la cuisine avant qu'elle ne s'éteigne. Elle la jette ensuite dans la gueule du réchaud et attend.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

Un bruit sourd. Quelque chose frappe la fenêtre. Grace se dresse dans son lit... Plus rien.

Elle se lève avec le jour. L'air est frais. Elle s'enveloppe dans une couverture et sort. Dans le couloir, elle retrouve Holdine, lovée elle aussi dans sa courtepointe. Toutes les deux se jaugent quelques secondes, chacune surprise par la présence de l'autre. Puis très vite, elles se souviennent. Elles esquissent un léger sourire et descendent, Holdine en éclaireur.

Arrivée dans le vestibule, cette dernière se tourne et s'adresse à Grace :

— Il reste des haricots verts. Vous en voulez ?

— Je... Oui, il faut bien manger. Merci.

— Très bien. Allumez une bûche et apportez-la vite.

Grace recule, contrariée par son ton directif. Sa tête est lourde. Elle est encore faible.

— Mais vous... Très bien, j'y vais.

De retour dans la cuisine, Holdine lui arrache le bois des mains, le jette dans la gueule du brasier et referme le réchaud d'un coup sec.

— Voilà, il n'y a plus qu'à attendre. Mais attention, il faut remuer régulièrement. Ça accroche vite.

— J'ai l'habitude de cuisiner, vous savez, lui lance Grace en se cramponnant au bord de la plaque déjà chaude.

Holdine remarque son malaise.

— Laissez, je vais m'en occuper. Vous êtes encore fragile. Allez vous asseoir près du feu.

Grace entend les coups de cuillères heurter les parois de la casserole. C'est de cette manière que l'Allemande exprime sa colère : elle maltraite les ustensiles de cuisine. Grace s'impatiente. Sa tête est légèrement douloureuse.

*Que faire enfermé et coincé par la neige ?*

Elle déteste attendre. Le silence l'angoisse.

— Que pensez-vous faire aujourd'hui ? hurle-t-elle à Holdine à travers la cloison.

Mais l'autre ne réagit pas, occupée à surveiller son feu et à touiller ses haricots. Pour s'occuper et découvrir des indices, Grace analyse la pièce, ses moindres recoins. Mais rien, juste de vieilles gravures, des objets d'un temps révolu, comme si l'endroit était l'élément central d'un décor pastoral en carton-pâte.

Après plusieurs minutes, la mère de famille la rejoint avec deux assiettes dans les mains. La vapeur qui se dégage monte vers le plafond et donne l'impression que l'Allemande maîtrise le feu. Elle les dépose ensuite sur la table et dit :

— Asseyez-vous. Je retourne chercher les verres et les couverts.

Grace a un haut-le-cœur à la vue des légumes englués de mélasse. De retour, Holdine lui tend une fourchette et une cuillère en bois.

— Je n'ai pas trouvé de couteaux, lui répond-elle, réagissant à sa moue boudeuse.

— Ce n'est pas grave. Je suis plutôt gênée par ce que nous allons manger. Vous êtes sûre que votre conserve ne va pas nous rendre malades ?

— Les légumes sont encore verts et je n'ai eu aucun symptôme jusqu'à présent.

— Commencez alors. Je testerai ensuite.

— Vous ne me faites toujours pas confiance ? lance Holdine en rougissant.

Le ton de Grace se durcit :

— Non. Après tout, vous êtes l'ennemie. Je sais ce que les vôtres sont capables de faire aux gens comme moi.

— Je... Bon, très bien.

La main tremblante, Holdine empoigne sa cuillère, la plonge dans son assiette, puis la porte à sa bouche. Grace l'observe. Elle trouve qu'elle grimace trop. En réalité, Holdine n'apprécie pas d'être observée lorsqu'elle mange.

— Ne me regardez pas comme cela ! Je ne les ai pas empoisonnés. Ils sont tout à fait comestibles !

Grace n'est pas convaincue, mais après quelques minutes, elle plante à son tour sa fourchette dans le contenu de son assiette. Les aliments sont insipides. Elle chipote, puis s'adresse à Holdine, plus pour combler le silence pesant que pour obtenir une confirmation.

— Tout à l'heure, je vous ai demandé ce que vous alliez faire aujourd'hui. Vous ne m'avez pas entendue, je crois.

Holdine allait porter une cuillerée à sa bouche, mais s'arrête net.

— Que voulez-vous que je fasse, enfin ? Comme vous, je suppose : patienter. Il n'y a rien d'autre à faire. Nous avons de quoi nous nourrir pour un moment et il est hors de question que je meure dehors. Il faudra attendre la fonte des neiges... si nous sommes encore ici.

— Comment ça ? Vous détenez des informations ? la questionne Grace en se levant subitement de table.

— Calmez-vous ! Je disais simplement cela, car nous pourrions repartir comme nous sommes arrivées. À savoir : sans aucun souvenir.

— Moi je ne pourrais pas rester comme vous, à espérer sans rien faire. Et puis, j'ai remarqué que nous allons bientôt manquer de bûches. Donc, la nourriture, c'est bien, mais sans combustible, cela ne servira à rien. Seulement à nous torturer un peu plus longtemps... J'ai aperçu un cabanon près de la ferme. Je pourrais peut-être y trouver des outils pour couper du bois.

— L'air est glacial. Ne refaites pas la même bêtise. Si vous sortez, protégez-vous.

— Oui... Je vais récupérer les couvertures.

— Les pieds, surtout ! la prévient Holdine.

Mais Grace s'est déjà élancée vers l'étage.

Holdine lève les yeux au plafond, suit le son des pas de la jeune femme qui résonnent dans l'étroit couloir. Elle l'entend entrer dans sa chambre, tourner, chercher... revenir dans le corridor pour enfin descendre la rejoindre, les bras chargés. Lorsqu'elle la voit jeter des draps sur la table, elle remarque le visage de la jeune femme, éclairé d'un nouvel espoir.

— Regardez. J'ai trouvé ces draps dans une commode de ma chambre. Aidez-moi ! Nous allons en déchiqueter un et fabriquer des bandelettes. Je protégerai mes bottes avec.

Holdine souhaite débarrasser la table, mais cela devra attendre.

— Est-ce que nous possédons un objet tranchant ? demande Grace.

— Le pique-feu de la cheminée peut-il faire l'affaire ? Il a une belle pointe.

— Oui, parfait !

Grace va le chercher et s'en empare à deux mains.

— Tenez le drap d'un côté. Je tiens l'autre et tire en même temps pour le déchirer.

Elle sourit à pleines dents, grisée par la perspective d'une échappatoire.  
Le premier essai échoue.

— Tendez-la mieux !

Deux, puis enfin trois, et la trame se rompt en un bruit sec. Grace dépose le tisonnier à terre, tire sur les deux pans du drap, avance et heurte le corps d'Holdine. Les deux femmes plongent leur regard surpris dans les yeux de l'autre et se sourient.

— Parfait ! Maintenant, il faut déchirer des carrés de 60 cm par 60 cm environ. Je les enroulerai autour des bottes et les nouerai avec les bandelettes.

Grace ordonne. Son idée est bonne, alors Holdine s'exécute. Les craquements de l'âtre se mêlent au son de la toile qui cède avec facilité, créant ainsi une symphonie aux accords libérateurs...

Les deux femmes sont assises sur le sol, essoufflées et satisfaites du travail accompli.

Le jour s'est pleinement levé, la pièce est lumineuse. Grace s'empare de la pile de chiffons et va s'asseoir sur le banc.

— Bon, eh bien, allons-y. Voyons si tout cela est efficace.

Elle enroule autour de sa botte droite plusieurs morceaux qu'elle accumule les uns sur les autres, puis les noue avec trois liens. Ensuite, elle fait de même avec la gauche, se relève et se positionne devant Holdine.

— Qu'en pensez-vous ?

— Eh bien, cela devrait vous protéger jusqu'au cabanon. Je viens de voir qu'il ne neige plus. C'est déjà ça. Mais attention, gardez bien vos mains sous les couvertures.

Grace prend soin d'envelopper son corps ainsi que sa tête.

— Bon courage. N'oubliez pas que s'il vous arrivait quelque chose, je ne pourrais pas vous aider.

Grace acquiesce en silence et prend la direction de la porte.

Holdine rejoint rapidement la fenêtre. Inquiète, elle observe la silhouette courbée de sa compagne disparaître derrière l'angle droit du bâtiment.

Grace est satisfaite. Elle ne ressent pas le froid. Encore quelques mètres et elle atteindra la cabane dont les contours sont à peine visibles tant ils sont recouverts de neige.

Elle dégage la surface derrière laquelle elle pense trouver la porte. Ses doigts sont gelés. Son souffle chaud sur leurs extrémités les dégourdit.

L'entrée du cabanon ressemble à celle de la ferme. Sa poignée résiste, mais finit par céder. Pour entrer, elle force à l'aide de son coude. À l'intérieur, l'odorat de Grace s'éveille. Une senteur terreuse et boisée lui rappelle les jours de pluie à Java. L'espace est sombre, mais elle arrive à distinguer de nombreuses piles de bûches. Elle s'en approche et laisse courir ses doigts sur leur tranche sèche et rugueuse. Elle reprend confiance. Au moins, elles n'auront pas à craindre le froid.

Maintenant, elle cherche d'autres choses, des outils, des objets utiles. Dans une brouette, elle découvre une pelle, une scie et une hache, rien d'autre. Pour ne pas rentrer bredouille, elle cale quelques rondins sous ses aisselles et sort vite pour retrouver la chaleur de la ferme.

Elle est surprise d'apercevoir la silhouette fantomatique d'Holdine s'évanouir derrière les carreaux de l'une des fenêtres pour rapidement venir lui ouvrir la porte. L'Allemande affiche un visage réjoui.

— Oh ! Vous avez trouvé de quoi nous réchauffer. C'est fantastique ! s'exclame-t-elle avec une spontanéité non feinte.

— Oui, il y a une belle réserve dans le cabanon. Je vous confirme qu'au moins, nous ne mourrons pas de froid !

— Vous avez fait d'autres découvertes ? demande Holdine alors qu'elles se dirigent ensemble dans la pièce commune.

Grace dépose ses trouvailles sur la pile déjà existante et va s'asseoir sur la banquette pour retirer les protections de ses bottes. Ensuite, elle lui répond :

— Non, rien d'autre que du bois. C'est déjà pas mal.

— Oui, vous avez raison. C'est même primordial, lui répond l'Allemande, visiblement déçue.

Grace lui ment, omet de lui parler des outils trouvés. Elle ne ressent aucune culpabilité. Cette femme l'a aidée, l'a même nourrie, mais leurs deux mondes se font la guerre. Chaque seconde, elle sait que tout peut basculer.

Grace essore les morceaux de tissu au bord de la cheminée et les dépose à plat tout autour de l'âtre. Elle prend son temps et s'adresse enfin à Holdine.

— Il faudra prendre soin de ces chiffons. Si vous souhaitez explorer le voisinage, je vous prêterai mes bottes. Nous sortirons à tour de rôle, bien évidemment.

— Soyez rassurée à ce sujet. Je vous ai déjà dit que je ne quitterai pas la ferme... Je vous abandonne, je monte dans ma chambre. Nous devons nous organiser pour garnir le feu. (Préoccupée, Holdine s'arrête avant d'avoir passé le seuil de la porte.) Je peux m'en occuper la nuit si vous préférez ? Je dors peu.

— Oui, très bien. Nous en reparlerons plus tard, s'empresse de lui répondre Grace.

Holdine rejoint l'étage. Le tic-tac de l'horloge rythme ses pas, apportant un air solennel et dramatique à la scène.

Soudain perdue, Grace reste seule dans l'espace abandonné par cette femme, qui, malgré ce qu'elle peut imaginer, l'accompagne dans son infortune.

Combien de jours se sont écoulés ? Chaque journée s'égrène au rythme du balancier de l'horloge. Depuis qu'une tempête fait rage dehors, les deux femmes doutent de plus en plus de leurs ressentis. Grace sort seulement pour ramasser de la neige — leur unique source d'hydratation et d'hygiène. Holdine reste enfermée dans sa chambre et descend exclusivement pour cuisiner et surveiller le feu la nuit. Chacune plongée dans ses pensées ou à épier l'autre, elles prennent leurs repas ensemble, mais n'échangent jamais. Lorsqu'elles sont seules, elles guettent longtemps, les yeux rivés aux fenêtres, espérant apercevoir d'hypothétiques présences piégées dans les tourbillons glacés. Parfois, elles sont remerciées. De vagues silhouettes apparaissent, fugaces sous forme de mirage. Mais quand la confiance revient, elles s'évaporent aussitôt.

Grace cherche la clef. Partout, elle sonde les murs, le sol, déplace les gravures et même l'horloge. À plusieurs reprises, elle a tenté de forcer la porte de la chambre du premier qui malgré ses efforts n'a jamais cédé. Son besoin de maîtrise l'hystérise à la limite de la folie.

— Bon sang ! Qu'est-ce que vous faites ! s'exclame Holdine en descendant quatre à quatre les marches de l'escalier, stupéfiée par son comportement.

— Ne vous mêlez pas de ça. Je cherche quelque chose.

Holdine se contrôle et inspire profondément. *Ne pas envenimer la situation.*

— C'est la clef de la chambre que vous voulez ? Eh bien, vous ne la trouverez pas.

Frustrée et les yeux exorbités, Grace lui saute dessus, agrippe le col de sa robe de chambre et la secoue jusqu'à la déséquilibrer.

— Dites-moi où elle se trouve ! hurle-t-elle.

— Mais lâchez-moi ! Vous perdez l'esprit !

Subitement consciente du caractère exagéré de son comportement, Grace retire ses mains, s'écarte d'Holdine et entreprend de lisser ses cheveux pour se calmer.

— Pourquoi vouloir me dissuader ? lui demande-t-elle, une fois apaisée.

— J’ai fait comme vous. Je l’ai déjà cherchée, mais en vain.

Tête baissée, Grace fait les cent pas dans le couloir. Elle se dit qu’elle devrait peut-être abandonner, se préserver et attendre. Mais c’est impossible, elle ne se sent pas capable. Elle marche, et marche encore. Petit à petit, elle retrouve ses moyens ainsi qu’une pensée plus rationnelle. Elle se décide enfin et dit à l’Allemande :

— Très bien, je n’insiste pas... Je vais sortir ramasser de la neige. J’ai besoin de me changer les idées...

Dès son retour, Holdine l’observe poser les casseroles sur le sol près de la cheminée. La jeune femme ignore sa présence. Elle tente de se maîtriser, mais ses gestes saccadés et ses membres contractés la trahissent. D’un œil absent, elle contemple la lente transformation des cristaux blancs en eau.

En la regardant, Holdine prend conscience que Grace ne représente aucun danger. Elle la prend en pitié. Son comportement erratique n’est pas celui de quelqu’un qui sait.

Mis à part le partage du repas, seul l’isolement a rempli cette journée identique aux précédentes. En silence, les deux femmes ont écouté les gémissements du vent, échos à leurs propres tourments. Elles ont mentalement revisité leur existence, leurs absences, cherchant à comprendre, à donner du sens à leur présence dans ce lieu inhospitalier. Pourquoi elle, pourquoi l’autre ? Si différentes et pourtant si semblables aujourd’hui, prisonnières de ce même tourbillon de confusion...

La nuit est noire. Prisonnière de son sommeil, Holdine supplie, tend les bras à travers la poudre scintillante qui tourbillonne au cœur de la tempête pour rejoindre ses enfants qui crient et sanglotent de l’autre côté. Parfois, elle reprend espoir, arrive à distinguer leurs fines silhouettes, à les toucher du bout des doigts. Parfois, elle est entraînée dans un maelstrom d’eau glacée qui poignarde sa poitrine...

Un choc sourd. Holdine se réveille et se redresse effrayée dans son lit. Sa respiration est saccadée. Soulagée, elle réalise que les flots ne l’ont pas engloutie. Elle porte sa main à son front. Il est recouvert de sueur. Le vent violent fait craquer l’ossature du toit et les murs de la ferme. Mais attentive, Holdine distingue un son différent : des frottements semblables à des bruits d’objets que l’on déplace. Elle croit reconnaître le grincement distinctif de la trappe menant à la cave. Elle hésite un instant, puis se lève.

*C'est peut-être Grace ?*

Elle veut en avoir le cœur net, pouvoir ensuite se recoucher l'esprit apaisé.

En ayant pris soin d'allumer une bougie au feu de la cheminée de sa chambre, elle s'aventure dans le corridor. Dans l'étroit passage, elle sursaute : une bourrasque vient de frapper la fenêtre. Nu-pieds, elle se déplace doucement pour ne pas faire craquer le sol et tend l'oreille en descendant prudemment l'escalier. Les bruits proviennent de la cave, des bruits sourds. Elle suspend ses mouvements, retient son souffle. Après quelques minutes, elle entend la trappe se refermer, toujours avec ce même crissement. Ensuite, des bruits de pas font grincer les lattes, indiquant sans doute une présence humaine. Malgré sa peur, Holdine se hasarde à jeter un coup d'œil. Contre le mur, une ombre révélée par l'éclairage d'une bougie se dérobe rapidement. Holdine patiente et attend que le silence revienne. Elle se dirige ensuite vers la trappe, l'ouvre délicatement et descend.

Rien sur le sol en terre battue. Elle fait maintenant courir sa chandelle le long des parois de pierre et illumine les niches. C'est à cet instant qu'elle les voit... les bœufs. Là où il n'y avait rien la veille, ils sont maintenant nombreux. Un individu est venu leur apporter de la nourriture. Holdine visualise immédiatement l'image d'animaux en cage dans les zoos. Ils sont nourris de façon régulière par leurs soigneurs et ces derniers évitent toute rencontre malencontreuse avec eux.

*Serions-nous en cage ?* se demande-t-elle.

Habituée subitement par un sentiment de colère teinté de honte, elle a l'impulsion de lancer sa bougie contre le mur, mais se retient.

Elle tressaille et sursaute lorsque la voix menaçante de Grace retentit dans son dos.

— Vous ne pouvez pas dormir, vous non plus ? Cette tempête est infernale... Pourquoi êtes-vous descendue ? Vous avez envie de manger quelque chose ?

— Ne voyez pas le mal partout. J'ai entendu du bruit et j'ai souhaité savoir ce qu'il se passait. J'ai même pensé que c'était vous.

— Nos idées se rencontrent alors ! Sauf que moi, j'avais raison.

— Regardez plutôt par là.

Holdine passe la bougie le long de l'alignement de bœufs.

— Oui et alors ? Où voulez-vous en venir ?

— Les niches étaient vides hier... J'ai aperçu une ombre. Quelqu'un sortait de la cave.

Dans l'obscurité, Grace la dévisage, interloquée.

— Avez-vous vu à quoi cette personne ressemblait ? Un homme... Une femme ? lui demande-t-elle en fouillant l'espace sombre du regard.

— Non, malheureusement. Je sais seulement qu'elle nous a déposé ces conserves.

Grace prend la chandelle des mains d'Holdine et parcourt les niches à son tour.

— Donc, nous ne sommes pas isolées. Quelqu'un nous observe et tient à ce que nous restions ici... Vous pensez à la même chose que moi ?

— Peut-être. Sachez, en tout cas, que plus le temps passe et moins je doute de vous... J'aimerais que vous me fassiez confiance, poursuit Holdine sur un ton calme.

Grace lui tend la bougie comme si elle lui brûlait les mains.

— Prenez-la, je vous la rends. Je suis descendue à tâtons et commence à en avoir l'habitude. Ma vue s'adapte à l'obscurité... Et vous auriez pu me dire que vous aviez trouvé des chandelles... Comment vous faire confiance, après ça ?

— Oui, effectivement. Pardonnez-moi. J'ai préféré vous laisser dans l'ignorance. Mais c'est terminé, je vous raconterai tout désormais. Nous devons nous soutenir.

Grace prononce pour elle-même des mots qu'Holdine n'arrive pas à interpréter, puis se décide enfin à lui dire :

— Je vais essayer... mais je resterai sur mes gardes. Vis-à-vis de vous et de tout ce qui m'échappe encore.

— Je suis d'accord avec vous, mais je vous assure que j'ai réellement eu peur. Pourquoi quelqu'un viendrait-il ici à notre insu ? C'est une sorte de test ? Nous sommes peut-être les cobayes d'une expérience, des rats de laboratoire ? s'inquiète l'Allemande.

— Vous traduisez mes pensées. Malheureusement, nous ne pouvons rien entreprendre maintenant. La meilleure chose à faire est de rester sur nos gardes.

— Nous pourrions partager la même chambre, pour commencer. Qu'en pensez-vous ?

— C'est une idée. Mais pour l'instant, allons nous coucher chacune de notre côté.

Le lendemain, Holdine remonte de la cave à grandes enjambées, pressée de faire part de sa découverte à Grace.

— J'ai trouvé du cervelas et des pommes de terre !

Elle se rue dans le salon, un bocal sous chaque bras et le sourire aux lèvres. Grace ne l'accueille pas avec le même entrain.

— Eh bien, bravo ! Mais qu'est-ce qu'un cervelas ?

— Regardez vous-même !

L'Allemande lui tend la conserve. Grace l'examine sous tous les angles, puis la dépose sur la table.

— Ce sont des saucisses. Formidable !

Sa réaction déçoit Holdine.

— Je pensais vous faire plaisir.

— Mais oui, ça me fait plaisir. Il est bientôt midi, allons les cuisiner ensemble ! Ça nous occupera, l'invite-t-elle en empoignant le bocal avant de se lever...

— C'est délicieux ! commente la jeune femme en mordant à pleines dents dans le cervelas.

— Manger avec les doigts ne vous dérange pas ?

— Eh bien, non ! Nous les sauvages, nous nous nourrissons de cette manière à Java. Nous mangeons cru et sans couverts !

Holdine grimace de dégoût. Ces quelques jours passés en sa compagnie lui avaient presque fait oublier que la jeune Javanaise venait d'un pays arriéré.

Grace mâche sans discrétion, avale un peu d'eau, puis s'adresse à l'Allemande en la fixant du regard avec un air de défi.

— Vous croyez vraiment ce que je dis ?

— Je... En toute franchise, oui... Vous m'avez coupé l'appétit.

— Vous n'avez jamais eu faim en Pologne, n'est-ce pas ? J'imagine que vous possédiez tout ce que vous désiriez. Avec tous vos esclaves... Eh bien, moi, je vais vous apprendre une chose. Dans le foutu camp dans lequel ma mère et moi étions internées, nous n'avions rien à manger la plupart du temps. Quelques grains de riz rationnés et ça, quand nous avions de la chance. J'ai vu certaines femmes ingurgiter de la terre et forcer leurs gosses à faire pareil. Quand votre ventre crie, hurle qu'il n'en peut plus, vous prenez ce qui vous tombe sous la main pour l'apaiser, même si c'est une illusion... Mais je doute que vous compreniez mon propos.

Choquée par l'histoire que la jeune femme vient de lui relater, Holdine n'ose plus avaler une bouchée. En effet, elle saisit mal.

— Je suis désolée. Je n'arrive pas à me représenter les horreurs que vous me racontez.

— Personne ne le peut... Pensez à tous ceux qui travaillent pour vous. Comment vivent-ils ? Que ressentent-ils ? En avez-vous la moindre idée ? Ne vous êtes-vous jamais posé la question ?

Des souvenirs ressurgissent. Holdine voudrait les avoir oubliés. L'angoisse l'envahit, ainsi que les larmes qui désormais ourlent ses yeux.

— Non, je n'y ai jamais réfléchi.

Grace comprend son trouble. En dépit de la colère qui la submerge, elle prend pitié de cette femme entre deux âges qui vient de perdre sa superbe sous ses yeux. Elle reprend :

— J'ai toujours mangé avec des couverts. De la même manière que vous, j'imagine. Nous nous ressemblons. Nous étions toutes les deux privilégiées. Mais j'ai su très tôt que le sauvage ne se définit pas par la couleur de sa peau, ses traits ou ses coutumes. Ce sont ses actes aberrants qui le caractérisent, peu importe sa naissance.

— J'ai donc tort ? lui demande Holdine.

— À vous de me le dire...

Elles finissent de manger le cervelas en silence...

Plus tard dans la soirée, les deux femmes sont assises côte à côte auprès du feu. L'humidité ambiante dilate le bois du mobilier qui craque à intervalle régulier. Entre chaque détonation perçue intensément dans l'environnement silencieux, Holdine ne cesse de repenser à la description que la jeune Javanaise lui a faite du « sauvage ».

*Ce sont nos actes qui nous définissent. Serais-je, moi-même, une sauvage ?*

Elle écoute le silence. Aucune réponse n'est apportée à sa question... mais par contre, elle s'aperçoit d'un détail.

— Vous avez remarqué ? dit-elle.

— Quoi donc ? demande Grace en levant subitement la tête.

— L'horloge... Elle ne sonne plus les heures.

L'oiseau est né de l'Eau.

Posté sur le toit, il observe la jeune femme sortir de la ferme. L'éclat métallique de la surface bosselée des gamelles attire son attention comme le ferait une proie. À sa vue, il se dit qu'il est encore trop tôt, qu'elle n'observe pour l'instant le monde qu'à travers l'épaisse couverture de protection qui la camoufle. Comme la plus âgée, elle a besoin d'aide, de faire renaître la douleur et la culpabilité pour ensuite la transformer, la digérer et enfin l'expulser comme il le fait avec ce qui ne sert pas sa survie.

Les aider est son rôle, ainsi que celui des autres.

Ce n'est qu'avec persévérance que l'homme chemine, qu'il améliore sa condition. L'oiseau le sait bien et veut lui en faire prendre conscience. Il s'envole, et pourtant silencieux en hiver, se met en alerte autour d'elle. Sa langue claque contre son bec. Ce qui, pour son espèce, signifie qu'il réclame l'attention.

Il crie, bat des ailes, l'encercle.

Elle lève la tête. Elle l'a vu. Par télépathie, il comprend qu'elle se questionne sur ses intentions.

*Non, non, non ! Je ne te veux pas de mal !*

Il prend ses distances et débute son ballet magique : il tourne, ailes déployées, pique, remonte, tourne encore, puis vient planer dans son périmètre.

Elle sourit. Elle a compris !

Plus rapidement maintenant, la langue de l'oiseau s'agite, frénétique.

*Viens, viens, suis-moi !*

Il entame son vol, puis tourne la tête. La jeune femme reste immobile. Il retourne auprès d'elle, communique toujours plus fort, puis vole quelques mètres avant de rebrousser chemin. Intriguée, elle finit par le suivre.

L'humaine marche lentement et lui est trop rapide. Il stationne, l'attend. La neige la ralentit, mais à petits pas, elle se dirige là où il souhaite qu'elle aille...

La voilà ! L'oiseau aperçoit la roue. Il la prévient. Elle fronce les yeux et la découvre à son tour.

Camouflée comme un minéral précieux dans sa gangue translucide, habillée de stalactites pareilles à des pampilles, la roue du moulin accueille

l'oiseau. Pattes en avant, il se campe au sommet, hardi, et plante ses serres dans la glace.

*C'est une belle découverte pour la jeune femme, pense-t-il à sa manière.*

Il l'observe poser ses gamelles sur la neige et s'aventurer pour inspecter le lieu. Il sent sa frustration de ne pas avoir repéré sa présence plus tôt.

Le bas de la roue du moulin est prisonnier de l'eau gelée, l'eau d'une fine rivière. La jeune femme semble heureuse. Le précieux liquide n'est pas encore opérant, mais le sera bientôt.

Une fois l'endroit bien appréhendé, elle cherche l'oiseau du regard et le trouve. Elle le remercie à voix haute. La tête du volatile tourne dans d'étranges angles pour lui signifier que sa tâche est accomplie... pour l'instant...

Il s'envole.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

Grace n'a pas remarqué que les protections de ses bottes entravent sa marche. En reprenant le chemin qu'elle avait emprunté, elle se hâte, trébuche et tombe sans gravité, tête la première dans la neige. Elle se relève, pressée d'apporter la nouvelle à Holdine.

À peine passé le seuil de la ferme, elle hurle à tue-tête :

— J'ai fait une découverte !

La porte de la chambre d'Holdine s'ouvre, puis Grace l'entend descendre l'escalier. Quand l'Allemande apparaît, sa chevelure ébouriffée est nouée — fait peu habituel chez cette femme à la présentation toujours impeccable.

— Mais qu'avez-vous donc à crier comme ça ? Vous m'effrayez !

— Je ne voulais pas, pardon... En allant chercher de la neige aujourd'hui, j'ai découvert un moulin. Tout près.

— Ah bon ? Allons nous asseoir. Vous allez me raconter ça plus calmement.

En se dirigeant vers la salle commune, Grace prend conscience qu'elle a oublié les casseroles dans sa précipitation. Elle réfléchit et pense : *tant mieux*. Cela lui donnera l'occasion d'y retourner plus tard.

— Je vous écoute, annonce Holdine après que toutes les deux aient pris place face à face derrière la table.

— Je ne l'avais pas remarqué la première fois, avec toute cette neige. Il devait être entièrement enfoui.

— Vous ne m'étonnez qu'à moitié. Nous vivons sous le toit d'une ferme. Ce qui veut dire « culture » et probablement « fabrication de farine ». Cela n'a rien d'exceptionnel.

Grace fulmine intérieurement et ne peut se retenir de lui dire :

— Peut-être pour vous, mais pour moi c'est nouveau... Bref, ce n'est pas l'essentiel. Le plus important est que c'est un moulin à eau et que tout près, coule une rivière. Elle est prise par les glaces pour l'instant, mais c'est un trésor pour nous.

Holdine semble réfléchir. Elle ne possède pas l'esprit pratique de la jeune femme.

— Eh bien, ne trouvez-vous pas ? s'impatiente Grace. Nous pourrions faire notre toilette et laver correctement notre linge. Nous disposerons d'eau pure et fraîche à boire. Si elle est potable, bien sûr.

— Oui, elle l'est probablement. Mais nous devons le vérifier... Vous avez raison, cela va améliorer notre condition de vie.

Grace se lève de table, puis arpente la pièce de long en large, encore excitée par sa trouvaille. Elle hésite à lui parler de l'oiseau, mais sa nature spontanée prend le dessus.

— Je ne vous ai pas raconté le plus étrange.

L'intérêt d'Holdine qui semblait avoir faibli suite à l'annonce décevante se réactive soudain.

— Étrange ?

— Oui... Je crois que c'est un oiseau qui m'a guidée. Une espèce de rapace.

Holdine est surprise. Sa tête fait un mouvement de recul.

— Un rapace ? Vous parlez aux animaux sur votre île ?

— Évitez les remarques désobligeantes ! Il a attiré mon attention en me criant dessus et en volant presque à la racine de mes cheveux. J'ai cru qu'il voulait m'attaquer, puis, je ne sais pas vraiment comment, par intuition peut-être, j'ai compris qu'il souhaitait que je le suive.

— C'est la claustrophobie qui vous le fait croire. Les animaux sont différents des hommes. Ils ne communiquent pas, voyons !

Grace vient se planter auprès d'elle, sa poitrine gonflée.

— Je ne délire pas... Et arrêtez un peu avec vos idées rigides sur la différence ! Si vous vous intéressiez au monde en dehors du vôtre, vous sauriez que les espèces animales parlent chacune leur propre langage... Vous raisonnez comme ma mère. Je vous trouve d'ailleurs de nombreux points communs avec elle.

— Et vous n'aimez pas votre mère...

— Peut-on détester sa mère ? Non, je ne crois pas. Elle est égoïste et oui, je lui en veux...

— Parlez-moi plutôt de cet oiseau. À quoi ressemblait-il ?

— Pas très gros pour un rapace. Ses yeux étaient jaunes, presque dorés. Son plumage, brun, sauf sur la poitrine où il était clair et strié de traits marron.

— Vous me décrivez un épervier. On le trouve partout. Il n'a rien de rare votre phénomène étrange.

Grace est déçue, l'Allemande blesse sa sensibilité. Elle ravale la boule qui commence à envahir sa gorge et trouve rapidement un stratagème pour fuir sa présence avant d'éclater.

— Très bien... Je dois retourner là-bas. J'ai oublié les gamelles, lui annonce-t-elle pleine d'une fausse assurance.

Holdine n'a pas voulu paraître idiote face à la jeune femme. Qui pourrait accréditer la thèse qu'un animal puisse conseiller un être humain ? Les habitants de ces îles lointaines sont emplis de croyances païennes qui entretiennent leur ignorance. Holdine est une bonne mère, elle en est certaine...

Par réflexe, elle se passe la main dans les cheveux et rencontre rapidement un nœud. Comment va-t-elle pouvoir faire un chignon net sans peigne ?... L'image d'une fourchette frappe son esprit. Quelle drôle d'idée !

*Moi aussi, je suis capable d'avoir des idées astucieuses !* pense-t-elle avec une légère pointe d'orgueil.

Dans la cuisine, elle tire le tiroir du vaisselier, choisit le couvert aux dents les plus fines et part rejoindre l'intimité de sa chambre...

À peine a-t-elle posé le pied sur le plancher du premier, qu'elle entend le grincement d'une porte que l'on ouvre.

*Grace n'est pourtant plus là ?*

Elle repense instantanément à l'ombre de l'individu sortant de la cave.

*S'il y a quelqu'un, il ou elle ne pourra pas éviter de faire du bruit en marchant sur le sol ? Moi non plus ? Et si chacun attendait que l'autre fasse le premier mouvement...*

Holdine se fige et se concentre sur son ouïe.

Immobiles depuis un moment, ses jambes fourmillent et les muscles de ses mollets se crispent. Quand la douleur devient intolérable, elle secoue ses membres l'un après l'autre. Elle serre les dents et agrippe la fourchette à deux mains. Son cœur lui donne l'impression de chercher à s'échapper de sa poitrine...

Après quelques minutes, le silence revenu, elle décide d'avancer dans le corridor. Son regard paniqué scrute l'environnement. Il voudrait pouvoir l'analyser dans sa globalité en très peu de temps, mais le balaie de haut en bas, de droite à gauche, jusqu'à s'arrêter, attiré par un fait anormal... La

porte de la pièce inaccessible est légèrement entrebâillée, ne laissant entrevoir aucune clarté, ni de surcroît, aucune clef sur la serrure.

Holdine s'approche et avec l'aide du dos de la fourchette, la pousse d'un coup sec. La force est telle qu'elle rebondit contre le mur et se referme en claquant. Elle sursaute et recule. Un cri rauque s'étouffe dans sa gorge. Elle attend quelques secondes, reprend courage et l'ouvre de nouveau.

Personne. À part un grand coffre en bois au centre, la pièce est vide. Holdine entre, concentrée sur l'objet. C'est une de ces malles qui conservaient les biens de leurs propriétaires au siècle dernier. Elle est ornée de grosses fleurs peintes dans un rouge fané et ne semble pas cadencée. Holdine la contourne comme un animal méfiant devant un nouvel élément arrivé sur son territoire. Elle hésite, ses idées sont confuses. Une pensée lui intime l'ordre de l'ouvrir et une autre, de rester prudente.

Elle met en pratique la première. Le couvercle pèse lourd. Elle s'aide de ses deux mains pour le soulever et recule. Rien ne saute, aucun pantin fou dans la boîte. L'œil toujours rivé sur la porte, elle jette un rapide coup d'œil à l'intérieur et reste bouche bée...

Troublée, un moment immobile, elle observe la pile de linge et les bottes neuves.

Une fois ses esprits retrouvés, elle les sort et les dépose sur le sol. Elle contemple alors deux manteaux, des pulls en laine chaude, des pantalons, des sous-vêtements, des chaussettes et des bottes fourrées. Holdine est subitement prise d'une envie de ricaner. D'abord, elle glousse – par habitude de se maîtriser –, puis se laisse aller à un grand éclat de rire avec la sensation incontrôlable qu'une autre le fait par sa bouche. Avec précipitation, elle retire sa chemise de nuit et sa robe de chambre. Les vêtements glissent sans bruit sur le sol et sont rapidement remplacés par une tenue plus appropriée aux conditions hivernales. Elle aurait aimé contempler son image dans un miroir et pouvoir lire la fierté dans son regard, se sentir à nouveau digne, moins vulnérable. Elle récupère la fourchette et court dans sa chambre pour se recoiffer. Une fois présentable, elle retourne auprès du coffre, regroupe ses anciens vêtements, les roule en boule et descend rapidement au rez-de-chaussée...

Le satin rose de la lingerie noircit et fond sous la chaleur du feu de cheminée. Il crépite comme s'il était rempli d'allégresse, ou est-ce plutôt le ressenti d'Holdine ? Le moment de bascule, elle veut l'oublier. Elle veut le

feu purificateur. À l'aide du tisonnier, elle active la combustion des dernières traces de ce qui, pour elle, retenait l'empreinte du passé. L'observation fascinante de l'ondulation des flammes dorées dans l'âtre l'apaise... jusqu'au moment où la porte de l'entrée s'ouvre avec fracas. Au même instant, une langue glacée lèche son dos. Parcourue de frissons, Holdine sort de sa transe et se retourne sur Grace qui vient de pénétrer sans précautions dans la pièce.

— La tempête reprend. J'ai de la chance, je suis de retour à temps ! s'exclame la jeune femme en lançant son plaid couvert de flocons sur le sol.

Elle part ensuite déposer les gamelles sur la table et revient se réchauffer les mains au-dessus de la cheminée... Elle s'écrie en fronçant le nez :

— Qu'est-ce qui sent mauvais comme ça ?

Holdine ne répond pas. Grace lui jette enfin un regard. Le premier depuis son retour.

— J'ai brûlé mes vêtements, réplique platement l'Allemande.

Grace la dévisage, les yeux ronds. Elle est perplexe. C'est à ce moment qu'elle remarque le pull.

— Quoi ? Mais vous êtes hab...

Elle la détaille de la tête aux pieds, en terminant par les chaussettes. Cette désagréable sensation d'être déshabillée du regard fait plier les orteils d'Holdine — un réflexe de protection qui ne la quitte pas depuis l'enfance.

— Où avez-vous trouvé ces vêtements chauds ? demande Grace sur un ton sec.

— En haut, dans la pièce inaccessible... qui ne l'est plus à présent.

— Comment ça ? Elle est ouverte ?

Grace est en pleine confusion.

— Oui. Allez constater par vous-même.

— Et si nous y allions ensemble ?

Holdine acquiesce et la suit à l'étage...

Grace se rue sur le coffre.

Il est vide. Tous les vêtements ont déjà été disposés sur le sol par Holdine. La jeune femme se met alors à genoux et fouille en détruisant les piles soigneusement dressées par sa compagne.

— Allez-y, choisissez ! Il y a suffisamment de choix pour nous deux !

En guise de remerciement, Grace lui envoie un simple « Sortez ! » énergique. L'Allemande, outrée par son comportement, s'exécute néanmoins avec plaisir.

Holdine referme l'ouverture du réchaud quand Grace fait irruption dans la cuisine. La jeune femme croise les bras et frotte ses mains contre les manches de son pull. Avec un air bienheureux, elle lui déclare :

— C'est agréable de porter des vêtements neufs et chauds !

— Oui. Pour une fois, je suis d'accord avec vous.

— Vous avez déjà faim pour décider de préparer le repas si tôt ?

— Il doit être l'heure, me semble-t-il ? Mais depuis que vous avez déplacé l'horloge, c'est difficile à dire. Elle ne fonctionne plus. J'ai pourtant essayé de rééquilibrer les poids. Mais rien n'y fait, les aiguilles restent statiques.

— Oh ! souffle Grace, avant de siffler un « ce n'est pas grave » entre ses dents.

— Je suis étonnée... Vous ne me demandez pas comment la porte a pu se déverrouiller.

— En effet, je me pose la question. Comment ?

Holdine s'acharne à ouvrir un nouveau bocal, puis finit par lui répondre :

— Eh bien, j'ai entendu du bruit au premier. Quand je suis allée inspecter, elle était entrebâillée. Il n'y avait que le coffre à l'intérieur.

— Pas de clef ?

— Non.

— Alors, je pense que nous devrions chacune nous dépêcher de choisir les vêtements qui nous conviennent et de les camoufler. On ne sait jamais.

Avant le repas, Grace et Holdine montent à l'étage et se hâtent de dissimuler leurs trouvailles sous une pile de draps, au fond de la malle entreposée dans leur chambre. Ensuite, elles redescendent bruyamment. De ce fait, elles n'entendent pas le parquet grincer et la porte se fermer à nouveau...

Non loin de là, seule une ouïe attentive comme celle d'un oiseau peut discerner les premières vibrations de la glace prise sous la roue du moulin.

À l'aide de sa manche, Grace retire patiemment la buée qui recouvre les nombreux carreaux de la fenêtre. La tempête a cessé. Désormais, le soleil se reflète sur la neige. Grace sourit et se tourne en direction d'Holdine qui attise le feu sans lui prêter attention.

Grace veut la faire participer, qu'elle soit témoin, elle aussi.

— Venez voir ! Le temps est magnifique. Nous devrions sortir. Vous avez des bottes maintenant ! Nous pouvons affronter le froid sans problème...

L'autre garde le silence, mais Grace ne capitule pas et ajoute :

— Dites-moi quelque chose ! Je vous montrerai le moulin... Vous devez prendre l'air. Vous êtes pâle. C'est mauvais pour le moral de rester enfermé !

Le visage d'Holdine paraît crispé. Elle range le pique-feu à sa place, puis s'adresse visiblement à contrecœur à la jeune femme :

— Je comprends que vous ayez envie de voir du pays. Cela fait partie de votre mode de vie. Mais moi, je n'en ressens pas le besoin. Je vous l'ai déjà dit maintes et maintes fois.

Grace quitte son poste d'observation et vient s'asseoir auprès d'elle sur le banc. Elle soupire et repense à certains détails qu'Holdine lui a confiés sur sa vie.

— Oui, je le sais. Mais vous m'avez aussi précisé que vous étiez habituée à la montagne et que vous campiez souvent avec vos enfants, non ?

— Effectivement, mais cela ne veut pas dire que j'appréciais ces activités.

— Ah bon ? Vous vous sentiez « obligée » ?

— Petite fille, j'obéissais aux adultes. Ensuite, j'ai appliqué la même éducation pour Greta et son frère. C'est comme ça.

— Ma mère n'a jamais rien fait pour moi... Par contre, vous marquez un point. J'ai nagé pour faire plaisir à mes parents ! J'ai gagné des branchies. Regardez sous mes oreilles !

Holdine esquisse un léger sourire, puis abaisse très vite son regard vers ses mains.

— Ah ! Eh bien, vous voyez ! C'est déjà ça ! J'arrive à vous amuser ! s'exclame Grace.

En même temps que sa poitrine se soulève, Holdine relève la tête et murmure :

— Très bien, je vous accompagne... mais à une condition.

— Ah oui ? Laquelle ?

— Je veux que vous partagiez ma chambre dès ce soir.

Grace s'immobilise, la bouche légèrement entrouverte. Holdine reprend :

— Elle possède une cheminée. Vous aurez chaud et je pense que nous nous sentirons plus en sécurité ensemble. J'espère que vous me faites confiance, désormais. Je n'ai aucune intention de vous étrangler durant la nuit.

— Vous voulez que je vous dise, vous avez peur à l'intérieur et encore plus à l'extérieur.

— Et vous, non ? Mais c'est vrai, suis-je idiote. Vous avez côtoyé des animaux sauvages. Vous leur parlez et rien ne vous effraie ! lui lâche Holdine, visiblement froissée.

— Bon, eh bien... je dors profondément. L'individu qui nous gêne pourrait réapparaître et vouloir me tuer durant la nuit. Je serais incapable de me défendre. Au moins, si je me trouve avec vous, vous pourrez crier et me réveiller... Alors c'est d'accord. Marché conclu. Vous mettez le nez dehors et je dors avec vous.

Holdine redresse le dos, victorieuse.

— Parfait ! ... Je monte me préparer. Nous sortons.

Holdine est saisie. Par l'air, d'abord. L'air qu'elle sent pénétrer ses narines, longer sa gorge en la recouvrant progressivement comme un onguent pour finir par couvrir ses poumons. Puis, par le crissement émis par la neige foulée par la semelle de ses bottes.

Sous sa capuche, elle sourit, mais se cache. La jeune femme pourrait penser avoir gagné la partie.

La montagne est silencieuse. Au loin se dressent les épicéas. D'interminables silhouettes immobiles. Leur verticalité ainsi que leur ramure sombre ont toujours impressionné l'Allemande. Au centre du cercle qu'ils forment tout autour d'elle, elle se sent heureuse et vivante. Ils sont spectateurs et elle, danse sur scène — cette scène dont elle a souvent secrètement rêvé. Mais cette image l'attriste, car de ses admirateurs fantasmés restés mutiques, il ne subsiste que d'imperceptibles résidus,

fragments incandescents d'un papier que l'on brûle et disperse au vent. Des désirs de jeunesse vains, usés par le passage inéluctable du temps.

Pour chasser ses pensées stériles, Holdine décide de suivre les traces des bottes de Grace qui marche devant elle... Son émotion la submerge. Elle cligne des yeux, a peur d'avoir mal vu. Comme pour les chaussures de son premier mari, les talons de Grace sont élimés seulement d'un côté. Holdine doute, son esprit lui joue des tours. Les bottes sont neuves.

Elle se ressaisit. Durant toute sa vie, elle n'a jamais laissé l'imagination la dominer. Cette dernière éloigne de la vérité et rejette du groupe... Holdine a toujours craint l'exclusion.

L'Allemande lève son regard vers le ciel.

Aucun nuage. Un oiseau plane, solitaire.

Grace n'ose pas s'adresser à Holdine, qui derrière, suit ses pas et a calqué son souffle sur le sien. Elle se dit que c'est parfait ainsi, que parler risquerait de la braquer et la faire rentrer à la ferme. Grace préfère rester silencieuse jusqu'à leur arrivée au moulin. Ces moments lui appartiennent. Elle repense à sa mère et à sa *Babou* avec une pointe dans le cœur. Aucune des deux n'aurait supporté de telles conditions de vie, pour des raisons différentes. Elle attend de les revoir un jour, mais a peu d'espoirs. Les hommes sont plus cruels que la nature, même hostile. Grace souhaiterait effacer sa mémoire à cet instant, comme elle a oublié les conditions de son arrivée dans cet endroit.

Marcher lui fait du bien. Elle concentre son attention sur son objectif...

Les deux femmes aperçoivent la toiture du moulin.

— Le voilà ! s'exclament-elles en chœur.

Elles pressent le pas. Une fois sur place, Grace voit le rapace se poser là où il en a l'habitude. Son visage s'illumine. Elle le montre du doigt.

— Regardez ! C'est l'oiseau !

Holdine l'observe. L'épervier plonge ses yeux dorés dans les siens. Elle ressent une curieuse familiarité entre elle et l'animal sauvage. Une sensation qu'elle n'arrive pas à définir.

— Il est majestueux, n'est-ce pas ? reprend Grace.

— Ce n'est sûrement pas votre épervier.

— Si. J'ai l'intuition que c'est lui, renchérit Grace en tendant sa main, paume ouverte en direction du volatile afin de l'attirer vers elle.

Tout en refusant de l'admettre, Holdine, elle aussi, en a la certitude.

L'animal reste immobile. Après quelques minutes restées à le contempler, les deux femmes se dirigent vers l'arrière du moulin.

— Venez voir la roue ! dit Grace avec un engouement qui dépasse Holdine.

Elle l'entraîne en la tirant par le bras.

— Attention ! Vous allez me faire tomber !

— Oui, excusez-moi !

Grace la lâche, ne l'attend pas et court devant. Quelques secondes plus tard, Holdine la rejoint au pied de la roue.

— Regardez la rivière gelée. Imaginez le poisson frais que nous pourrions bientôt manger ! Il sera meilleur que les bocaux, non ?

— Vous savez pêcher ? lui demande Holdine en retirant sa capuche.

— Tout le monde a cette capacité, n'est-ce pas ? Cela ne doit pas être bien compliqué !

— J'imagine que oui... Je voudrais jeter un œil au moulin. Le bâtiment est peut-être occupé ? Nous pourrions trouver de l'aide ?

— C'est une bonne idée. Mais jusqu'à présent, je n'ai pas vu âme qui vive.

— Mais vous n'êtes pas entrée, les dernières fois.

— C'est exact, oui.

— Avant d'y aller, je voudrais que vous fassiez une chose pour moi.

— Oui ? répond Grace les sourcils froncés.

— Montrez-moi les talons de vos bottes ?

Holdine a lancé sa question à la vitesse d'un coup de fusil.

— Pour...

Surprise, Grace s'interrompt. Elle s'exécute. Mieux vaut ne pas la contrarier. Elle soulève ses pieds. Les talons sont identiques, neufs. Holdine se pince les lèvres. Grace remarque qu'elle est bouleversée.

— Vous allez bien ?

— Oui... Allons visiter ce moulin.

L'intérieur poussiéreux les fait éternuer toutes les deux. Ce n'est pas un moulin à grains, mais une scierie. Des troncs secs ont été oubliés sur une table. D'étroits rubans métalliques dentés et rouillés reliés à des engrenages ont suspendu leur activité et paraissent avoir été arrêtés en urgence. Sans bruit, les deux femmes se déplacent sur un épais tapis de copeaux mêlé de terre. Leurs semelles l'écrasent, libérant des effluves de résineux. Au fond

du bâtiment sont empilés des tronçons découpés grossièrement, et à côté, des pièces de bois façonnées.

— Vous pensez qu'elle est toujours en activité ? demande Holdine.

— Non. Regardez toutes ces toiles d'araignées. Elles se trouvent sûrement ici depuis des années.

— Oui. Vous avez raison. Il y a aussi une couche épaisse de poussière sur les établis.

Holdine chasse de la main quelques saletés et prend appui sur l'une des tables. Sa respiration est saccadée. Soudain, elle s'effondre et commence à se lamenter :

— Il n'y a personne ici, à part nous deux. Je crois que je vais devenir folle si je reste plus longtemps dans cet endroit. Je commence à voir des choses qui n'existent pas. Je perds tous mes moyens.

Grace ne peut pas la soutenir. Elle se sent démunie. Elle n'a aucune réponse plausible à lui apporter. Elle cherche une idée pour détourner son attention et c'est au même moment qu'elles entendent un épouvantable craquement.

Les murs en bois du moulin entrent en vibration, de plus en plus fort.

— Mon Dieu, mais que se passe-t-il ? crie Holdine en courant rejoindre Grace, restée figée par la surprise.

Les engrenages se dégrippent et s'animent lentement dans un vacarme oppressant.

— Venez ! Sortons d'ici ! réagit Grace en l'entraînant rapidement dehors.

Les deux femmes fuient le bâtiment, et de retour à l'air libre, s'arrêtent brusquement.

Sous le poids de la roue, la glace se fend et se brise. Elle a résisté, mais le temps est venu. Les stalactites gelées sont coupées net, tombent et heurtent la surface en bois qui les a vues prendre forme tout l'hiver. Elles sont broyées et rejoignent la masse des fragments déjà pulvérisés. Les pales tournent d'abord lentement, puis accélèrent en se libérant des derniers dépôts gelés.

L'épervier crie, tournoie et plane au-dessus de la rivière qui charrie des blocs de glace. Son courant à nouveau tumultueux les entraîne au loin.

Sidérées par la fulgurance avec laquelle cet événement se déroule sous leurs yeux, Holdine et Grace restent pétrifiées.

Holdine ne dort pas. Elle est agitée par l'incompréhension.

*Comment la glace a-t-elle pu fondre aussi vite ?*

C'est en général un long processus qui peut prendre plus d'un mois, surtout en montagne.

*Combien de jours et de nuits se sont écoulés depuis notre arrivée ?*

Rien ne peut l'aider à compter, pas même l'horloge qui reste muette.

*Est-ce le climat qui perd la tête ? Ou moi qui suis dérégulée ?*

Elle se retourne dans le lit, consolée par la présence de Grace auprès d'elle. Elle apprécie son énergie, celle qui lui manque. De dos, la jeune femme remue légèrement.

*Le sommeil tarde-t-il à venir pour elle aussi ?*

Les yeux d'Holdine commencent à se fermer quand soudain, elle a un haut-le-cœur. Une bûche vient de craquer dans le foyer.

À peine se remet-elle de ses émotions qu'elle est surprise par le son sourd et métallique de l'horloge qui sonne subitement deux coups au rez-de-chaussée. Elle manque de s'étrangler. La mécanique qu'elle croyait enrayée ne l'est pas. À la lumière des flammes, elle cherche à tâtons une bougie au pied du lit, puis se lève après avoir enfilé ses bottes. Elle jette un œil à Grace : elle dort toujours.

Holdine laisse la porte entrebâillée et descend.

Le balancier bat une mesure parfaite. L'Allemande se place en face de l'horloge et patiente. Désorientée, elle attend sans doute qu'elle s'immobilise, ou bien qu'elle lui explique pourquoi elle s'était tue jusqu'à présent.

L'objet est âgé d'au moins cent ans. Sur son cadran blanc, Holdine aperçoit les coups de pinceau irréguliers grisés par la poussière, ainsi qu'une étroite craquelure dans le bois qui part du centre et s'arrête juste au-dessus du numéro six. Elle n'avait pas pris le temps de détailler le paysage représenté sur son fronton arqué. En arrière-plan, Holdine découvre des montagnes et des sapins aux pointes fines vert émeraude. Ils se dressent tel un long mur de fortification. Les toits d'un château sont camouflés entre les arbres. En contrebas, une rivière dévale les pentes et coule sous un pont de

pierre. Sur une de ses rives, un chemin de terre serpente jusqu'à la forêt. Deux paysannes en costume traditionnel sont campées là et semblent partager une discussion animée. Il est difficile de discerner tous les détails tant la scène est méticuleuse et la surface, poussiéreuse. Holdine imagine que ces deux personnages pourraient les représenter – elle et la jeune femme –, mais elle éloigne vite de ses pensées cette idée farfelue.

Derrière l'épaisse chaîne lestée de poids en forme de cône, le balancier oscille sans à-coups. Le mécanisme fait bouger et résonner l'aiguille d'une minute.

Dans le salon, Holdine rajoute une bûche au feu déclinant et attise les flammes. Songeuse, elle observe les minuscules éclats rougeoyants s'élever, puis s'éteindre dans le conduit.

Lorsqu'elle remonte dans la chambre, Holdine trouve Grace assise dans le lit, le dos appuyé contre l'oreiller. La jeune femme est pleinement réveillée et l'interpelle :

— Vous n'arrivez toujours pas à dormir ?

Holdine retire ses bottes, souffle sur la bougie, se glisse entre les draps.

— Non... et encore moins depuis ce à quoi nous avons assisté hier. Vous êtes aussi perturbée que moi, n'est-ce pas ? Rassurez-moi, vous n'y comprenez rien non plus ?

— Même si je souhaite vous dire le contraire, je dois admettre que je me sens comme vous.

Holdine garde le silence quelques secondes avant de reprendre :

— Tout s'est déroulé si vite. Vous pensez que nous avons pu avoir des absences ?

— J'en doute. Avez-vous ressenti quelque chose d'étrange entre notre départ de la ferme et les premiers craquements que nous avons entendus ?

— Non, rien d'anormal, confirme Holdine.

— Donc ce n'est pas ça... Nous sommes nourries, logées et habillées, mais personne n'entre en contact avec nous... Quelqu'un attend forcément quelque chose de nous.

— Au risque de me répéter encore une fois, nous sommes en guerre. Pourquoi vous ? Et pourquoi moi ? Y a-t-il encore des éléments que vous me cachez ? Soyez honnête.

— Non bon sang ! Je pourrais vous demander la même chose ! s'agace Grace.

— Moi, je suis une simple mère de famille... Je m'inquiète pour mes enfants.

— Vous êtes aussi une épouse de nazi. Votre mari a bien dû vous raconter des choses ? Vous avez peut-être vous-même assisté et participé à des projets sensibles ?

— Non ! Que savez-vous sur les nazis ? Sûrement des mensonges ! Mon rôle se borne à être une épouse parfaite et une bonne mère pour mes enfants ! Vous pensez vraiment que je pourrais intéresser qui que ce soit ! hurle Holdine en tirant sur le drap.

— Détendez-vous ! Je ne vous accuse de rien. C'est peut-être un kidnapping. Pour une demande de rançon ?

— Moi, en Pologne et vous, en Australie ! Mais enfin, arrêtez votre délire !

— Oui. J'affabule peut-être. Mais j'essaie de trouver des solutions et de comprendre, lui répond Grace, maintenant calme comme si leurs tempéraments s'étaient inversés.

— Et vous. À part être une petite fille riche déchue. Que cachez-vous ? reprend l'Allemande.

Grace se lève du lit avec fureur.

— C'en est assez ! Je retourne dans ma chambre ! Elle est glaciale, mais au moins j'y suis tranquille !

Alors qu'elle ouvre la porte sans ménagement, Holdine, consciente d'avoir mal réagi, repense subitement à l'horloge.

— Attendez ! Je n'ai pas parlé de la pendule... Elle s'est remise en marche !

... Mais la jeune femme ne l'écoute pas. Elle est déjà sortie.

Dans la chambre trop froide, Grace n'a pas réussi à trouver le sommeil. Au petit matin, elle rumine encore ce que la femme de nazi a osé lui dire la veille. L'Allemande aurait dû la plaindre plutôt que de lui cracher à la figure sa supposée richesse ! Le monde tourne toujours dans le même sens : c'est l'opresseur qui culpabilise l'opprimé.

*Pourquoi ? Une forme de jalousie ? D'insatisfaction chronique ?*

Grace ne doute pas de ses sens. Elle les a toujours écoutés. C'est ce que sa vie simple lui a enseigné. Victime et coupable, juste des aléas auxquels il est nécessaire de s'adapter comme on peut.

L'aube éclot à peine. La jeune femme a besoin d'éteindre le feu intérieur qui joue avec ses nerfs, ne plus réfléchir à ce qui l'alimente. Elle décide de se lever pour s'éclaircir les idées. En passant devant l'horloge, elle remarque le mouvement du balancier du coin de l'œil.

*Holdine a réussi à la réparer, pense-t-elle sans s'arrêter.*

La cuisine est encore légèrement plongée dans la pénombre. Grace s'empare du tonneau plein qui a servi à ouvrir la porte de la ferme pour la première fois, puis verse l'eau dans une des gamelles.

Son contact fouette son visage et coupe net sa respiration. Elle se redresse, puis inspire et expire bruyamment. Une fois son ablution terminée, Grace se sent mieux, mais frissonne. Elle part se réchauffer auprès de la cheminée du salon. Il ne reste qu'un tas de cendres dans le foyer, plus de flamme.

*Voilà pourquoi je mourais de froid ! L'autre ne s'est pas préoccupée du feu cette nuit !*

Elle jette quatre bûches dans l'âtre et monte chercher une bougie.

Le jour se lève. Il est dorénavant possible d'avancer autrement qu'à l'aveugle dans la bâtisse. Grace rentre sans précautions dans la chambre d'Holdine qui, surprise, sursaute et se dresse dans le lit.

— Que se passe-t-il ?

— Rendormez-vous ! Vous avez seulement oublié de vous lever cette nuit pour entretenir le feu, dit Grace en insistant lourdement sur le « seulement ».

Sans attendre de réponse de sa part, elle ramasse la bougie sur le sol et allume sa mèche au foyer de la cheminée toujours actif. Elle redescend ensuite en protégeant la flamme du brassage d'air, l'entourant de sa main. Arrivée en bas, elle saisit une poignée de brindilles qu'elle allume et coince entre les bûches.

Puis elle patiente et attise... et patiente encore.

Une heure plus tard, l'étage s'anime. En bas, Grace peste. Elle souhaitait rester tranquille un peu plus longtemps. Elle anticipe les pas d'Holdine dans l'escalier, va s'asseoir sous les fenêtres et ajuste la couverture autour de son corps. À peine l'Allemande a-t-elle pénétré dans le salon, qu'elle l'apostrophe :

— Vous auriez pu dormir plus longtemps. Nous n'avons rien à faire.

— J'ai suffisamment cumulé d'heures de sommeil. Pour une fois... Et puis, je tenais à m'excuser d'avoir oublié le feu. C'est mon rôle et vous m'avez prise en défaut.

Grace s'étonne de sa réaction. Elle n'attendait aucune justification de sa part.

— Vous n'êtes pas sous mes ordres. Je ne suis pas général... Mais vous m'avez bien dit que votre grand-père l'était, non ?

— Oui, c'est exact.

— Eh bien... oubliez-le. Vous n'avez pas besoin de servir qui que ce soit ici. Il n'y a que moi. La sang-mêlé de Java.

Holdine se crispe légèrement, puis la rejoint sur le banc en silence. Au même moment, elles entendent toutes les deux un cri suivi d'un choc contre la vitre. Elles se retournent et aperçoivent la silhouette de l'oiseau.

Derrière la fine couche de givre, il les observe, les pattes plongées dans la neige en train de fondre.

— Regardez ! s'exclame Grace, le nez subitement collé contre le verre froid de la vitre.

— Qu'y a-t-il ?... Qu'avez-vous vu ? Il y a quelqu'un dehors ? s'inquiète Holdine.

Grace gesticule sur le banc, prête à traverser les carreaux si elle le pouvait. Un peu excédée, sa compagne lève tout d'abord les yeux au ciel, puis s'approche de la fenêtre pour constater ce qui l'exalte à ce point. Elle essuie la vitre recouverte de condensation et observe le rapace prendre subitement son envol et se dissoudre dans un ciel sans nuages.

— Tout va trop vite, n'est-ce pas ? s'interroge Grace en lançant un regard perdu à l'attention de l'Allemande.

Elle attend sa réponse, a besoin de s'assurer qu'elle ne rêve pas, que tout ce qui se déroule devant ses yeux est bien réel.

— J'ai voulu vous le faire comprendre hier. Mais vous étiez trop excitée. La fonte des neiges est censée durer. Il est impossible de passer de l'hiver au printemps en une seule nuit ! lui dit Holdine.

— Mais je ne vois pas de végétation. Juste des blocs de glace grise entourés de flaques d'eau boueuse. C'est ça le printemps, ici ?

L'Allemande se lève de manière abrupte et va prendre appui contre la table, visiblement encore plus agacée.

— Arrêtez donc de jouer sur les mots ! Vous m'épuisez, vous savez.

Grace inspire profondément, se retourne, puis s'assoit sagement sur le banc, une main posée sur l'autre. C'est la peur, la sensation de perte de contrôle qui lui fait raconter n'importe quoi. Avant de répondre, elle se mord la lèvre inférieure.

— Excusez-moi. Je prends toujours ce que l'on me dit au premier degré. Je réfléchis seulement après, lorsqu'il est trop tard... Cet environnement vous est familier. Moi, non.

Holdine garde le silence quelques instants. Sa bouche s'ouvre, mais elle se retient de parler. Son regard froncé s'adoucit lentement... Elle est prête à s'incliner puisque l'autre admet avoir exagéré.

— Je comprends. Dans cet environnement, vous êtes sûrement plus troublée que moi.

La jeune femme essaie de se soustraire à la vue de la plus âgée.

*Ne jamais montrer que le comportement ou les paroles de l'autre peuvent nous désarçonner...*

Elle se doit de rester forte...

*Et puis finalement, à quoi bon !*

Elle lui répond :

— Troublée ? C'est un faible mot pour exprimer ce que je ressens en ce moment !

— Tentons alors de nous entendre... afin d'améliorer notre quotidien. Ici, nous ne sommes pas ennemies... Ici, rien n'est comme ailleurs.

Les yeux de Grace commencent à s'enfiévrer. Elle se retient. Son corps se tend, mais n'arrive pas à contenir l'invasion de larmes sur son visage. Très vite – avant que l'autre ne la voit –, elle baisse la tête et les sèche à l'aide de son avant-bras.

— Oui... Rien n'est comme ailleurs, marmonne-t-elle, en colère contre elle-même.

— Qu'avez-vous dit ?

— Je disais simplement que vous avez raison. Il faut améliorer... de nombreuses choses.

Satisfaite par sa réponse, Holdine vient s'asseoir auprès d'elle, manifestement apaisée et ragaillardie. Elle pose sa main sur son épaule pour lui confirmer sa confiance, avant de lui faire une proposition :

— À présent, nous sommes toutes les deux bien réveillées. Nous pourrions nous activer et sortir... juste pour voir ? Nous pourrions essayer de dégager la neige autour de la ferme ? Qu'en pensez-vous ?

Sa suggestion frappe sa cible en plein centre : Grace se lève.

— Bonne idée. Allons chercher nos manteaux... Au fait, vous n'avez pas faim ? Nous mangerons après ?

Holdine lui emboîte le pas dans l'escalier sombre.

— Non. Mais à notre retour, je suis certaine que nous aurons l'appétit bien aiguisé ! dit-elle en souriant intérieurement.

Dehors, l'air froid est moins saisissant que les jours précédents. Par contre, il est saturé d'humidité. À peine sorties, les deux femmes emmitouflées dans le moelleux de leur manteau ajustent leur capuche et sont surprises par les soudaines et récentes transformations du paysage. La large étendue, jusqu'alors d'une blancheur parfaite, est désormais – à

quelques détails près – à l'image d'une mer arctique : de l'eau – beaucoup d'eau – sur laquelle se reflètent les rayons dorés du soleil et des blocs de toutes formes, de toutes tailles. Au fond, là où encore la veille, les sommets disparus sous la neige se fondaient au ciel, les sombres branches d'épicéas reprennent, encore timides, la place qui leur est due tout autour de la ferme. Dorénavant, il est possible pour les deux femmes de deviner l'épaisseur du mur de conifères qui les encercle.

— Il n'y a rien que des arbres ici ! Des arbres et de la neige fondue ! éclate Grace.

— Allons faire le tour du bâtiment. L'arrière est sûrement plus dégagé.

— Oui, vous avez raison... Des outils se trouvent dans le cabanon. De quoi retirer une bonne partie de cette bouillie.

Les yeux plissés par le soleil, Holdine la regarde, interloquée.

— Mais pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt ? Nous aurions moins peiné lors de notre excursion au moulin !

Grace ne perd pas la face et lui répond franchement :

— Je vous ai menti. Comme vous l'avez fait pour moi avec les bougies.

— Mais je...

— Oui. La même cause nous a poussées à dissimuler nos trouvailles à l'autre, n'est-ce pas ? Le besoin de sauver notre peau, au cas où.

— Oui... Je m'excuse encore auprès de vous. C'était idiot de ma part.

— Non. Je plaide coupable aussi. Mais désormais, j'avoue, car je vous fais confiance.

— Merci... Je vous crois sincèrement, lui dit Holdine.

— Ne me remerciez pas. Allons chercher les outils et mettons-nous au travail.

À l'aide de pelles, elles tracent un chemin autour de la bâtisse, repoussant l'eau qui résiste à grand bruit de succion. À coup de pioche, elles cassent la glace la plus récalcitrante, laissant la sueur de leurs efforts glisser sans entraves et déposer son goût salé sur leurs lèvres. Contenue jusqu'à présent dans leur corps oppressé, l'adrénaline en excès se déverse par leurs mains jusque dans la terre, au-delà de celle qui se mélange à l'eau, dans les profondeurs insondables.

Chacune l'ignore, mais leurs pensées sont au diapason. Les mêmes messages d'espoir ravivé. La satisfaction de se trouver dans l'action, utiles. Et enfin, ce qu'elles devinent sans le reconnaître encore : avoir un rôle à jouer dans cette tragi-comédie insensée.

Holdine et Grace sont attablées l'une en face de l'autre, trop épuisées pour prendre une quelconque décision. Le travail a été bien fait, peut-être même mieux que ce qu'elles avaient espéré. Maintenant, la même sensation de vide les étreint. La peur de tomber. L'urgence à éteindre. Les bûches craquent et angoissent Grace. Elle sursaute à chaque explosion. Holdine, elle, se retient de respirer librement. Leurs mains sont échauffées à force de coups de pelles. Leurs muscles sont crispés et douloureux.

— Vous avez faim ? demande Grace comme si l'idée avait été oubliée et lui revenait subitement à l'esprit.

— Non. L'air m'a coupé l'appétit et j'ai trop mal au dos, se plaint l'Allemande.

— Moi aussi. D'ailleurs, je ne me sens ni la force de manger ni de dormir.

— Moi non plus...

Elles attendent donc... juste comme ça, attablées. Mais si Holdine s'en contente, attendre n'est pas un verbe que Grace apprécie. Attendre permet au doute de s'installer et elle refuse de prendre racine.

— Puisque nous ne pouvons pas fermer l'œil de la nuit, autant guetter notre bienfaiteur furtif. Notre réserve baisse et il ou elle, si tout se déroule comme je l'imagine, ne devrait pas tarder à remplir la cave. Qu'en dites-vous ?

— C'est sûrement la meilleure chose à faire, Grace. L'attendre et le surprendre pour comprendre pourquoi nous sommes ici. Même si je vous avoue que j'ai peur que cela soit dangereux... S'il possédait une arme ?

Le temps passe et certains pourraient croire l'endroit silencieux, mais la fonte des glaces a provoqué l'émergence de quantité de bruits étranges se mêlant au tic-tac de l'horloge : le sifflement léger de la brise, le frottement des aiguilles des arbres les unes contre les autres, les grattements de minuscules griffes contre les écorces et le sol encore gorgé d'humidité. Des grognements, des hululements, des plaintes... tous symbiotiques... Mais toujours pas l'ombre de cette présence humaine tant espérée.

— Il ne viendra pas. Il doit savoir que nous l'attendons. Il nous épie sûrement à l'instant, caché derrière un arbre ! désespère Holdine.

Elle se lève en grimaçant et se dirige d'un pas raide vers la rangée de fenêtres qui lui renvoie une chorégraphie curieuse de figures floues se contorsionnant... C'est seulement le reflet des flammes qui vacillent dans l'âtre.

— Eh bien ! Nous patienterons tous les soirs, alors ! Il ou elle finira bien par faire un faux pas. Nous progresserons, vous verrez, tente de la rassurer Grace, sans grande conviction.

Après ne rien avoir aperçu d'autre que la nuit noire, Holdine revient s'asseoir auprès de la jeune femme.

— Savez-vous à quoi me fait penser toute cette histoire ? lui demande-t-elle.

— Dites-le-moi ? l'encourage Grace avant de se lever pour alimenter le feu.

— Au mythe de « Proserpine ». Vous le connaissez ?

— Oui, vaguement. Mais je ne me suis jamais vraiment intéressée à la mythologie.

— Je trouve qu'en quelque sorte, nous nous trouvons dans la même situation qu'elle. Elle fut enlevée et éloignée de sa famille par le dieu des enfers, Pluton, alors qu'elle ramassait des fleurs, accompagnée d'amis. Il la trouvait irrésistible et la condamna à vivre auprès de lui sous terre. Elle devint reine des enfers souterrains. Sa mère, Cérès, partit à sa recherche. Quand elle apprit par Appolon où se trouvait sa fille, elle cessa de s'occuper des cultures sur Terre. Par peur de voir mourir la Terre, Pluton conclut alors un pacte avec elle : Proserpine pourra retrouver sa famille à certaines périodes de l'année. Tous les six mois environ. Depuis, le mythe dit que quand Cérès est éloignée de sa fille, sa tristesse infinie fait mourir la nature. Quand, elle la retrouve, la nature reprend vie et s'épanouit de nouveau. Proserpine est à la fois reine des enfers et reine des saisons.

— C'est un joli conte et je comprends certains de vos parallèles. Vous avez été arrachée à votre fille et nous sommes en hiver. Tout est bien triste. Mais quel est le rapport avec moi ?

— Ce n'est pas un conte... Bref, vous seule connaissez votre histoire et pouvez faire le rapprochement.

Grace sait qu'elle a raison. Les Japs l'ont retirée de force à sa mère et à ce camp de malheur qui n'était finalement pas si mal, compte tenu de la suite... et les fleurs — ces maudites fleurs qu'elle préfère oublier. Rien n'est plus dramatique... pas même ce qu'elles vivent actuellement.

— Nous sommes en enfer. Mais rassurons-nous, le printemps arrive ! Si votre conte s'avère exact, nous allons donc retrouver les nôtres ! Patientons, alors. Patientons ! ironise Grace

Pensive, Holdine lui répond :

— Je sais que vous vous moquez de moi. Si cela pouvait être vrai ! Malheureusement, les mythes sont des histoires créées par l'homme afin d'aider ses semblables à mieux appréhender les incohérences de ses comportements en les symbolisant. Tout comme les contes, d'ailleurs.

— Et comment savez-vous tout cela ? Et puis contes, mythes... quelle différence ?

— Mon père me l'a appris. Il croyait en la vertu de la parole des anciens.

— Je trouve que ce sont juste de gentils mensonges pour faire rêver les gamins. Ce n'est pas forcément un bien à leur rendre. Ils ne comprennent que le premier degré. Il faudrait les mettre en garde le plus tôt possible, de manière franche et non pas détournée. Pour qu'ils deviennent méfiants.

— Et les rêves ? L'espoir d'un meilleur ? Les ambitions ? La vision d'un monde plus grand que vous ?

— Des miroirs aux alouettes qui risquent de vous placer sous emprise. Un danger. Vos ambitions vous rendent-elles libre ? Je crois qu'elles vous attirent directement dans la toile de ceux dont les projets sont encore plus enflés que les vôtres. Ceux qui vous utilisent pour se nourrir de votre volonté, de votre besoin de reconnaissance. Cette ambition-là, elle vous transforme en outil... et un outil, ça n'a pas de cervelle.

— Vous êtes une fine analyste, Grace. Merci pour cette passionnante exploration de ma psyché détraquée ! Je trouve votre vision du monde désespérante, lui rétorque Holdine d'une voix tremblante.

L'Allemande est blessée, sans aucun doute.

— Il n'y a pas de quoi...

*Peut-être suis-je encore allée trop loin ? Peut-être n'ai-je pas assez rêvé quand j'en avais encore l'occasion ? Quand rien ne me décevait...*

Cette satanée culpabilité ! Grace s'en veut.

— Excusez-moi, Holdine. Je ne souhaitais pas vous blesser.

— Moi non plus. Pardonnez-moi... Nous devons nous comprendre. Nous faire confiance.

La discussion est close.

Les deux femmes observent les flammes danser dans l'âtre.

Elles écoutent les bûches craquer.

Ce n'est qu'une question de temps, de quelques tours d'aiguilles de plus raclant la surface lisse du vieux bois de l'horloge. Dehors, les dernières traces de neige sont à peine perceptibles. Elles fondent à grande vitesse, comme la course des voix transformées en crissement lors du défilement accéléré d'une bande-son. L'aube éveille et remue la terre qui voit pousser ses premiers brins vert tendre. Ils se déploient lentement, s'orientent à la chaleur du soleil. Au loin, au cœur de la forêt, la vie battante sort de sa léthargie. Les plumes se gonflent, les poils se lustrent, les racines se plantent.

Dans les pièces fraîches de la ferme, le silence règne en maître. Holdine et Grace se trouvent là où elles étaient la veille, endormies, la tête reposant sur leurs avant-bras. Plus besoin de feu dans la cheminée, le soleil entre par les carreaux et vient doucement réchauffer leur corps. Au même rythme, elles ouvrent lentement les yeux qui, éblouis par les rayons, se plissent aussitôt. Elles relèvent la tête, se frottent le visage et étirent leur dos. Ensuite, elles s'observent face à face en silence.

Holdine se lève la première – cela est devenu son habitude –, et se presse vers les fenêtres. Grace fixe au loin la bordure de son pull vert qui s'effiloche. Elle attend sa réaction. D'intuition, elle la connaît déjà et retient son souffle. L'Allemande reste immobile. Elle, non plus, n'est pas surprise. Plus de neige, nulle part. Devant ses yeux, la prairie est comme celle d'un mois de mars. Elle se retourne et sourit à Grace qui baisse la tête pour cacher son émotion. Quand l'Allemande se trouve à nouveau de dos, la jeune femme brise le silence :

— Nous nous sommes endormies. Une aubaine pour notre inconnu !

— Rien ne nous prouve qu'il soit revenu, lui répond Holdine sans quitter l'horizon des yeux.

— Il n'y a plus de neige, n'est-ce pas ?

— Oui, plus aucune trace. Il semblerait que nous soyons au printemps.

— Nous aurions dû réfléchir hier. Ça nous aurait évité de déblayer pour rien.

— Ce n'est pas grave, murmure l'Allemande à la fois distraite et fascinée par le nouveau décor.

Subitement, le ventre de Grace grogne. Il crie famine. Cette occasion parfaite lui permet de fuir un éventuel conflit qui, elle le sait, se produira forcément à un moment ou un autre.

— Je descends à la cave chercher à manger, annonce-t-elle à la hâte à Holdine.

Arrivée en bas, elle espère l'apparition magique de nouvelles victuailles. Mais les bœufs se raréfient. Soudain, Grace doute.

*Et si l'inconnu ne venait plus ?*

Elle repousse cette pensée et s'empare d'une conserve de haricots blancs — il ne reste que cela. Un élan fulgurant crispe ses mains : ses paumes sont couvertes d'ampoules. Elle remonte vite à l'étage et en passant devant la porte du salon, remarque qu'Holdine se tient toujours debout à son poste d'observation.

Une fois dans la cuisine, elle la prévient :

— Je m'occupe du repas. Ne bougez pas. Nous irons ensuite au moulin ! Allez rejoindre nos habits sales et descendez-les, s'il vous plaît !

Holdine l'entend dicter ses ordres, mais son esprit erre au cœur de la forêt avec l'espoir d'être réunie un jour à ses enfants. Le bruit métallique des casseroles entrechoquées la ramène à la réalité. De nouveau, les pieds bien ancrés sur le plancher, elle monte à l'étage. Dans le long couloir étroit, elle s'arrête devant la pièce inaccessible. Elle est restée close depuis le cadeau du linge. Elle tente à tout hasard de l'ouvrir, mais soupire et passe son chemin. Dans la chambre, elle prend un drap de lin dans la commode et l'étale sur le lit. Elle dépose ses vêtements sales au centre ainsi que ceux de Grace, puis referme la toile en la nouant. Ensuite, elle descend le baluchon dans le salon.

La table est dressée. D'un pas décidé, Grace la rejoint et lui dit avant de retourner dans la cuisine :

— Prenez place. Le repas sera bientôt servi !

Holdine repousse le banc, s'installe et se rapproche de son assiette. En attendant Grace, elle observe contre le mur la vieille gravure du Christ dans son cadre en bois noirci. C'est une scène de la résurrection. Jésus flotte au-dessus du tombeau, triomphateur, entouré d'anges. L'image est délavée.

*Était-elle pastel à l'origine ? Le soleil l'a-t-elle affadie ?*

Holdine est baptisée, mais n'a jamais considéré que Dieu puisse exister. Holdine a besoin de voir pour croire. En Hitler, elle a cru. Il a apporté une

réponse concrète à ses désarrois, une solution pour débarrasser le monde de toutes ses ambiguïtés et complexités.

Maintenant, elle regarde cette jeune femme assise en face d'elle, à l'origine si lointaine à la sienne. Elle ne retrouve pas en elle les attributs de ceux qui sont catégorisés dans le chapitre « colonies » des livres conseillés par le parti. En fait, elle lui ressemble. Elle est comme son reflet dans le miroir qu'est l'insondable forêt.

Holdine se met à douter...

— Je vous trouve bien pensive. Au lieu de ces haricots insipides, imaginez votre plat préféré. Moi, j'essaie de le faire en ce moment.

L'Allemande sursaute.

*Tout ceci est-il vrai ?*

Le conseil de Grace la ramène au moment présent. Elle se décide à l'interroger pour enfin se débarrasser de ses pensées confuses.

— Vous ne trouvez pas étrange notre manière de réagir aux événements ? Comme si tout ce qui nous arrivait était désormais devenu totalement naturel.

— Rien n'est normal ici, Holdine. Mais l'humain s'adapte, non ? Nous sommes en train de le faire, je crois. C'est aussi cela la guerre : des arrachements, des turpitudes, de la violence, de la colère, des aberrations... mais l'instinct de survie. Nous sommes des créatures que la nature a bien conçues, à l'image de toutes les autres. Manger, dormir, survivre.

— Sommes-nous si basiques que vous le dites ? Certaines races sont supérieures, plus nobles, élevées !

— La vôtre, par exemple ? Une race qui détruit est-elle noble ? Vous êtes naïve, Holdine.

— Nous voulons simplement éduquer ceux qui en ont besoin, rétorque l'Allemande en se renfrognant.

— Comme les colons ont voulu éduquer les Indiens d'Amérique ? ... Comme les Japs ont voulu m'éduquer ? Vous ne me trouvez pas suffisamment bien élevée ? Vous trouvez-vous supérieure, ici avec moi ? Devinez-vous de quoi j'ai besoin ?

— Non ! Bien sûr que non ! Chacune apporte à l'autre. Nous nous complétons dans cet environnement... Mais vous dites vous-même que vous êtes issue de colonialistes. Vous vous contredisez, tout de même !

— Oui, tout à fait. Je n'en retire aucune fierté... plutôt une légère honte, surtout vis-à-vis de ma *Babou*. Elle m'a élevée comme sa fille alors qu'elle

n'était qu'une domestique. Son abnégation m'a montré qu'aucune race n'est supérieure à une autre. Je le redis : nous mangeons, dormons, aimons et survivons... tous... sans exception.

Les conversations des deux femmes sont comme des nœuds. Des nœuds qu'elles serreraient trop fort autour de leur gorge, interdisant ainsi l'expression libre de leurs sentiments les plus profonds. Dans cette compétition, laquelle des deux a le nœud le plus serré ? Laquelle des deux est la plus forte ? Laquelle des deux sera gagnante ?

Elles ont presque trop chaud dans leurs bottes fourrées. Cette fois-ci, elles marchent côte à côte, et non plus l'une derrière l'autre. Le sol est désormais débarrassé du tapis neigeux et la distance pour arriver jusqu'au moulin leur paraît beaucoup plus courte. Déjà, son toit apparaît au loin. C'est Holdine qui porte le baluchon. Il ballotte à chacun de ses pas. Grace, elle, a la charge des gamelles.

Quelques cailloux mélangés à la terre dure roulent sous leurs pieds, mais sous leurs semelles épaisses, elles ne les sentent pas. Une légère brise ploie le sommet des conifères, créant ainsi une longue vibration sonore. Holdine trouve ces sifflements oppressants. Grace s'en moque. Elle avance.

Après quelques minutes de marche sur l'étendue dégagée, elles empruntent un chemin étroit serpentant comme un ruban en direction de la scierie. Une fois arrivées, elles discernent le bruit sourd et régulier de la roue qui tourne, entretenant l'écume qui mousse à sa base. Autour, la rivière est turgescente. L'eau circule à pleine vitesse, glisse sur des rochers aux angles érodés ou s'éclate en une abondance de gouttelettes scintillantes avant de retomber et continuer sa route dans le courant.

Sur la berge, Grace et Holdine cherchent un endroit tranquille, là où l'eau n'est pas trop remuante. Sous leurs pieds, le terrain craque, recouvert d'un tissage de brindilles, de branches cassées et d'aiguilles courbées.

— Ici. C'est parfait ! annonce Grace en frappant le sol du pied.

Holdine dépose le baluchon et le dénoue en silence. Sous le soleil, le linge s'éparpille sur la toile. Elle s'empare d'une pierre, mais Grace l'arrête en agrippant son avant-bras.

— Que se passe-t-il ? Vous avez entendu quelque chose ?

L'Allemande se tend et regarde partout.

— Non. Ne vous inquiétez pas... Juste... Avant de laver tout ça, que diriez-vous si nous trempions nos pieds dans l'eau ? Ça nous détendrait un peu, non ?

— Vous n'y pensez pas ! Elle doit être gelée ! Plongez votre main, pour voir !

Grace suit son conseil, s'accroupit près du bord et immerge le bout de ses doigts dans l'eau claire. Elle se relève aussi vite, le souffle coupé.

— Oh, bon sang ! Mais elle est glacée !

Holdine sourit légèrement. Elle trouve sa réaction amusante.

— Vous êtes drôle ! Vous agissez comme un enfant qui découvre le monde.

— Ici, c'est un peu vrai... Je ne m'y attendais pas. Comment va-t-on nettoyer le linge sans finir mortes de froid ?

— Eh bien, je dirais en agissant le plus vite possible... Nous devons faire des efforts si nous voulons garder figure humaine, non ? Sinon, même un œil aguerri n'arriverait pas à nous différencier de ce sol caillouteux.

— Oui... Votre image est parlante, Holdine. Ne perdons pas de temps, alors ! Je supporte de moins en moins de me sentir crasseuse.

Grace scrute le terrain et s'empare à son tour d'un galet. Munie de sa pile de linge, chacune s'approche du bord, s'accroupit et baigne son premier effet dans l'eau courante.

En cadence, dans de longs va-et-vient, les pierres décapent le tissu détrempe. Le froid anesthésie légèrement la douleur piquante occasionnée par les ampoules sur leurs mains, mais insuffisamment pour que Grace et Holdine les oublient.

La monotonie des gestes et le vacarme de la rivière en crue hypnotisent les deux femmes. Sans savon, il est difficile de déterminer le moment où le linge est correctement dégraisé. Alors, elles s'arrêtent quand leurs jambes flageolent et que leurs bras sont trop contractés pour continuer.

Les dernières pièces de leur garde-robe sont essorées. Holdine et Grace jettent les pierres au loin et plongent avec soulagement leurs mains dans l'eau gelée. Elles jouent ensuite quelques secondes avec la caresse du courant, laissant leurs doigts librement suivre le rythme des flots.

Grace se laisse tomber lourdement en arrière et pousse un soupir de délivrance.

— C'est terminé. Quelle corvée ! Je ne sens plus le bout de mes doigts ! dit-elle.

Holdine s'assoit, puis finit par l'imiter. Elle expire longuement à son tour, mais n'arrive pas à se détendre. Inquiète, elle dit :

— J'espère que le linge est suffisamment propre.

— Et alors ? Quand bien même ! Vous n'allez pas en représentation et moi je me moque bien de notre apparence. Donc, pas de souci. Il est suffisamment lavé. Je vous assure, s'agace Grace.

L'Allemande se raisonne. Elle ferme les yeux et se laisse bercer par la musicalité des remous de la rivière...

*Combien de temps me suis-je assoupie ?*

Holdine se relève. Quelques brindilles restent accrochées au centre de son chignon défait. Elle remarque que Grace ne se trouve plus auprès d'elle. Subitement, elle panique, effrayée à l'idée d'avoir été abandonnée. Très vite, elle entend des craquements et aperçoit à quelques mètres, la fine silhouette de sa compagne dissimulée derrière une série d'étroits conifères. Soulagée, elle décide à son tour d'explorer prudemment la forêt de son côté.

Avant cela, elle prend le soin d'étaler le linge au soleil...

Holdine longe la berge et remonte le courant de la rivière. À certains endroits, cette dernière s'affine. À d'autres, elle chute en cascade. Séduite, l'Allemande trouve ce paysage magnifique, encore plus impressionnant que sa Bavière natale.

Pas à pas, elle accompagne ses méandres, et sans même s'en rendre compte, s'enfonce là où les rayons lumineux peinent désormais à pénétrer.

Elle doit maintenant enjamber des branches, des troncs déracinés par les intempéries successives. Alors qu'elle lève une jambe, puis la seconde, elle croit entendre un rire presque imperceptible.

Elle écoute attentivement.

*C'est sûrement un oiseau, ou un autre animal !*

Elle reprend la route. Puis, de nouveau, un rire plus clair, celui d'une fillette.

*Non. Ce n'est pas mon imagination !*

Elle se met à courir dans sa direction, trébuche... Silence.

Minuscule au pied des épicéas, Holdine s'arrête, perdue. Elle cherche à droite et à gauche la rivière dont elle s'est éloignée. Les arbres ténébreux paraissent la railler. Elle tente de leur échapper. Elle sanglote et avance comme un automate sans pouvoir s'orienter.

Holdine progresse à l'aveugle. Désemparée, elle évite les plus gros obstacles, toujours à l'affût. Elle espère entendre encore une fois le rire... Ce rire qui ressemble tant à celui de sa fille Greta...

Mais à la place, par-delà la troupe d'arbres centenaires, c'est le tintement discret d'une cloche qu'elle perçoit.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

C'est un bruit familier. Un son que l'on entend partout dans les pâtures. Holdine reprend espoir. Elle s'arrête, retient sa respiration et écoute. Devant, sur sa droite, un nouveau tintement. Elle avance quelques mètres dans sa direction, puis s'immobilise de nouveau. Elle a peur que les craquements sous ses pas ne recouvrent le son et lui fassent rater sa chance de rejoindre le moulin.

Après une minute suspendue, trois coups de cloche fendent l'air. Cette fois-ci, un peu plus fort. Elle se laisse guider sans précipitation.

Maintenant, Holdine perçoit très clairement le flot de la rivière, suivi d'un nouveau son de cloche. Elle progresse perpendiculairement au cours d'eau et entrevoit enfin le bleu du ciel entre les branchages. Elle accourt sur la berge, délestée de son angoisse. À quelques mètres sur la gauche, elle aperçoit une vache en train de boire les pattes dans l'eau. La bête est seule. Aucune trace de troupeau aux alentours. Holdine rejoint le bovin peu inquiet par sa présence. L'animal n'est pas grand. Il est charpenté, plutôt trapu. Sa robe est pie-rouge. Ce qui signifie que sa tête et ses pattes sont d'un blanc propre et ses taches, acajou foncé. Mais ce sont ses cornes en forme de lyre torsadée qui la différencient des autres. Sur ce spécimen, elles sont monumentales.

C'est une *Hinterwaldër*. Holdine en est sûre, comme elle est désormais convaincue de se trouver au cœur du massif de la Forêt-Noire.

*Drôle de coup du sort, pense-t-elle.*

Cette race rustique s'adapte aux terrains irréguliers. Elle peut vivre isolée dans cette forêt escarpée, loin de la civilisation. C'est ce que veut dire *Hinterwaldër* : arriéré, marginal.

La vache redresse la tête. De l'eau dégouline en abondance de son museau rose pâle. Elle pose son regard noir ourlé de cils blancs sur Holdine, puis se secoue. Sa large cloche résonne dans toute la vallée.

*Tu es perdue ici ? Comme nous ?*

L'Allemande souhaiterait que la bête lui réponde. Elle connaît sûrement les secrets de cette forêt. Mais l'animal reste silencieux, ne meugle pas.

Holdine l'observe quelques secondes, ne sachant comment réagir face à cette découverte. Elle repense subitement à Grace qui doit la chercher.

Comme elle n'a fait qu'avancer et n'a jamais rebroussé chemin, elle se dit que longer la berge en sens inverse la ramènera à son point de départ. Du bord, elle jette un dernier regard au bovin. Sans attendre, elle entame son voyage retour.

Elle a le sentiment d'être suivie, entend des sabots marteler les galets. Elle se retourne. La Pie Rouge trotte tranquillement derrière elle. Elle est sortie de l'eau et se dandine, placide. Holdine grommelle quelque chose pour elle-même, mais ne s'arrête pas.

Le terrain est peu accidenté, elle progresse rapidement. La vache, elle, prend son temps, mais la suit toujours. Holdine s'agace et tente de l'effaroucher en l'invectivant. C'est sans effet. L'animal n'en a cure. Elle abandonne et continue sa marche jusqu'à trouver la rive barrée par trois épicéas trop imposants pour qu'elle puisse les enjamber. À cet endroit, la rivière est tumultueuse. Elle ne se risque pas à la traverser et décide de passer, encore une fois, par le bois. Ainsi, imagine Holdine, la vache arrêtera naturellement de la suivre.

Mais elle aurait dû s'en douter : rien ne résiste à la corne coriace des sabots de l'animal, surtout pas l'enchevêtrement complexe et humide composant le tapis de la forêt. Holdine rejoint la berge, toujours flanquée de la Pie Rouge.

Elle a l'impression de se déplacer depuis des heures quand elle reconnaît le coude formé par la rivière, non loin du moulin. Elle accélère le pas... et entend la voix de Grace...

*Oui, c'est elle !* Elle crie à son tour pour la rassurer :

— Grace ! Par-là ! Je suis là !

Dans les fourrés, le bruissement des feuilles s'accroît. Des branches se rompent. Enfin, Grace apparaît, le visage écarlate et en sueur.

— Oh, Holdine ! Où étiez-vous passée, bon sang ? Je vous cherche depuis plusieurs heures !

— Je me...

La vache arrive à sa hauteur. Son profond meuglement coupe Holdine dans son élan. Elle n'a pas fini sa phrase que Grace se trouve déjà auprès de l'animal et tapote son flanc.

— Où avez-vous trouvé cette vache ? Elle est seule ? Elle a sûrement un propriétaire ?

— Je ne sais pas... Je me suis égarée. Elle buvait dans la rivière. Ensuite, elle m'a suivie jusqu'ici.

— Elle vous a suivie ? s'étonne la jeune femme, la main posée sur le garrot musclé de la bête.

— Oui. Elle doit apprécier ma compagnie. J'ai pourtant essayé de la faire fuir plusieurs fois.

— Regardez son pis. Il doit avoir emmagasiné une bonne quantité de lait. Elle est un don du ciel pour nous ! Nous allons la ramener ! En plus de nous nourrir, elle nous tiendra compagnie.

— Vous avez l'esprit pratique pour nous deux, Grace !

Le linge a eu le temps de sécher correctement durant l'errance d'Holdine. Elle est satisfaite. Malgré de légers relents de limon, il est parfumé à l'air des montagnes. Elle s'accroupit, le regroupe au centre de la toile et la noue.

Grace la rejoint après quelques minutes. La vache marche à ses côtés.

*Elles font un bien drôle de duo !* pense Holdine.

*Faut-il en rire ou en pleurer ?*

Elle n'en sait rien.

Sous l'ordre de la jeune femme, l'animal s'immobilise. Grace semble ensuite fouiller et chercher quelque chose sur le sol.

— Avez-vous aperçu un bâton à peu près comme ça ? demande-t-elle à l'Allemande en écartant les bras de la longueur approximative de l'objet.

— Non. Qu'a-t-il de particulier ? On ne trouve que du bois, ici !

— J'ai fait bien attention à le sélectionner assez droit et surtout souple, mais je ne me souviens plus où je l'ai posé avant de partir à votre recherche.

— Ce n'est pas grave. Cherchez en un autre. Vous avez l'embarras du choix !

— Très bien. Alors, surveillez la vache. Je vais m'éloigner un peu...

Assise sur un rocher, Holdine patiente en compagnie du bovin qu'elle juge envahissant. La Pie Rouge s'active et arpente la berge. Son museau retourne la terre en quête de jeunes pousses d'iris sauvages, déracine des acorus. L'Allemande se surprend à apprécier l'observer. L'animal l'apaise, la reconforte. Aussi, souhaite-t-elle que ce moment dure, que Grace ne revienne pas rapidement.

Mais d'un pas décidé, la jeune femme la rejoint déjà en brandissant sa nouvelle trouvaille.

— Voilà ! Nous pouvons rentrer et mettre la vache à l'abri. J'ai pensé que nous pourrions la loger dans le cabanon. C'est une bonne idée, non ? J'ai hâte de boire du lait frais.

— Oui. En temps normal, je le digère mal. Mais ici, tout est différent, donc...

Grace remplit les gamelles d'eau limpide. Holdine se lève et s'empare du baluchon. Chacune postée d'un côté du bovin, elles rejoignent la ferme en ajustant leurs pas à ceux de l'animal.

— Au fait, vous ne m'avez pas demandé ce que je souhaite en faire, dit Grace en agitant son bâton, fière d'elle.

— Non. Mais vous allez me l'expliquer avant de renverser toute l'eau, réplique Holdine en chassant un insecte qui vole autour de sa tête.

— Une canne à pêche. Je vous en avais parlé.

— Oui, effectivement... C'est bien. Nos conditions de détention vont s'améliorer. Du lait, du poisson...

— Et bientôt des fruits ! J'ai repéré des buissons prometteurs, ajoute Grace avec fierté.

Indifférente, la vache rumine, flanquée des deux femmes. Postées devant le cabanon, Holdine et Grace se questionnent :

— Nous devons vider tout ce qui se trouve à l'intérieur, dit Grace.

— C'est très bien. Mais qu'allons-nous faire du barda ?

— Nous n'avons qu'à l'entreposer dans le grenier.

— Et la vache ? L'une de nous deux doit la surveiller, non ? Elle risque de s'enfuir, s'inquiète Holdine.

— Je ne pense pas. Mais restez avec elle. On ne sait jamais.

— D'accord. Je ne la quitte pas des yeux.

L'Allemande est rassurée. Grace ouvre la porte du cabanon et entre... Elle s'active : des objets se choquent et tombent. Le temps passe...

Brusquement, elle s'écrie :

— J'ai besoin de votre aide, tout compte fait ! Je ne vais pas y arriver seule !

— Ne dites pas de bêtise, allons ! Vous êtes costaude ! hurle à son tour la mère de famille.

— Laissez cette vache et venez m'aider à nous débarrasser de tout ça !

Elles ont dressé un monticule à côté de la porte du cabanon et conduit l'animal à l'intérieur. L'habitat est spacieux, même pour la vache. Son plancher se compose pour l'instant de terre battue, mais bientôt, elles le recouvriront d'herbe coupée pour le plaisir de celle qui n'en demande pas tant.

— Je vais chercher le tabouret de la cuisine. Son pis est gonflé. Nous devons la traire.

Grace sort et fonce en direction de la bâtisse. Holdine se penche pour observer la mamelle de la bête. Elle pend, lourde comme une outre pleine. Un souvenir lui revient en mémoire : quand elle passait du temps chez son oncle, Holdine ne s'intéressait pas aux animaux. Elle préférait rester dans sa chambre, lire des magazines et rêver aux grandes danseuses étoiles comme Ana Pavlova.

L'Allemande recule et se sent soudain inutile, inapte auprès du bovin costaud qui trépigne. Elle s'apprête à sortir quand Grace manque de la heurter en entrant. Sans se formaliser, la jeune femme pose sur le sol le tabouret tripode troué d'un cœur qu'elle tient par un pied, s'assoit et place une gamelle sous le pis de la vache. Holdine ne la voit pas opérer, mais à la résonance du lait qui tombe dru dans la casserole, elle comprend que Grace maîtrise la traite.

— Vous avez l'habitude, lui dit-elle.

— Oui. Les vaches sont différentes sur mon île. Elles n'ont que la peau sur les os et leurs oreilles sont beaucoup plus longues, mais elles donnent ce qu'elles peuvent. Vous savez, elles sont des bénédictions pour les Javanais. Quand on ne possède pas grand-chose, on en prend soin... En avez-vous déjà traité ?

— Non. J'aurais pu maintes fois en avoir l'occasion, mais je n'ai jamais essayé.

Grace se lève pour lui céder la place.

— Allez-y. Je vais vous guider.

— Oh, mais...

— Vous ne craignez rien. Évitez juste la queue. C'est très désagréable lorsqu'elle vous fouette le visage par surprise. Ça peut même être dangereux. Elle n'aura pas mal. Au contraire, ça la soulagera.

— Très bien. Je me lance, dit Holdine avant de se racler la gorge.

Elle s'installe et positionne délicatement ses doigts autour du pis rose. Sa texture et sa chaleur la surprennent.

— Allons-y. Placez votre pouce et votre index en haut d'un trayon, c'est la tétine, puis entourez-le avec le majeur, l'annulaire et l'auriculaire. Votre paume doit être entièrement plaquée contre le trayon. Ensuite, tirez-le vers le bas. Mais attention ! Soyez douce et ferme à la fois pour ne pas lui faire mal.

Holdine s'applique à suivre chacune de ses recommandations.

— Oh ! Ça fonctionne ! Le lait coule ! se réjouit-elle.

Tout à coup, elle a l'impression de redevenir une petite fille. Elle n'avait pas ressenti une telle satisfaction depuis longtemps.

— Oui. Le pis est gorgé. Allez-y tant que ça sort. Quand vous constaterez que le trayon se fripe, cela voudra dire qu'il est vide. Vous pourrez alors en prendre un autre.

La vache rue deux, trois fois, mais Grace rassure l'Allemande. Le récipient se remplit lentement d'un lait mousseux et crémeux.

Une fois la bête soulagée, chacune la remercie par une tape sur le flanc droit avant de la laisser prendre un repos bien mérité et fermer la porte du cabanon.

Dans le salon, les deux femmes s'assoient côte à côte sous les fenêtres. À tour de rôle, elles boivent le lait bourru directement à la gamelle. Le liquide coule tiède et gras dans leur gorge. Il est rassurant. Quand elles sont rassasiées, elles laissent leurs bras et leurs jambes pendre lourdement le long du banc...

Grace affiche un sourire bienheureux. Malgré la frayeur occasionnée par la disparition de l'Allemande, elle envisage des jours plus occupés et des objectifs à atteindre. De son côté, Holdine se remet encore difficilement de son passage dans le bois. Elle n'arrive pas à se retenir. Elle confie à Grace :

— Vous savez. J'ai eu très peur que vous m'abandonniez dans cette forêt. Peur de me retrouver seule... J'ai cru aussi perdre la tête. Je pense avoir entendu le rire d'un enfant. Mais pourquoi un enfant serait-il seul dans un endroit pareil ?

— Mais vous n'êtes pas seule, Holdine. Nous sommes là, la vache et moi... Nous sommes toutes les trois ensemble, lui répond Grace, les yeux rivés au plafond.

L'oiseau est né de la Terre.

Il se réjouit : l'astre brillant s'éveille enfin. Il peut désormais longuement parcourir le ciel au-dessus des nuages et réchauffer son plumage resserré par le froid. Bientôt, graines et baies rempliront son estomac, aujourd'hui aussi petit qu'un minuscule caillou.

Cramponné à sa branche d'épicéa, très haut dans la montagne, il écoute la brise, imperceptible pour une oreille humaine. Elle lui chante cette mélodie qu'il aime tant retrouver après chaque tempête. Elle célèbre l'abondance et la joie. Mais l'oiseau sait que pour y accéder, la peur du danger reste encore à amadouer. Une fois de plus, il doit parcourir cirques, vallées et sommets acérés avant de pouvoir les rejoindre.

Il prend son envol. La branche sur laquelle il était posé fouette l'air invisible avant de s'immobiliser. En regardant vers le bas, l'oiseau contemple son ombre déployée sur la surface liquide d'une étendue circulaire. Il plonge, s'abreuve, remonte. Sous ses plumes, rivières et cascades chatoient d'un vert bleuté.

Planant au-dessus des cimes, il aperçoit maintenant la prairie. À l'orée de la forêt, il observe la vache tranquillement paître au milieu de jeunes pousses d'herbe. Proche d'elle, la femme entre deux âges flâne, pensive, frôlant les brins fragiles avec l'extrémité de ses orteils nus. Elle se rechauffe, gagne la rangée de conifères, scrute l'espace sombre et semble chercher quelque chose, ou quelqu'un.

Déstabilisée, ce n'est pas la petite fille qu'elle trouve, mais seulement lui, l'oiseau, qui la fixe de ses yeux jaunes en inclinant la tête. Elle recule, lui tourne le dos et exécute quelques pas de danse sur la pointe des pieds, comme pour le narguer...

*Et l'autre femme, alors ? Que devient-elle ?*

L'oiseau vole la rejoindre, suit la rivière qui serpente et la retrouve près du moulin, sa canne à la main. Il la voit qui s'agite et s'échauffe, essayant de nouer une énième bande fine de tissu au bâton qui n'attrapera jamais aucun poisson. Sans matériel adéquat et malgré sa bonne volonté, elle sait en son for intérieur qu'elle n'obtiendra aucun résultat... mais elle persévère.

C'est à présent que son rôle prend tout son sens. L'oiseau est un éclaireur. Sur le chemin qu'il connaît d'instinct, il ne prend pas le temps de vivre

l'instant. À la place, il se hâte pour transmettre toutes les images enregistrées par ses rétines.

Le toit métallique du chalet apparaît dans son champ de vision. Il arrive à destination. Un homme est assis sur une chaise devant la porte restée entrouverte. L'oiseau crie, le prévient. L'homme lève la tête, sa main en visière.

L'épervier, sûr de lui et en confiance, vise et se pose sur son épaule...

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

Les deux femmes sont mal à l'aise. Dehors, elles peuvent maintenant profiter des jours qui rallongent, du climat qui s'adoucit. La montagne leur offre sa clémence, mais leur garde-robe sommaire est désormais inadaptée à la saison. Leur allure apparaît saugrenue. Leurs bottes fourrées sont trop chaudes, alors Grace a rechaussé celles avec lesquelles elle est arrivée dans la forêt et Holdine a renfilé ses chaussons. Les manteaux et pulls ont été remisés dans les chambres et ne servent plus que lors de soirées trop fraîches.

Dans la prairie, l'herbe et les graminées arrivent presque à hauteur de cheville. Les deux femmes ne s'étonnent plus de la vitesse à laquelle leur paysage se modifie. La vache les accapare par son besoin constant d'attention. Holdine n'ayant pas adhéré à la traite, c'est Grace qui se charge de recueillir le lait chaque matin. Le rôle de l'Allemande est d'aller chercher de l'eau fraîche à la rivière. Elle se trempe jusqu'aux genoux et en profite pour se laver. Méthodiquement, toujours dans le même ordre, elle commence par s'asperger le visage, puis les bras, la nuque, les cuisses, les fesses, et pour finir : les parties intimes.

Holdine garde toujours la force de résister au courant froid qui veut la déséquilibrer, la faire tomber et l'entraîner au loin. Quand elle se fatigue et s'étourdit au tumulte de l'eau déchaînée, elle rêve de lâcher-prise, une bonne fois pour toutes. Mais le rire perçu au cœur de la forêt emplit soudainement son esprit et l'espoir la fait alors de nouveau se cramponner aux rochers glissants.

Quelques jours auparavant, Holdine a eu l'idée de fabriquer un balai avec des branches mortes. Elle a sélectionné une tige épaisse, solide et droite. Elle a ensuite créé des fagots et les a méticuleusement noués ensemble à l'aide de fines bandes de tissus entremêlées autour du manche, comme elle le fait pour les couronnes de fleurs qu'elle confectionne avec sa fille.

L'Allemande donne les derniers coups de balai dans le salon, quand à travers les fenêtres ouvertes, elle entend la vache meugler. Satisfaite de la propreté toute relative du lieu, elle range son ustensile contre le manteau de la cheminée et part rejoindre Grace au cabanon qu'elles ont renommé « l'étable ».

Le lait cingle la gamelle. La jeune femme assise sur son tabouret et concentrée sur sa tâche ne l'entend pas approcher. Accoudée au dormant de la porte, Holdine l'observe et grimace, incommodée par les émanations piquantes et fortes du purin piétiné au soleil par les sabots de la Pie Rouge.

— Comment faites-vous pour supporter cette infection !

Surprise, Grace sursaute en tirant trop fort sur les trayons. La vache lui décoche une ruade. Pour la calmer, la jeune femme lui tapote le flanc.

— Oh ! Pardon, ma belle... Il existe des odeurs bien pires. Celle-ci est naturelle au moins ! lance-t-elle à l'Allemande, les yeux pleins d'éclairs.

— Mais regardez l'état dans lequel elle se trouve ! Ne faudrait-il pas nettoyer son arrière-train ?

— Quand il sera sec. Je gratterai. En attendant, rentrez la gamelle pleine avant que la chaleur ne fasse tourner le lait.

Installée à la table du salon, Holdine remue la production du jour avec une spatule. Après s'être rincé les mains à l'eau claire dans la cuisine, Grace la rejoint, s'assoit sous les fenêtres et jette un coup d'œil rapide dehors : une murmuration virevolte et anime un ciel sans nuages. Elle entend la cloche tinter au cou de la vache qui profite de l'herbe tendre dans la prairie.

— Tiens ! Revoilà Notre Épervier, s'exclame Grace en pointant la minuscule silhouette brune qui tourne maintenant au-dessus du ruminant.

L'Allemande lâche sa cuillère et se lève pour venir constater par elle-même. « Notre Épervier », c'est ainsi qu'elles ont nommé l'oiseau qui leur rend visite régulièrement.

— Ah, oui, énonce-t-elle sans conviction... Holdine n'a d'yeux que pour la vache. Vous pensez qu'elle s'enfuira si nous la surveillons moins ?

*S'inquiète-t-elle pour la vache ou pour les litres de lait qui viendraient à manquer ?* pense Grace avant de lui répondre :

— Franchement, je ne peux pas vous le garantir. Mais j'ai dans l'idée que non.

Grace se détourne de la fenêtre et retire ses bottes en soupirant. Holdine jette alors un regard sur ses propres chaussons salis par la poussière.

— Je me sens comme vous. J'ai vraiment trop chaud... Comment va-t-on faire ? Nous n'allons tout de même pas vivre nues ?

Grace pouffe de rire. Elle l'imagine dans le plus simple appareil.

— Ça serait un réel retour à la nature ! lui lance-t-elle.

— Personnellement, je ne pense pas en être capable. Vous, sûrement. Mais moi, non.

— Pourquoi « vous sûrement » ? Que sous-entendez-vous par-là ? Encore une de vos idées étriquées !

— J'ai encore raté une bonne occasion de me taire, lui répond Holdine en guise d'excuse.

Un silence lourd s'installe quelques minutes, le temps d'observer de nouveau la vache vaquer tranquillement à ses occupations...

Holdine est contrariée. Après quelques minutes, elle se force à relancer la conversation.

— Cet animal est précieux, n'est-ce pas ? Nous pourrions lui donner un prénom ? J'ai pensé à Babou. Vous parlez souvent de cette femme, donc... Qu'en dites-vous ?

Sa proposition réanime instantanément Grace.

— Quelle idée avez-vous là ? Ma *Babou*, une vache ?

— Pas « Votre Babou », juste Babou. Nous avons bien « Notre Épervier » ! La nommer rendrait notre quotidien plus supportable. L'égayerait. Les animaux de compagnie soulagent les humains, n'est-ce pas ?

Holdine serre les dents et craint d'avoir encore blessé la susceptibilité de Grace. Elle se prépare à accueillir sa répartie, mais l'autre détourne la conversation sur un sujet bien différent.

— Je pense que je vais tenter de retourner pêcher près du moulin. Même si je désespère d'attraper une prise... Si j'avais du câble, au moins. Je pourrais fabriquer un hameçon.

— Il nous reste quelques bœufs et le lait. Mais nous aurions besoin de tellement de choses ! Par exemple, avec du vinaigre et des petits pots, nous pourrions faire du fromage. Et avec une baratte, du beurre.

— C'est vrai ? s'exclame Grace en se détournant une fois de plus de la fenêtre, intéressée par cette nouvelle perspective.

— Oui... Mais mieux vaut oublier tout cela. Notre quotidien deviendrait insupportable. Attendre et espérer rend fou. Nous devons nous contenter de peu pour l'instant, ajoute Holdine.

— Vous avez raison... Comprendre pourquoi nous sommes ici est le plus important. Concernant la nourriture, je connais le manque. Nous pourrions nous y habituer, au moins pour un temps. Par contre, si nos réserves s'amenuisent jusqu'à zéro, nous devons nous restreindre et éviter de boire

trop de lait pour nous remplir le ventre. Il pourrait nous rendre très malades. Voir même, nous tuer.

— Vous savez Grace... vous m'affirmez avoir été internée et vraiment, je ne peux pas imaginer votre vécu, mais je voudrais que vous sachiez que moi aussi, j'ai connu la faim.

— Ah bon ? Vous ? s'étonne la jeune femme. Vous ne m'avez donc pas tout raconté lors de notre rencontre ?

— Non... Je me suis longtemps privée de nourriture. Comme je vous l'ai dit, je rêvais de devenir danseuse. À l'inverse de ma sœur, je possède naturellement une silhouette assez lourde et de gros os. Danser est une pratique exigeante. Elle ne supporte pas les excès.

Grace ne reconnaît pas le portrait qu'Holdine brosse d'elle-même, mais elle se garde bien de lui faire remarquer. Par contre, elle est au fait de la pratique sportive.

— Je connais l'exigence. Les concours de natation demandent plus que de l'implication.

— Oui ! Mais moi, je devais impérativement ressembler à une brindille. Voir ma sœur qui réussissait presque sans effort alors que le miroir me renvoyait l'image d'un pachyderme en tutu... J'ai commencé à moins manger et à me faire vomir. Imaginez un peu ma fierté quand, à force d'efforts, j'ai pu enfin me fondre parmi les autres... Tant pis pour les vertiges et les coups de fatigue. Le bénéfice que je retirais valait bien ces sacrifices.

— Mais ça n'a servi à rien, rétorque Grace qui se souvient qu'Holdine n'a jamais fait carrière.

— Effectivement, à rien. J'ai recommencé à me nourrir quand je suis tombée enceinte de Greta. M'affamer devenait impossible. Je devais protéger cette enfant. Et puis, la maternité m'apportait la position que j'attendais depuis longtemps. Elle m'a détourné en douceur de la danse. Comme le conseillait le parti, j'ai commencé à manger sainement et à pratiquer des sports différents pour devenir un modèle à suivre.

— Un modèle de rigueur et de perfection, complète Grace pour appuyer son propos.

— Oui... Mais pas ici, en tout cas.

— Ici, nous pouvons être nous-mêmes. Personne ne nous regarde à part Babou. À mon avis, elle se moque bien de savoir si quelques cheveux dépassent de votre chignon bien peigné ou si les meubles sont dépoussiérés.

Holdine lui sourit, songeuse. Elle ajoute :

— Vous oubliez Notre Épervier... Merci, Grace... Alors ? Vous adoptez le prénom ?

— Vous n’auriez pas pu inventer un plus joli nom pour la plus belle vache de la forêt.

La jeune Javanaise lui sourit à son tour.

Grace est retournée pêcher. Encore une fois, elle est rentrée bredouille, mais a profité de sa présence au moulin pour se baigner de la même façon que l’Allemande. À son retour, elle a trouvé toutes les fenêtres de la ferme ouvertes et sa compagne dans la cuisine, derrière le fourneau en train de remuer les haricots. Elle l’a observée ensuite ajouter quelques gouttes du lait de la veille pour les adoucir.

Babou somnolait à l’abri dans l’étable et les aiguilles de l’horloge indiquaient 19 h 30. À la nuit tombante, elles ont mangé tranquillement à table. Holdine a voulu poser des questions à Grace. Pensait-elle en avoir le droit, étant donné qu’elle-même s’était un peu dévoilée ? Grace est restée vague, contournant ses indiscretions.

Le voile céleste est clair. Les deux femmes sont maintenant assises devant la bâtisse au toit de chaume effleurant le sol. Leurs jambes étendues dans l’herbe, elles observent les étoiles et les ombres lointaines de la forêt, là-bas où les hiboux rugueux et pygmées hululent perchés sur l’écorce écailleuse des grands épiceas, où les lynx et les chevreuils cherchent refuge dans les trous ou les recoins discrets.

— C’est déstabilisant. Le ciel est identique à celui de la nuit où je suis arrivée ici. La même clarté, la même brillance des étoiles, dit Holdine.

— La voûte céleste est la même pour tout le monde. Où que l’on se trouve sur Terre.

— Oui. C’est en quelque sorte rassurant de savoir que cette planète est plus accessible qu’on l’imagine, finalement.

Soudain, Grace se raidit, en alerte...

— Vous avez entendu ? dit-elle.

— Quoi ? lui demande l’Allemande le cœur battant, à son tour sur ses gardes.

— Un claquement de porte... Ça y ressemblait.

— Tout est ouvert. C’est sûrement un courant d’air... ou bien, Babou qui s’agite dans l’étable.

Grace ne semble pas d'accord. Elle s'agite, mal à l'aise.

— Non, c'est... Vite ! venez !

La jeune femme se lève, court et passe l'entrée de la ferme avec Holdine sur les talons. Fébrile, elle inspecte chaque pièce du rez-de-chaussée avant de grimper l'escalier. Le bruit de leur cavalcade dans la montée gronde entre les murs et est entendu sans aucun doute jusque dans le bois.

— Plus vite ! hurle Grace sans retenue.

La lune éclaire l'étroit couloir. Les deux femmes ont juste le temps d'apercevoir une silhouette en haut de l'échelle. Elle disparaît aussi rapidement que la trappe du grenier se ferme.

— Redescendez Holdine ! Il va s'enfuir par l'escalier extérieur. Allez-y ! À l'arrière ! Vite !

L'Allemande met quelques secondes à réagir, puis rebrousse chemin en courant. Grace, elle, s'élance vers l'échelle, grimpe à toute vitesse et pousse la trappe d'un coup de poing. Celle-ci s'ouvre bruyamment. Le choc résonne dans sa poitrine. Dans la pénombre, elle distingue à peine la silhouette, mais entend ses pas heurter le plancher. L'individu s'élance en direction de l'escalier extérieur.

— Attendez ! S'il vous plaît ! l'implore-t-elle, essoufflée.

Alors qu'elle n'a progressé qu'au milieu du grenier, la seconde porte s'ouvre. Grace prie pour qu'Holdine soit déjà dehors, au pied de l'escalier. Parvenue à l'autre extrémité, elle sent l'air frais balayer son visage et perçoit uniquement le sifflement de la respiration contrariée de sa compagne qui arrive trop tard...

Dehors, toutes les deux mettent quelques instants à reprendre leurs esprits. L'individu, plus rapide, a disparu. La frustration mêlée de tristesse est si intense que les deux femmes s'effondrent et tombent dans les bras l'une de l'autre en pleurant...

— Rentrons, dit Grace un peu gênée, après s'être dégagée difficilement de l'étreinte d'Holdine.

Elles remontent à l'étage en silence et après avoir allumé une bougie, sont surprises de découvrir la porte de la pièce inaccessible de nouveau entrebâillée. Le coffre trône au centre, comme la première fois.

— Vous l'ouvrez ou je m'en occupe ? demande Grace.

— Allez-y. Je vous en prie.

Dedans, elles trouvent ce qui leur manquait : du matériel pour fabriquer des hameçons, de la vaisselle supplémentaire, du vinaigre, des vêtements et

des souliers légers.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

Le confort vient avec le temps. Un temps qui console, qui permet de s'habituer et d'apprécier à sa juste valeur le cadeau qui a été concédé. Une vie simple qui requiert du travail, mais un travail sain qui fatigue et permet des nuits réparatrices.

Contre toute attente, c'est Holdine qui soigne Babou. Elle ne la traite pas – quelque chose la dérange dans l'action de tirer sur son pis –, mais nettoie l'étable et s'assure de la propreté de l'animal. Sa compagne s'étonne souvent de la voir la décrotter toute la journée. Grace aime lui répéter : « Arrêtez donc ! Dans cinq minutes, il faudra recommencer ! ». Elle la taquine, mais rien n'empêche l'Allemande d'avoir un œil sur la vache lorsqu'elle paît dans la prairie. C'est seulement le soir, après l'avoir parquée dans l'étable qu'elle s'autorise enfin à baisser la garde.

L'une ne le dévoile pas à l'autre, mais elles commencent à apprécier cette vie. Avec l'impression étrange qu'elles n'en ont jamais vécu d'autres. Holdine et Grace ont trouvé une certaine forme d'équilibre, se complètent à merveille. Elles ne s'inquiètent plus du temps qui passe trop lentement ou bien trop vite. Elles ont organisé leur existence.

L'horloge reste leur repère et ne renvoie plus l'anxiété quasi permanente qu'elles ressentaient à leur arrivée à la ferme. Aujourd'hui, ses aiguilles structurantes, semblables aux bras d'une mère, ponctuent leurs journées.

Le matin, c'est la traite pour Grace, et un jour sur deux, la cueillette de plantes pour Holdine qui fabrique aussi le fromage. Elle aime l'agrémenter d'herbes ciselées qu'elle prélève autour de la bâtisse ou à l'orée de la forêt. À tour de rôle, chacune va ensuite au moulin pour se laver et nettoyer son linge — plus de pierre dure à frotter, le pain de savon trouvé dans le coffre s'avère être une bénédiction. Elles alternent pour faire le repas et couper du bois de chauffage reste l'apanage de la plus jeune.

Manger de la viande manque surtout à Holdine – Grace en a été privée trop longtemps –, mais la pêche, loin d'être considérée comme miraculeuse, compense cette absence, surtout depuis que la jeune femme déterre des vers pour garnir ses hameçons. Les après-midi, quand Grace attend que les poissons mordent, Holdine longe les bords de la forêt sans trop s'éloigner. Depuis des jours, elle observe et reconnaît de nouvelles variétés végétales

buissonner pendant que d'autres évoluent et s'étendent en tapis sur le sol. Cette routine la rassure. Elle mesure alors le bénéfice apporté par l'accompagnement de ses enfants aux camps d'été.

L'Allemande préfère porter le pantalon de toile épaisse et remettre ses bottes pour s'aventurer en sécurité dans les herbes hautes. Le printemps ne réveille pas seulement la végétation, les insectes indésirables naissent et les serpents sortent d'hibernation.

Holdine sait à présent où se diriger. La veille, elle a repéré un coin riche en orties et souhaite remplir son baluchon pour la soupe du soir. Elle remarque que les groupes touffus d'un vert profond ont pris de la hauteur. Certains lui arrivent à la taille. Holdine dépose son sac à terre, le dénoue et s'empare du bocal de lait qu'elle a apporté. Elle en verse une petite quantité au creux de ses mains rendues rouges par l'accumulation de poison, puis l'étale pour atténuer l'arrivée d'un nouveau feu. Ensuite, elle se penche, sélectionne et caresse la plus haute tige d'ortie par en dessous, avant de l'empoigner à l'endroit où elle est moins recouverte de poils urticants. La douleur paralysante est moins intense que les premières fois. Elle la supporte, mais doit s'arrêter régulièrement pour apaiser ses mains en les recouvrant de lait. C'est la seule solution qu'elle ait trouvée pour pouvoir en cueillir en si peu de temps...

*Ça suffit !*

Ses doigts imprégnés de toxines sont maintenant insensibles. Elle s'assoit quelques minutes dans l'herbe pour se ressaisir. Sa respiration s'harmonise naturellement au chant des oiseaux dissimulés derrière les épais rameaux recouverts d'aiguilles. Tout en frictionnant ses mains et ses avant-bras, elle surveille au loin la silhouette carrée de la Pie Rouge qui broute.

Des branchages craquent derrière elle.

*Un animal ?*

Elle se fige quelques instants pour ne pas l'effrayer – ou s'effrayer –, puis perçoit un rire dans son dos. Celui d'une enfant. Il est désormais si proche qu'elle a la certitude de ne plus manquer la fillette, cette fois-ci. Elle retient son souffle et se retourne d'un coup bref.

Mais rien, elle est toujours seule. Déçue, elle se relève vite et rassemble sa récolte.

Avant de rentrer à la ferme, elle passe auprès de Babou, la caresse entre les deux cornes. Holdine hésite, mais finit par jeter un œil une dernière fois

en direction du groupe d'orties...

L'Allemande se saisit de la pierre plate entreposée sur le manteau de la cheminée, puis rejoint la table sur laquelle sont disposées les feuilles crantées qu'elle vient de séparer de leur tige. Le sang empoisonné bat encore dans les veines de ses mains. Elle frappe de toutes ses forces. Les feuilles sont réduites en bouillie. Un jus vert éclate et retombe en pluie fine sur la table. Le piquant est retiré.

Holdine amalgame la purée dans un récipient quand Grace entre dans le salon, deux poissons luisants à la main.

— La pêche a été bonne ! l'interpelle-t-elle d'un ton sec.

La jeune femme dépose ses prises sur la table et s'étonne de trouver sa compagne de si mauvaise humeur.

— Ça ne va pas ? Que se passe-t-il ? Vous avez de l'ortie collée sur le visage.

Holdine ne répond pas, continue de malaxer la bouillie. Elle s'essuie ensuite la figure avec la manche de sa chemise, puis finit par dire :

— Je l'ai entendu de nouveau.

— Quoi donc ? demande Grace en s'asseyant en face d'elle.

— Le rire de la petite fille. Je pensais qu'elle se tenait derrière moi. Mais quand je me suis retournée : personne. J'étais toujours aussi seule dans cette maudite forêt ! Je vous assure que je ne divague pas. Elle était bien là, auprès de moi.

Ses doigts sont tellement crispés sur la cuillère que cette dernière frappe contre le récipient à un rythme régulier.

— Laissez cette purée. Je vais m'occuper de la soupe. Allez vous reposer.

— Je ne suis pas fatiguée ! Je vous dis que je l'ai entendue !

Grace se lève, lui retire l'ustensile des mains et l'enlace sans réfléchir. Holdine s'effondre. Elle sanglote, les bras ballants.

— Je vous crois. Nous ne devons pas rester ici à attendre. Ce nouveau confort nous a ramolli l'esprit. Si cette gamine n'a rien d'un mirage, nous allons la trouver... Idem pour l'inconnu. Depuis tout ce temps, nous aurions déjà dû rencontrer du monde... Au minimum des déserteurs.

— Il existe sûrement quelque chose au-delà de cette forêt. Sinon, cela voudrait dire que nous non plus, nous n'existons pas, lui répond l'Allemande, les yeux dans le vague.

Grace recule et acquiesce d'un mouvement de tête. Il lui vient une idée :

— Nous allons préparer un paquetage. Demain, nous irons découvrir ce que nous cachent ces bois. En attendant, essayez de vous détendre.

Holdine se ressaisit, mais impossible de garder en elle ce qui la tourmente.

— Je ne vous en ai pas parlé, car je me sentais honteuse... J'ai l'impression de perdre la mémoire. Plus je tente de me souvenir de certaines choses et moins elles sont précises. Surtout le passé lointain et mon enfance... C'est effrayant.

Les sourcils de Grace se froncent. Elle est visiblement perturbée par ce que l'Allemande vient de lui apprendre.

— Oui, ça l'est. Moi aussi, j'ai parfois cette drôle de sensation que mes souvenirs sont ceux d'une autre.

— Voilà ! C'est exactement ça ! C'est comme assister au visionnage du film de famille d'une autre femme, confirme Holdine.

— Nous devons quitter cet endroit au plus vite ! Demain, nous avancerons. Et si nous échouons... Eh bien, nous rebrousserons chemin.

Le paquetage est prêt : une espèce de sac à dos cousu par l'Allemande contenant de l'eau dans une bouteille, quelques fromages et l'un des bocaux restants.

Grace veut porter un short, mais son aînée l'en dissuade.

Holdine souhaite que Babou soit mise à l'abri, mais la plus jeune la convainc : au cas où elles ne rentreraient pas, la vache serait libre.

L'Allemande caresse l'animal une dernière fois entre les deux yeux comme elle en a pris l'habitude. Elle hésite à lâcher cet ancrage solide devenu familier.

— Partons maintenant. Ne vous inquiétez pas. Elle connaît la montagne. Elle survivra quoi qu'il se passe.

— Vous ne me rassurez pas, Grace, dit Holdine en serrant entre ses mains la pelote de bandelettes qu'elle a confectionnée la veille à partir d'un drap.

— Allez !

Grace la pousse pour l'éloigner de la bête.

— Oui d'accord... Dans quelle direction partons-nous ?

— Si nous marchions en direction du moulin ? Nous remonterions la rivière pour voir jusqu'où elle nous mène. Vous vous y êtes aventurée, c'est donc praticable. La vache fait sûrement partie d'un troupeau. Elle a donc un propriétaire, déduit la jeune femme.

— Vous savez, j'étais égarée. Je n'ai pas vraiment repéré les lieux.

— Je suis sûre que si ! C'est inconscient ! Ne paniquez pas. Nous allons marquer notre passage.

Les deux femmes marchent côte à côte pour rejoindre le moulin sur le sentier sablonneux qu'elles connaissent sur le bout des doigts. Dès qu'elles arrivent, le rythme sourd et régulier de la roue indique qu'elle tourne toujours à la même vitesse, un peu comme un métronome qui donnerait le tempo à suivre. Mais aujourd'hui, hors de question de s'arrêter. Elles s'éloignent avec regret et Holdine dépose son premier repère en le nouant au tronc d'un arbrisseau.

Les yeux rivés sur le sol, elles longent le bord de la rivière en silence. Le courant trop fort assourdit tout, elles ne s'entendent pas parler. En progressant, l'Allemande croit reconnaître le gros rocher moussu qu'elle avait contourné lorsqu'elle avait aperçu Babou pour la première fois. Elle donne une tape sur l'épaule de Grace. Celle-ci se retourne et acquiesce pour lui signifier qu'elle a compris. À partir de maintenant, elles entrent toutes les deux en territoire inconnu. Un nouveau repère blanc est accroché sur un jeune épicéa qui, pour trouver le soleil, a adopté une étrange inclinaison.

À mesure qu'elles cheminent, le cours d'eau se resserre et la forêt s'assombrit. Le terrain cabossé, encombré de déchets organiques, les contraint à se concentrer uniquement sur la position de leurs pieds.

Des promeneurs, non-initiés, peuvent imaginer que le centre d'un bois obscur est inhospitalier, mais lorsque la lumière dépose son voile légèrement troublé là où elle a choisi, elle peut éclairer un régiment de fourmis consciencieuses au travail sur l'écorce d'un tronc, ou bien les ossements blanchis par la pluie d'un roi déchu de la forêt. Ainsi, Grace et Holdine traversent des ravines où s'abritent à foison des groupes de fougères, puis des plateaux dégagés sur lesquels des rejetons sélectionnés par la chance luttent pour s'élever vers le ciel dans l'ombre de leur géniteur.

Holdine accroche les fines bandelettes blanches les unes après les autres et les deux femmes s'enfoncent là où aucun être humain ne s'est jamais aventuré. Portées par la volonté de comprendre, elles prennent le risque de se perdre...

La rivière s'étiole. Elle n'est plus qu'un mince filet d'eau. À présent, elles se déplacent au fond de son lit creux, entre deux bandes de terres recouvertes de hauts conifères et de buissons exubérants.

Sur ce chemin, elles ne pensent à rien, jusqu'au moment où d'un seul coup, elles trouvent la voie bouchée et s'arrêtent. Des troncs sont renversés. Leurs cassures aux échardes pointues les renseignent sur la violence et le fracas de leur chute.

Lorsque leur regard s'étend un peu plus loin, Grace et Holdine restent bouche bée. Les deux alignements d'arbres qui les entouraient se rejoignent désormais en formant un mur végétal infranchissable. Derrière, un ciel sans nuages annonce que l'espace est entièrement dégagé. Elles se tournent l'une vers l'autre et se comprennent sans prononcer un mot.

L'espoir renaît...

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

Une muraille de branchages est surmontable, il suffit de la dominer. Grace passe la première et s'élance sans réfléchir. Camouflée derrière son sac à dos, elle baisse la tête et progresse à l'aveugle. Elle trébuche sur l'humus saturé en tentant de repousser l'enchevêtrement de broussailles, mais leur tissage serré la rattrape comme le feraient des bras humains. Derrière, plaquée contre son dos, Holdine se recroqueville pour se protéger du retour violent des rameaux contre son visage. Crochues comme des ongles, leurs extrémités attrapent ses cheveux et les arrachent sans ménagement. Elle serre les dents, se retient de crier et s'enfonce jusqu'à perdre le souffle dans le tissu épais de la chemise de Grace, son bouclier. Parfois, le bois refuse de se courber, alors les deux femmes s'arrêtent et le cassent à la main.

Elles sont frôlées, caressées, piquées, fouettées, griffées, écorchées, et cela, jamais dans le même ordre. Elles s'encouragent par la parole et résistent.

*Rien ne sert de reculer. Le jeu en vaut peut-être la chandelle !*

Jusqu'au moment où épuisées et débarrassées des feuilles glabres, duveteuses, dentelées, des aiguillons tendres ou piquants, elles retrouvent enfin l'air libre. Alors, sous leurs yeux, comme une récompense, elles sont accueillies par l'étendue plane des bords d'un lac vert baigné de lumière.

Un vent chargé d'humidité se lève et les surprend. Il effleure leur peau en sueur. Son contact glacé les fait frissonner. L'épervier plane et tourne en rond au-dessus de l'eau. Quand elles tendent leur visage vers l'azur, il lit sur leurs traits transis l'amère déception de celles et ceux qui croient être arrivés au but.

Holdine serre fort dans son poing les quelques bandelettes qui lui restent et Grace lâche le sac à dos sur le sol.

*Combien de temps avons-nous marché ? Dans quelle direction ? Toujours droit devant ?*

Elles sont égarées, prisonnières d'une chaîne de montagnes encore plus menaçante que l'armée d'épicéas.

Grace ne s'immobilise pas longtemps et saute un talus pour atteindre la berge du lac. Elle fait un signe de la main à l'Allemande et l'invite à la

rejoindre. Ne craignant pas leur proximité, l'oiseau vient se poser auprès d'elles.

— C'est Notre Épervier ? demande Holdine en s'éloignant légèrement de lui.

— C'est lui, murmure Grace, à peine audible sous les rafales.

Elles le regardent plonger son bec par saccades dans l'eau pour tranquillement s'abreuver et nettoyer son plumage. À leur tour, elles s'approchent de la surface lacustre. Elles ne voient d'abord que le noir de sa profondeur et les reflets dorés qui ondoient, puis, lentement, leur silhouette instable apparaît avant de se fixer comme une image sur une pellicule.

*Est-ce la fatigue ou bien un effet visuel causé par la houle ?*

Mais c'est Grace que contemple l'Allemande dans le miroir liquide et non son propre reflet. Dans un mouvement de recul, elle lâche les bandes claires qui tombent à terre. Son regard se tourne ensuite vers sa compagne pour tenter de déterminer, si elle aussi, a la même vision. Elle la découvre pétrifiée, hypnotisée à ses côtés.

— Grace ? Que voyez-vous ?

Mais la jeune femme ne répond pas. Holdine s'approche à nouveau de l'eau avec réticence et c'est bien son image effrayée et déformée qu'elle aperçoit cette fois-ci. Sa tête se met à tourner. Le sol se dérobe sous ses pieds, mais une main la retient avant qu'elle ne tombe.

— Attention ! Vous allez bien ?

C'est Grace. Les traits de son visage sont tendus. Elle est livide.

— Oui. Ça doit être le soleil, lui répond Holdine, à peine audible.

— Arrêtons-nous ici pour manger.

— Oui... Mais...

Holdine est soudain prise de tremblements. Sa bouche s'ouvre et se ferme comme si elle manquait d'air. Elle panique.

— Je n'en peux plus ! J'ai honte de vous le dire, mais je n'en peux plus !

L'Allemande est échevelée. Grace jette parmi le bois flotté et les pommes de pin, le morceau de fromage qu'elle vient de sortir du sac à dos. En quelques secondes, une armada d'insectes le recouvre. Elle se lève immédiatement, dépose les mains sur les épaules d'Holdine et tente de la rassurer.

— Chut ! Ça va aller... Moi aussi, c'est vous que j'ai vue à ma place dans l'eau.

Des tics incontrôlables parcourent le visage d'Holdine.

— J’ai perdu nos dernières bandes. Je suis navrée, avoue-t-elle, contrite.

— Ce n’est pas grave. Nous allons faire demi-tour. Nous devons impérativement rentrer avant la nuit. Il fait froid... et ce sale vent...

Holdine répète en boucle :

— Je suis désolée... Je suis désolée...

Elles prennent le temps de manger et malgré l’intensité du vent, s’assoupissent rapidement sans même s’en apercevoir.

Durant leur sommeil, le soleil tourne et l’oiseau disparaît.

Toutes les deux se redressent en sursaut. Leur bouche est pâteuse. Elles ont l’impression d’une déconnexion suivie d’une reconnexion, d’un réveil après une nuit de sommeil agité. L’environnement paraît altéré. Leur regard, comme recouvert d’un voile.

— Que s’est-il passé ? s’interroge Grace.

Surprise, elle inspecte la berge nimbée de brume alors qu’Holdine sanglote, la tête coincée entre les genoux. Elle reprend :

— Nous avons dormi ? Quelle heure peut-il bien être ? Nous devons vite repartir !

Les deux femmes se lèvent, encore étourdies. Holdine s’apprête à empoigner le sac quand elle aperçoit à quelques mètres d’elle le bout de chaussures vernies, puis des chaussettes d’écolière... Le reste de la petite silhouette est plongé dans le brouillard.

Soudain, elles l’entendent rire.

— Greta ! C’est elle ! Je vous l’avais bien dit !

Holdine s’élance. Les contours de l’enfant disparaissent. Grace est prise au dépourvu et tente de la retenir en l’agrippant par le bras.

— Non ! Attendez ! Nous ne sommes sûres de rien.

Mais elle lâche l’Allemande qui se perd rapidement dans la brume. Grace est obligée de la suivre.

Le vent qui s’était calmé reprend maintenant de la vigueur et exhale des relents d’algues mêlés au parfum de sève montante. Des tourbillons vaporeux éloignent petit à petit la grisaille. L’environnement s’éclaircit. Les deux femmes constatent que l’enfant court toujours devant elles. Ses cheveux sont blonds, frisés comme ceux de Greta. Elle porte une robe rouge à bretelles. Sans crier gare, elle quitte la berge et s’enfonce dans la forêt.

— Là ! Regardez le rouge à travers les arbres ! hurle Holdine en désignant du doigt le point vif qui se déplace rapidement.

Elles appréhendent toutes deux de regagner le bois. Mais si la fillette réussit à se déplacer sans contraintes, elles s'en sortiront.

Une fois sous les arbres, le changement d'atmosphère les déconcerte. Bien qu'étant lourde et humide, elle s'avère plus vivante. L'agitation est passée. Des oiseaux communiquent dans les branches. Le sol paraît plus net et les sons, plus diversifiés : des bourdonnements près des oreilles, un remue-ménage dans un coin, des bavardages énigmatiques, un bruissement mystérieux au passage d'un cervidé dont seuls les bois majestueux sont visibles... Holdine et Grace en oublieraient presque pourquoi elles ont pénétré ce lieu.

Une tache rouge jaillit au coin du tronc d'un vieux arbre. La petite fille joue à cache-cache. Elle apparaît, disparaît, réapparaît, toujours en riant. Au bout d'un moment, elle se dévoile timidement, prenant une posture bien reconnaissable chez les enfants.

C'est un effondrement : ce n'est pas Greta.

Vive, elle fait demi-tour et reprend sa course. Holdine et Grace n'ont pas le temps d'assimiler cette nouvelle information. Sans réfléchir, elles la poursuivent en écrasant fougères et fleurs de sous-bois qui couinent sous leurs semelles. Après une longue distance sous la végétation, elles mettent subitement les pieds sur un chemin identique à celui du moulin. Au loin, elles discernent le tissu rouge de la robe, la voient tourner sur la droite pour se dérober encore une fois.

C'est dans une clairière baignée de lumière qu'elles la retrouvent devant un arbre, droite et immobile au centre d'un luxuriant parterre de minuscules fleurs blanches aux pétales délicats et aux feuilles couleur jade. Des effluves aillés s'élèvent là où l'enfant est passée. Holdine identifie immédiatement cette odeur : l'ail des ours. Elle se souvient que le matin, son oncle aimait tartiner son pain avec une pâte à base de feuilles de cette plante.

La fillette les fixe du regard, l'une après l'autre. Elle rit toujours. Un rire cristallin, mais avec cette pointe de drame qui fait comprendre qu'elle n'est pas aussi innocente qu'elle en a l'air. Elle ouvre son poing gauche resté fermé jusqu'à présent et leur montre sa trouvaille : une quantité de petites baies noires dont certaines ont teinté sa paume en violet. Elle les déverse toutes dans sa bouche et sourit en dévoilant ses dents couleur améthyste. Hallucinées, les deux femmes restent immobiles, le corps lourd. L'enfant bondit, puis se cache de nouveau derrière l'arbre. Elle rit encore, puis se

met à courir jusqu'à l'autre extrémité de la clairière. Elle s'arrête ensuite à la lisière du bois devant une rangée d'arbustes et prélève de pleines poignées de baies qu'elle enfourne dans sa bouche à toute vitesse. Elle se barbouille le visage. Sous son masque, son regard clair ressemble à celui du faon qui s'approche d'elle sans crainte et vient déguster les billes qu'elle lui tend dans sa paume.

*Qui est-elle ?* se demandent les deux femmes en symbiose.

Soudain, la petite fille pose sa main sur le cou du jeune chevreuil et ensemble, ils plongent d'abord leurs regards dorés dans les yeux d'Holdine, puis très vite, dans ceux de Grace. Ils examinent à nouveau l'Allemande et de manière impérieuse, de sa main libre, la fillette désigne du doigt la plus jeune.

À cet instant précis, Grace ressent l'intense brûlure d'une morsure irradier dans son mollet.

Grace pousse un cri de surprise. Le regard d'Holdine est attiré par un mouvement vif sur le sol. Elle reconnaît immédiatement les taches noires imprimées sur les écailles de l'animal. L'incident se déroule vite. Malgré un temps de réaction court, le serpent a déjà disparu. Sans attendre, l'Allemande tape bruyamment du pied pour faire en sorte qu'il fuie au plus vite leur proximité. Inquiète, elle s'adresse ensuite à la jeune femme :

— Vous allez bien ? Je crois que vous venez d'être mordue par une vipère.

Grace masse l'arrière de sa cuisse en grimaçant.

— Ah bon ? Pourtant, je n'ai rien senti glisser sous mon pantalon.

— C'est normal. Nous étions préoccupées.

Toutes les deux se tournent simultanément dans la même direction. La fillette et le faon ont disparu.

— Nous devons retourner à la ferme au plus vite. Mais d'abord, délacez légèrement votre chaussure pour éviter la compression de la jambe, lui recommande l'Allemande en la tenant délicatement par les épaules.

— Vous m'inquiétez... Je ressens juste une petite brûlure. C'est tout... Ça va aller, dites-moi ?

— Pour l'instant. Mais nous ne savons pas si la vipère a craché son venin. Montrez-moi ça.

Grace soulève le bas de son pantalon.

— C'est vers la cheville. Je crois... Son venin est mortel ? lui demande-t-elle, la voix chevrotante.

Holdine se penche à la recherche des deux points rouges. Sans effort, elle les trouve parfaitement alignés au centre du mollet.

— Elle vous a bien mordue. Les marques sont profondes. Nous devrions rentrer au plus vite... Tant que vous pouvez encore avancer sans difficulté.

Grace s'apprête à partir, mais s'interrompt aussitôt, perturbée par le manque de repères dans la clairière. Sa voix hésite. Son timbre monte dans les aigus.

— La gamine nous a égarées. Par où sommes-nous arrivées, bon sang ? Vous vous en souvenez ?

Holdine tourne sur elle-même, examine les alentours. Elle se sent aussi vulnérable que sa compagne.

— Non... Aucun souvenir. Désolée, dit-elle en s'asseyant sur le sol.

Elle est immédiatement engloutie par les herbes hautes, comme le reptile quelques minutes auparavant.

— Pourquoi vous excuser ? lui demande Grace en l'imitant.

— C'est moi qui tenais à courir après cette fillette. Malheureusement, ce n'est pas Greta. Nous le savons toutes les deux à présent. Nous sommes égarées et vous risquez de vous affaiblir rapidement.

— Vous savez m'encourager ! Pour l'instant, je vais bien. Et puis, nous avons déposé des balises pour retrouver notre chemin.

— Ah oui ? Combien de temps avons-nous suivi ce mirage ? Quel trajet avons-nous emprunté ? Tous les arbres se ressemblent dans cette forêt !

Holdine sent le sang lui monter au visage.

— Avant d'arriver ici, la gamine nous a entraînées sur un sentier. Il suffit de le retrouver.

— C'est aussi simple que ça ? Comment ? J'ai perdu le sens de l'orientation et vous également, j'en suis sûre. Nous n'avons plus de bandelettes et aucun point de repère fiable, par exemple : la rivière.

— Nous n'allons pas rester assises plus longtemps. Je me souviens d'un arbre. Avant de nous faire traverser la clairière et nous mener ici, la gamine se cachait derrière. Nous devons juste le retrouver.

Grace se relève et les yeux plissés, scrute l'horizon aux quatre points cardinaux. Elle souhaite n'omettre aucun indice et prend son temps. Soudain, elle est récompensée. Son visage affiche un large sourire. Une silhouette noire et solitaire se dégage de la masse sombre. Elle la pointe du doigt et s'exclame :

— Ça y est, je l'ai trouvé. Allons-y ! Une fois là-bas, nous partirons en ligne droite dans le bois.

Holdine se met debout à son tour, laissant une empreinte profonde dans le sol et une auréole humide à l'arrière de son pantalon.

— Vous pensez que c'est le bon arbre ? demande-t-elle.

Mais comme à son habitude, la jeune femme ne l'a pas attendue. L'Allemande court la rejoindre.

C'est un soulagement éphémère, mais elles sont heureuses de retrouver la marque de leur passage dans le champ d'ail des ours. Les brins écrasés sous

leurs pas ont imprimé la trajectoire qui les ramènera forcément jusqu'à leur point d'entrée dans la clairière.

Sous les arbres, elles ont laissé peu de traces. Elles tournent un moment en rond à la recherche de brindilles cassées, de fougères penchées. L'une, toujours devant l'autre. Les indices qu'elles trouvent se transforment en nouveau point de départ. Chaque fois, elles reconstruisent une nouvelle route. Elles sondent le tapis vivant de la forêt, observent par nécessité ce à quoi, en temps normal, elles n'auraient jamais fait attention. La plus jeune repousse l'inconfort qui grandit en elle. La plus âgée, la tristesse d'avoir perdu sa fille une seconde fois, puis...

— Regardez devant ! C'est le sentier ! s'exclame Grace.

Holdine remarque qu'elle oscille légèrement de gauche à droite. Son équilibre est instable.

— Oui, sortons vite d'ici... Au fait, comment vous sentez-vous ?

La jeune femme lui ment par fierté, sûrement, ou pour ne pas l'inquiéter, peut-être.

— Tout va bien... Ne perdons pas de temps !

Elles se souviennent avoir couru après la fillette sur la voie environ cinq minutes. Maintenant, elles la longent et cherchent de nouveaux indices de leur passage en lisière.

Aucune trace. Elles sont déstabilisées. Après quelques minutes d'égarement, elles notent la présence d'un petit animal au milieu du sentier. C'est l'épervier. En les voyant se rapprocher, l'oiseau s'envole, crie, puis s'éloigne et plane au-dessus des cimes. Elles comprennent intuitivement qu'il est là pour les orienter. Sans hésitation, elles pénètrent aveuglément une seconde fois au cœur de la forêt, tel un navire suivant son compas. Sous sa direction et sans effort, elles retrouvent les premières marques qu'elles ont laissées paraître sur la terre brune.

Malgré son acharnement pour repousser l'impression envahissante, Grace sent ses jambes s'engourdir. Lorsqu'elles rejoignent enfin la proximité du lac, Holdine accélère le mouvement, distançant ainsi sa compagne pour la première fois. Elle longe la berge avec anxiété, à la recherche de l'épicéa sur lequel elle avait noué son dernier ruban blanc.

Au-dessus de l'étendue d'eau, le soleil brûlant finira bientôt sa course pour disparaître dans les profondeurs vert émeraude du lac.

Grace se laisse tomber sur la berge. Le visage fatigué et marbré de rouge, elle se contorsionne pour tenter d'ôter son pantalon.

— Surtout, ne retirez pas vos chaussures ! hurle Holdine.

— Je ne sens plus mon mollet. Le tissu le comprime.

— Montrez-moi...

— Je n'arrive pas à libérer cette jambe !

La jeune femme commence à perdre son sang-froid. Elle s'agite. L'Allemande cherche le sac. Il est posé juste à côté. Elle le tire vers elle et fouille à l'intérieur.

— Respirez lentement ! Ça y est ! Je l'ai ! (Holdine tient un couteau dans la main.) Ne bougez pas. Je vais couper le bas du pantalon.

Alors qu'elle déchire la toile, l'Allemande découvre l'effet de la morsure : l'œdème a progressé jusqu'au genou. Grace se tortille, se pince les lèvres et serre les dents.

— Ce n'est pas une morsure blanche. Le poison a pénétré. Nous devons rentrer au plus vite. Le soleil est bas... Attendez, je vais délayer vos bottes et déchirer l'autre jambe du pantalon.

— Je ne comprends pas... Que va-t-il se passer, après ?

— Nous ne pouvons rien prévoir pour l'instant.

Grace se raisonne. Céder à la panique ne serait d'aucune utilité. Le sang circule trop fort dans les veines brûlantes de sa jambe, tend la surface de sa peau et la rend douloureuse. Les connaissances médicales d'Holdine se révèlent être une chance.

— Je dois vous remercier... Encore une expérience des camps d'été ?

— Oui... Allons-y ! Dépêchons-nous. J'ai récupéré notre dernière balise, lui lance Holdine sans l'avoir réellement écoutée.

La fraîcheur s'abat rapidement sur la forêt. Les deux femmes, concentrées sur leur marche, ne prêtent pas attention aux alertes qui se font écho dans les arbres, aux paires d'yeux qui les fixent avec prudence, camouflées dans les fourrés. Holdine a déjà retrouvé une bonne moitié des bandes blanches. Elle est confiante : si elles gardent ce rythme, elles arriveront à la tombée de la nuit.

Grace gémit, son corps lui échappe. Un bras enroulé autour de sa taille, Holdine la soutient. Elles progressent difficilement, se prennent les pieds dans des racines invisibles. Parfois, elles chutent, l'une entraînant l'autre. Parfois, elles se retiennent à temps.

— Je n'en peux plus... Arrêtons-nous, demande Grace, essoufflée.

La jeune femme est lourde comme une poupée de son. Des spasmes parcourent son corps tremblant.

— Vous vous sentez mal ?

— Je vais vomir ! prévient-elle, soudainement propulsée en avant.

Holdine la lâche et recule. Elle détourne le regard pour lui épargner l'humiliation de ce moment gênant. Elle sait que ce sont les premiers symptômes. Elle pense :

*Mon Dieu, faites que son état n'empire pas !*

— Ne vous inquiétez pas. Respirez profondément, tente-t-elle de la rassurer.

Grace est penchée au-dessus d'un groupe de fougères.

— J'ai très mal au ventre. Rentrez sans moi. Je ne peux pas faire un pas de plus.

— Vous êtes pliée en deux. Vous imaginez que je vais vous laisser là ! Je vais attendre que vous alliez mieux, puis nous repartirons, ensemble !

— Mais la nuit...

Si par principe, l'orgueil et la fierté méritent d'être étouffés, la volonté est à encourager. Elle ne fait pas défaut aux deux femmes. Bien au contraire, elle leur est utile. Grace réussit à trouver sa motivation dans la perspective de rejoindre la douceur de son lit et Holdine, la sienne, dans la peur de perdre sa compagne. Elles s'arrêtent entre chaque ruban blanc. La jeune Javanaise se soulage comme elle peut, alors que son aînée se ronge les sangs en attendant de repartir...

Désormais, le vert se teinte de gris sombre et les premiers hiboux hululent nonchalamment. Les deux femmes ignorent toujours si elles se situent loin de la ferme, ou même si elles l'atteindront avant la pénombre. Épuisée, chacune envisage le pire en silence et avance comme un automate. Au cœur de cette végétation épaisse devenue menaçante par manque de luminosité, elles ne parlent plus, s'économisent et se concentrent sur la piste à suivre...

... La forêt respire. C'est un lointain murmure, un ronronnement mécanique auquel elles ne prêtent pas attention. Presque imperceptible, le son de l'eau courante se mêle à présent au souffle de la nature. L'une étant vitale pour l'autre.

Accablées de fatigue, les deux femmes prennent doucement conscience. De mieux en mieux, elles perçoivent l'énergie galvanisante qui, de jour

comme de nuit, ne cesse d'offrir ses richesses à la Terre.

Le timbre de voix d'Holdine est aussi fragile que la multitude de brindilles qu'elles écrasent sous leurs pieds. Elle déglutit, bredouille, se reprend pour enfin parvenir à parler :

— C'est la rivière ! On arrive. Tenez bon ! Plus que quelques mètres. Nous allons pouvoir nous désaltérer !

Grace ne répond pas, mais l'Allemande sent la main de son amie comprimer son bras.

Le chemin semble interminable jusqu'à l'arrivée au moulin. Plus que quelques mètres et elles seront de retour...

Babou s'agite et meugle à leur passage devant l'étable. Dans quelques minutes, la nuit sera totale. Holdine presse Grace. Elles grimpent rapidement au premier étage et la malade est allongée sur le lit. L'Allemande lui retire ses bottes et son pantalon. Elle est soulagée de constater que l'œdème, bien qu'il soit gonflé, ne s'est pas étendu au-dessus du genou.

— Ça va aller. Je descends et reviens tout de suite ! lui dit-elle.

Grace acquiesce d'un signe de tête, puis est prise de hoquets. Rapidement, Holdine va chercher une bassine, du savon et de l'eau dans la cuisine. La nuit est tombée. Elle allume une bougie, monte et rassemble un tas de vêtements qu'elle empile et dépose sous la jambe de la jeune femme.

— Vous allez devoir la garder surélevée. Je vais nettoyer la plaie. Ça la désinfectera.

Elle fait délicatement mousser le savon qui glisse sur les points de morsure, sur les cloques autour, puis sur l'enflure entière. Grace se crispe, mais ne se plaint pas.

— Je suis désolée si ça pique, s'excuse sa soignante.

L'opération dure environ cinq minutes, puis Holdine retire le savon et sèche la jambe.

— Merci, lui dit la jeune femme, avant d'être prise d'un haut-le-cœur et de poser sa main sur sa bouche.

— Maintenant, détendez-vous. Vous devez attendre que ça passe. Normalement, un à deux jours. Je vide l'eau savonneuse et vous remonte la bassine.

Deux journées passent avant que Grace sorte du lit — sauf pour les obligations urgentes. Vingt-quatre heures à transpirer, à délirer, à lutter pour rejeter le poison inoculé. Des réveils brutaux précédés d'égarements dans des univers cauchemardesques : une forêt d'épicéas transformée subitement en jungle de lianes mobiles et destructrices, des réminiscences de l'enfance, les visages flous des proches, les sourires carnassiers des Japs, leur respiration rauque, les portes, puis d'un seul coup, comme une bouée de sauvetage, le sarong familial et flamboyant de sa *Babou*, traînant et remuant après son passage la terre de Java imprégnée d'humidité.

*Quelle heure peut-il être ?*

La jeune femme s'étire. Ses orteils effleurent les contours des plis du coton qui, nombreux, témoignent de l'intensité de son agitation passée. Son corps prend note. L'énergie circule de nouveau, naturellement. Grace se sent vivante.

Sa tête tourne lorsqu'elle pose ses pieds nus sur le plancher tiédi par le soleil. Par la fenêtre, il fait beau, sauf, peut-être, trop de vent. Elle se lève et observe ses jambes nues. Celle qui a été mordue n'est plus enflée, mais sa couleur bleutée l'effraie un peu. Elle enfle rapidement un pantalon pour ne plus la voir, frissonne et passe un pull. Son équilibre instable la pousse à chercher un point d'appui sur lequel se concentrer : une large fissure dans le mur d'en face, sur le bord de laquelle une araignée a patiemment tissé sa toile.

Grace tend l'oreille.

Le rez-de-chaussée est silencieux.

Elle rassemble son courage et descend.

La gamelle sera bientôt pleine. Holdine commence doucement à s'habituer au contact des trayons, mais garde toujours cette légère pointe de dégoût qu'elle ne peut expliquer. Babou rumine tranquillement et la laisse terminer sans tempêter. La vache est salubre, un bon dérivatif à son appréhension. Elle doit la traire, nettoyer son enclos, la sortir et la surveiller. Durant ces parenthèses, l'Allemande ne pense ni à son amie délirante couchée à l'étage ni à la fillette cachée dans le bois.

La dernière goutte de lait vient de tomber. Holdine conduit la Pie Rouge dehors. Elle rentre ensuite déposer le récipient rempli de lait dans la cuisine. Avant de monter, elle ressort sur le perron pour profiter de quelques minutes de soleil. Son regard cherche un instant et s'attarde sur la robe de la vache qui s'éloigne lentement. Elle se laisse bercer par le tintement de la clarine de cuivre et d'étain qui accompagne les mouvements de tête de l'animal...

Un bruit parasite vient troubler sa solitude, un choc dans le couloir. L'Allemande sursaute, se tourne et entre rapidement. Elle est surprise de trouver Grace en bas de l'escalier, appuyée contre le mur. La jeune femme est pâle et ne porte rien aux pieds.

Holdine se précipite vers elle.

— Pouvez-vous tenir debout seule ? lui demande-t-elle.

— Ça va aller, lui répond la jeune femme, la voix peu assurée.

— Venez, allons doucement nous asseoir sous les fenêtres.

L'Allemande aide la convalescente à s'installer sur la banquette, s'accroupit et entreprend de contrôler sa jambe.

— Décrivez-moi vos sensations.

— La couleur me fait peur et mes jambes flageolent. À part ça, tout va bien.

— Vous avez encore de grosses cloques. Nous allons devoir faire attention. Une infection pourrait toujours se produire. Surtout, n'essayez pas de les percer ! Et si vous sortez plus tard, ne quittez pas votre pantalon.

— Justement, j'ai besoin de me laver. Je sens trop la charogne ! J'irai tout à l'heure à la rivière.

— Il est hors de question de sortir maintenant. Si vous vous en sentez capable, vous vous laverez ici avec une bassine et du savon. Si vous êtes trop faible, eh bien, je le ferai à votre place.

— Vous me gardez prisonnière ? s'irrite Grace.

— Non. Mais si vous préférez retourner délirer dans votre lit...

— Bien sûr que non, marmonne la jeune femme en rabaissant la jambe de son pantalon.

Holdine se redresse et part se poster derrière la table. Elle pose avec fermeté ses deux poings sur le bois patiné et s'adresse à la jeune Javanaise.

— J'ai trait la vache. Le lait est encore tiède. Vous en voulez ?

— Je... Non merci, je suis encore barbouillée.

— Restez tranquille, alors. Évitez de trop bouger. Je vais chercher de l'eau à la rivière et quand je rentrerai, vous vous sentirez à nouveau propre.

Avant d'emprunter le sentier du moulin, Holdine jette un œil inquiet à Babou. La vache broute en paix. Elle sourit et repense à la scène qui vient de se produire. Son ton autoritaire était exagéré, elle le sait. Elle culpabilise d'avoir malmené Grace. Compte tenu de l'état de sa jambe, elle aurait pu ne pas survivre. En réalité, Holdine a pris cette posture pour camoufler sa peur à l'idée de la perdre. Elle a craint de ne pas arriver à se contrôler et de craquer. Savoir se tenir en cas de situation extrême est indispensable. « *Ne pas se disperser.* » Son père lui répétait ces mots lorsqu'il la surprenait à rêver alors qu'elle devait travailler ses lignes d'écriture. « *C'est de la concentration que vient l'excellence.* » C'est étrange comme elle se souvient de ces phrases, alors que plus le temps passe et moins elle se remémore les traits du visage de cet homme qu'elle a tant aimé. Ces amnésies l'inquiètent. En marchant, elle s'exerce à visualiser tous ses proches en imagination. Mais comme pour son père, ils restent flous, seules s'esquissent leurs grandes lignes. C'est déstabilisant. Même ses enfants, elle pense ne plus les connaître comme une mère le devrait : leur odeur, la texture de leur peau, leurs mimiques. Par contre, la lourde roue du moulin, les rochers logés dans la rivière claire, elle est capable de les percevoir à la perfection, une perfection quasi surhumaine.

Au retour de l'Allemande, Grace s'est isolée dans la cuisine pour se laver. Elle se rince à grandes eaux et inonde le sol de pierre quand Holdine l'interpelle du salon. Elle parle fort.

— Maintenant que vous allez mieux, je souhaiterais que nous discussions de ce qu'il s'est passé dans la forêt.

— Pardon ? Je n'entends rien ! Désolée ! hurle à son tour la jeune femme derrière le mur épais.

Grace se sèche grossièrement, puis part vite rejoindre sa compagne.

— Voilà. Je me sens enfin propre. Vous me disiez ?

— Asseyons-nous à la table. J'ai besoin de vous parler de ce qui nous est arrivé avant la morsure du serpent.

Elles s'installent toutes les deux, l'une en face de l'autre.

— Ce n'est peut-être pas le bon moment. Mes idées ne sont pas encore bien en place, se justifie Grace, le visage dégoulinant d'eau.

— Elles le sont suffisamment, croyez-moi. Je désire discuter. Cela m'éclairera. Je voudrais que vous m'aidiez à comprendre.

— Mais comprendre quoi ? Nous nous acclimatons plutôt bien, non ?

— Trop bien, compte tenu des événements que nous vivons. C'est justement, ce que je cherche à clarifier. La petite fille, d'où vient-elle ? Elle n'a tout de même pas été élevée par une meute de loups !

Grace réfléchit. Des gouttes d'eau s'attardent sur les pointes de ses cheveux courts, puis tombent lourdement sur la table. Elle essuie du coude la surface mouillée avant de répondre :

— En tout cas, elle paraissait parfaitement connaître la forêt. Elle savait très bien où se diriger.

— Et cette impression, au lac ? J'ai observé votre reflet à la place du mien ! Je vous accorde que notre périple était éprouvant, mais enfin, je ne perds pas l'esprit ! Pour la fillette, j'avais bien raison !

— Oui, c'est vrai... Si vous perdez la tête, moi aussi, alors ! J'ai vécu la même chose. C'est vous que j'ai vue à ma place dans l'eau. C'est peut-être une sorte d'hystérie collective ? J'ai lu quelque part que les gens pouvaient s'influencer mutuellement et témoigner ensemble de faits qui n'existent pas. Cela pourrait également avoir été causé par une émanation toxique provenant du lac. Des algues, peut-être ? Vous vous souvenez ? Nous nous sommes endormies toutes les deux !

— Ces réponses sont bien trop évidentes, vous ne trouvez pas ? s'interroge Holdine.

— Oui, je l'admets. Elles nous rassurent, mais n'expliquent pas nos pertes de connaissance et cette étrange impression que le temps se déroule plus vite ici qu'ailleurs.

À court d'arguments, chacune réfléchit et s'évade dans ses pensées pendant quelques secondes... L'Allemande reprend :

— Ne pensez-vous pas que la petite fille pourrait être la personne qui nous a ravitaillées ?

— Non, la silhouette était plus grande, celle d'un homme.

— Hum...

Le trop long silence est finalement interrompu par le languissant meuglement de la vache dans son étable. Grace profite de la diversion et se racle profondément la gorge avant de dire :

— Merci de m'avoir sauvé la vie une seconde fois, Holdine.

Les mots lui brûlent la langue.

— Oh... Ce n'est rien. J'ai besoin de vous ici.

— Oui, moi aussi... J'ai un peu froid. Si nous sortions ?

Grace cache mal sa gêne.

Devant la bâtisse, les deux femmes s'assoient dans l'herbe. La prairie entière est recouverte de fleurs jaunes et blanches. L'air est encore frais. Elles restent toujours silencieuses, mais mille pensées traversent leur esprit. Des pensées difficiles à formaliser...

— Je suis plus confuse qu'à notre arrivée. Notre expédition en forêt est un échec cuisant. Vous avez failli mourir et nous n'avons pas pu parler à l'enfant, se désole Holdine en caressant les brins verts avec la paume de sa main.

— Vous avez remarqué comme c'était étrange... Juste au moment où elle m'a désignée du doigt, le serpent m'a mordue, renchérit Grace.

Le regard perdu au loin, la jeune femme revit intérieurement la scène tout en arrachant machinalement l'herbe et les fleurs autour d'elle.

— Non, je n'avais pas prêté attention à ce détail. Vous pensez qu'elle savait ce qui allait se passer ?

— C'était sûrement un malheureux concours de circonstances... Une prochaine fois, nous devrions explorer l'autre côté du bois. Vous voyez où se tient la vache ?

Grace se tourne vers Babou qui broute dans leur dos, près de bosquets touffus à la lisière de la forêt.

— Nous pourrions partir dans cette direction ? ajoute-t-elle.

— Mais il paraît encore plus dense de ce côté-ci ! Cela ne nous mènera nulle part. Nous devrions quitter la ferme plusieurs jours pour espérer trouver quelque chose... C'est impossible, je ne veux pas tomber dans l'oubli.

— Pourquoi me dites-vous ça ?

Grace est choquée.

— Pardon. J'ai dit cela spontanément. Ce n'était pas réfléchi. J'ai simplement l'impression que tout ce qui composait ma vie : les gens, les lieux, les situations, tout s'efface. Le phénomène s'aggrave depuis ces derniers jours. Je vous en avais déjà parlé. Peut-être qu'un prochain matin, je me lèverai et ne me souviendrai plus de mon propre prénom. (Holdine réfléchit...) Pourquoi avons-nous pour seule compagnie une vache ? Si nous n'interagissons plus avec personne, quelle sera notre raison de vivre ?

— Moi non plus, je ne veux pas être oubliée, Holdine. Pourtant, je dis bon vent à certains événements du passé ! Quel soulagement ! Je trouve que nous sommes bien ici. En sécurité. La vie n'est pas compliquée.

— Donc, vous acceptez notre situation ? Vous m'étonnez. Vous qui êtes si emportée habituellement, qui désirez tout savoir et ne tenez pas en place.

— Notre cerveau ressasse sans arrêt les mêmes rengaines. Il nous empêche d'avancer. Voyez-vous des éléments qui nous mettent en danger dans cet endroit ? Moi, non. Tout est limpide, même cette forêt qui nous entoure. Elle est menaçante uniquement si nous décidons qu'elle l'est. Ici, nous sommes loin de la guerre. C'est un refuge, en quelque sorte.

— Mais la morsure du serpent, le froid polaire, la peur de manquer ? Vous avez vécu ces expériences. Elles étaient traumatisantes. Vous ne pouvez pas les nier !

— Oui. Elles font partie des obstacles. Nous les avons surmontés et nous sommes toujours vivantes. En tout cas, moi je le suis grâce à vous et je vous remercie encore une fois... Et puis, le plus important est que nous avons un toit sous lequel dormir. De quoi manger, aussi.

— J'ai l'impression que vous capitulez. Pourquoi ? Sachez que sans vous, je n'irai nulle part. Je n'ai pas votre force. (Holdine se prend la tête dans les mains...) Vous me faites douter, maintenant. Que me cachez-vous encore ?

— Nous dissimulons tous quelque chose, n'est-ce pas ?

Sur cette parole énigmatique, Grace se lève, se secoue les jambes et part rejoindre Babou dans la prairie. Holdine se sent soudain frustrée, emmurée dans sa vulnérabilité. Elle reste seule avec ses questions sans réponse.

L'oiseau est né de l'Invisible.

Il les observe, longuement caché aux creux des hauts conifères. Aux frémissements nerveux de leurs visages, à la profondeur sombre de leurs regards, il note la réflexion des deux femmes. Elles se questionnent, et c'est très bien.

Comme prévu, elles oublient lentement ce qui, bientôt, ne leur servira plus.

Pour se construire, l'homme a besoin d'identification, puis cheminant, vieillissant, il quitte ses oripeaux pour revêtir des habits plus accordés à son essence. À l'extérieur, rien ne se voit. Mais à l'intérieur, lorsque la transformation opère, tout devient simple, à l'image des plus élémentaires créatures qui peuplent la Terre... à son image à lui, l'oiseau, qui n'a pas eu à se détacher, car il ne fait qu'un avec la forêt.

Il abhorre ce qu'il s'apprête à faire, mais il le faut. C'est son rôle. Pour elles, le moment approche : le moment de la confrontation, l'imminence de la résolution.

L'oiseau quitte l'ombre pour s'élever vers le ciel incandescent. Il plane au cœur des nuages parfaitement dessinés, les traverse l'un après l'autre, apprécie de s'y rafraîchir. L'été est sa saison préférée. Mais il ne s'attarde pas : il doit prévenir l'homme.

En vol, il voudrait faire demi-tour, les avertir. Mais à quoi bon ? Cela irait à l'encontre du « pourquoi » elles sont apparues dans la forêt. Elles fuiraient, et où iraient-elles se perdre ? Elles tomberaient de nouveau dans l'oubli...

Le toit du chalet luit sous les rayons du soleil. Une brise soudaine agite les grands arbres et les buissons alentour. Son intensité dérange les nombreux petits mammifères inquiets, désormais exposés aux prédateurs.

L'oiseau s'ébroue en vol. Il claque du bec, excité à la vue de la course désordonnée des campagnols qui cherchent à échapper à la menace. Son instinct ne le trahira pas, il doit d'abord trouver l'homme.

À l'extérieur du chalet, il ne sent pas sa présence. Peut-être est-il à l'intérieur ? Le rapace plonge et se pose sur le rebord d'une fenêtre. Ses yeux roulent : il inspecte. Rien dans un coin, il saute pour analyser le

second. L'homme est là et n'est pas seul. La fillette se tient à ses côtés. Il est assis à la table et elle l'observe travailler avec application.

L'oiseau crie, donne des coups de bec rageurs contre les carreaux de la vitre. L'homme lève la tête rapidement et semble satisfait de l'apercevoir. Il sort sur le perron.

L'épervier se précipite, vole moins d'un mètre et enfonce avec vigueur ses serres dans le tissu râpé de son gilet...

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

Les aiguilles de l'horloge tournent rapidement. Trop vite, peut-être ?

Malgré l'enchaînement d'événements déconcertants, les deux femmes ont repris leur routine. La saison chaude et sereine participe à adoucir leur adaptation progressive au lieu. Les occupations matérielles éloignent les pensées du passé. Ce passé qui, si on l'observe de plus près, peut expliquer leur présence dans la forêt. Mais voilà, personne ne les regarde, hormis peut-être l'épervier, Babou et l'homme, quand il rôde dans les environs de la ferme. La petite fille, elle, ne vient jamais. Elle préfère l'opacité secrète du bois.

Depuis quelques jours, l'homme leur rend souvent visite. Il reste discret. Elles ne le remarquent jamais. Chacune est si concentrée à tenir son rôle !

Justement, à ce moment précis, il observe Holdine.

De retour du moulin, elle étend le linge fraîchement lavé. Elle aime l'odeur de sa propreté mêlée à la tiédeur de l'air. Elle le secoue pour le défroisser, avant de le placer sur l'étendage que Grace a construit à l'aide de cordes et de troncs fins. L'atmosphère matinale est encore fraîche pour la saison. De manière automatique, Holdine jette des coups d'œil circulaires et réguliers à la prairie. Au loin, la lyre couronnant la tête de Babou se détache de l'étendue piquetée de jaune et blanc.

L'Allemande s'empresse d'étaler les derniers vêtements, puis rentre enfiler un pantalon et ses bottes. Elle est seule. Grace a décidé d'inspecter une partie de la forêt, une différente chaque jour. La jeune femme ne s'éloigne jamais et s'assure de toujours bien marquer son parcours. Jusqu'à présent, elle n'a rien découvert qui pourrait les éclairer.

Holdine s'empare d'un panier qu'elle a tressé elle-même avec des branches souples, puis quitte la ferme à son tour. Après s'être assurée que la vache se porte bien, elle tapote sa tête et la quitte. À grandes enjambées, elle traverse le pâturage et écrase sans ménagement l'herbe qui libère sa chimie aromatique. En réalité, cet ensemble de composés volatils qui enchantent l'odorat est un appel à l'aide. Le parfum attire les gros insectes qui mangeront les plus petits. Ainsi, les brins d'herbe seront préservés de leurs prédateurs. Bien sûr, l'Allemande ignore l'appel, c'est le lourd bourdonnement qui grésille au creux de ses oreilles qui l'alerte. Très vite,

une nuée d'abeilles l'encercler. Avant de céder à la panique, elle réfléchit et respire profondément. Elle évite les gestes amples et marche doucement.

En pénétrant dans le bois, à quelques mètres du premier alignement de résineux, elle découvre une ruche gonflée de miel. Elle note mentalement son emplacement et se dit qu'elle reviendra accompagnée de Grace pour les enfumer et récupérer le nectar doré. Son utilité est double : en plus d'être nutritif, il est aussi désinfectant.

Holdine se recentre sur l'objectif de sa sortie : cueillir des orties et de l'ail des ours, succulents, mélangés au fromage.

Sous la voûte de la cathédrale boisée, l'ombre rafraîchit l'atmosphère. Elle prend garde à ne jamais quitter la lisière du regard. D'ailleurs, c'est souvent là qu'elle trouve les plus imposants groupes d'orties. Régulièrement, l'Allemande frappe du pied pour chasser les reptiles qui pourraient se camoufler sous l'humus. Le terrain est pentu, parsemé de gros rochers recouverts de mousse. Holdine monte et descend. Elle a fabriqué une canne qui l'aide à déblayer le sol, à détecter les racines et les arbrisseaux arrachés. Aux endroits les plus humides, des champignons poussent droit. Sa connaissance en mycologie comporte des lacunes, donc elle ne prend aucun risque et les laisse là où ils se trouvent.

Elle progresse maintenant parallèlement à un groupe de gentianes lumineuses dressées en bordure, sous les arbres qui l'oppressent et l'empêchent de voir le ciel. Pourtant, la mère de famille ne désespère pas de découvrir l'emplacement dégagé qui lui permettra, peut-être, de trouver ce qu'elle cherche.

En cheminant, elle surprend quelques furtifs écureuils roux qui filent sur les troncs à toute allure pour se mettre hors d'atteinte. Dans certaines zones, des bouquets de digitales et leurs longues grappes de clochettes pourpres séduiraient n'importe qui, mais Holdine évite leur toxicité...

Le temps passe. L'Allemande traîne sans rien trouver. Son caractère devient subitement morose et tout ce qui l'entoure se transforme. Désormais lugubre, l'endroit ne produit plus que du bois mort, des pousses malingres et des rochers stériles. Elle se remémore la remarque de Grace : « *L'environnement est, en réalité, ce que nous décidons d'en faire.* ». Holdine se donne du courage et essaie. Lentement mais sûrement, son esprit métamorphose la terre brune foulée sous ses pieds en brassées de fleurs et de plantes riches et comestibles. Gagnée par la motivation, elle accélère le pas.

Elle s'éloigne de la ferme, mais refuse toujours de s'enfoncer dans le bois malgré la tentation. À mesure qu'elle avance, sa motivation décline et les images enjolivées sont de nouveau remplacées par une réalité beaucoup plus terne.

Les yeux fixés sur le sol, hypnotisée par le rythme de ses pas, elle s'apprête à renoncer à l'objectif de sa sortie quand soudain, elle remarque en levant la tête que la lisière se teinte de bleu. Intriguée, elle sort de l'ombre et se dirige vers la lumière.

L'étendue claire pénètre ses rétines. Ses yeux contemplent une mer où les vagues auraient été figées en un instant avec force par une puissance supérieure. Holdine est happée au cœur d'une toile d'artiste — une explosion de bleu, de vert avec des montagnes en arrière-plan. La première teinte est en réalité une abondance de hampes florales de lupins. Un camaïeu passant du myosotis à la pervenche et tirant jusqu'au violet. La seconde, ce sont tous les arbres de la forêt encerclant les fleurs à la manière d'une couronne.

Un cervidé traverse cette multitude comme il émergerait des flots. Il replonge et ressort aussi vite, encore et encore.

Le parfum poivré des fleurs est capiteux, presque entêtant. Holdine perçoit l'énergie mouvante de chaque plante, ressent leur vibration. Elle prend conscience qu'une version magnifiée de son fantasme vient de prendre naissance dans sa réalité.

Elle entre dans le champ de lupins. Sur une hampe ployée, un minuscule oiseau l'observe. Il ne fuit pas, l'invite plutôt à pénétrer l'espace enivrant. Certaines tiges sont hautes et atteignent sa taille. Les fleurs secouées après son passage dégagent leurs effluves épicés.

Holdine veut immortaliser cet instant, posséder un peu de cette beauté, qu'elle s'inscrive sur sa peau, qu'elle garnisse son corps. Alors, avec frénésie, elle coupe les tiges et remplit ses bras et son panier de lupins.

Chargée de fleurs, l'Allemande longe la lisière en sens inverse. Elle remarque que l'épervier tournoie en silence dans le ciel. Son front se couvre de sueur et attire de minuscules moucherons qui se collent à son visage. Arrivée à proximité de la ruche, elle traverse l'essaim sans ralentir. Plus loin, elle retrouve Babou avec joie. La vache rumine, impassible, malgré la brassée odorante qui titille ses naseaux. Holdine la quitte rapidement.

Proche de la ferme, elle accélère. Avant de passer le pas de la porte, elle retire ses bottes. À l'intérieur, elle dépose sa remarquable cueillette sur la table du salon. Elle veut surprendre Grace à son retour, que tout soit parfait. Dans la cuisine, elle cherche tous les récipients en mesure d'accueillir les tiges élancées et les remplit d'eau. Elle constitue ensuite quatre bouquets. Une onde de tristesse la traverse...

Les fenêtres restées longtemps ouvertes ont fait entrer des saletés dans le salon. Holdine s'empare du balai et entreprend de nettoyer le sol du rez-de-chaussée. Ensuite, elle passe un chiffon pour récolter la poussière accumulée un peu partout : sur les meubles, le manteau de la cheminée, les contours des portes et le dessus des cadres. Pour finir, elle place ses bouquets : deux dans le salon et un dans chaque chambre. Une fois les pièces propres, elle sort battre le chiffon à l'air libre et en rentrant, constate avec satisfaction que la fragrance piquante des lupins a recouvert l'odeur de renfermé. Elle part ensuite se rafraîchir le visage dans la cuisine, puis monte dans sa chambre pour se recoiffer.

Prise d'une fatigue irrépressible, elle s'allonge sur son lit et s'assoupit...

Arrivée à proximité de la ferme, la poitrine de Grace se serre brutalement. Elle se crispe et sa nuque se raidit. Ces moments solitaires de recherche sont indispensables à son équilibre, car la présence de l'autre femme l'étouffe souvent. Mais sa déception ne cesse de grandir. Une fois de plus, elle devra annoncer à l'Allemande qu'elle a encore échoué et n'a toujours rien découvert qui puisse les aider à comprendre leur présence dans ces montagnes.

Plus elle s'approche et plus l'appréhension s'installe.

Chose inhabituelle, en apercevant les contours du bâtiment et son toit imposant, Grace se sent subitement menacée.

Par précaution, elle fait le tour avant d'entrer. Toutes les fenêtres sont fermées. Elle ouvre lentement la porte et est assaillie par un parfum fort, différent du lys, mais tout aussi intense. Elle hurle le prénom d'Holdine, puis se déplace prudemment jusqu'au salon.

L'odeur s'accroche à elle, insupportable... Grace se trouve au bord du malaise...

Les fleurs. *Rupinasu*...

Holdine ouvre les yeux et se redresse brusquement. Sa tête tournoie, ses paupières sont lourdes et sa nuque est endolorie à cause du drôle d'angle qu'elle a pris en s'endormant. Elle s'étire, puis, au moment où elle entreprend de se frictionner le visage, perçoit les bruits sourds et secs d'un remue-ménage au rez-de-chaussée... Grace.

Elle réagit immédiatement. Elle s'en veut de s'être assoupie, se lève et descend aussitôt.

La porte d'entrée est grande ouverte et la jeune femme fait les cent pas dans le couloir. Son regard est hébété et tout ce qui l'entoure semble invisible à ses yeux. Une traînée de pétales bleus est répandue sur le sol. Holdine se presse dans le salon. Les deux bouquets ont disparu. L'Allemande décontenancée ne trouve qu'une chose à dire :

— Qu'avez-vous fait des fleurs ? Où sont-elles passées ?

Mais Grace continue d'arpenter le couloir sans lui prêter attention.

Holdine cherche les lupins dans la cuisine, mais c'est dehors qu'elle les découvre, déversés comme des déchets jetés à la hâte. Offensée, elle marmonne, récupère toutes les tiges encore en état, rentre, les replace et les arrange de nouveau dans leur vase.

*Quel gâchis !* pense-t-elle, pleine d'amertume et de colère.

Dans le vestibule, elle évite soigneusement de croiser sa compagne et réinstalle les bouquets à l'emplacement qu'ils n'auraient jamais dû quitter : la table du salon. Ensuite, elle balaie les pétales tombés dans le couloir et s'en débarrasse dehors.

Tout est rentré dans l'ordre, sauf Grace qui arpente toujours le corridor comme une damnée. Holdine se sent démunie. La jeune Javanaise reste mutique et son regard vide lui fait peur. Comment peut-elle remédier à la situation ? Elle hésite... Tant pis, elle emploie la manière forte, la secoue en l'empoignant par les épaules. La jeune femme résiste et se débat. L'Allemande esquive de justesse un de ses poings.

— Mais que vous arrive-t-il ? Enfin ! Revenez à vous, Grace !

Elle panique et finit par lui donner une claque. Grace lui retourne immédiatement. Des larmes incontrôlables coulent le long des joues

d'Holdine sous l'effet de la brûlure.

— Bon sang !

La violence appelant la violence, l'Allemande projette la jeune femme contre le mur, mais le regrette aussitôt. Ce geste a l'avantage de calmer Grace. Cette dernière se laisse glisser le long de la cloison et s'immobilise.

— Vous me voyez ? demande la mère de famille en agitant la main devant le regard vague de la jeune femme.

Elle l'imagine atteinte de catatonie et panique à l'idée de la laisser indéfiniment seule, affalée sur le sol. Elle s'assoit à ses côtés et espère qu'elle reprenne rapidement ses esprits.

Comme durant ses deux précédentes convalescences, Holdine patiente, attentive au moindre signe qui lui indiquerait que Grace sort de sa léthargie. Elle lui donne à boire régulièrement, lui parle, mais la jeune femme reste insensible à ses soins.

Une multitude de pensées précipitées passent par la tête d'Holdine. Certaines sont angoissantes, comme la peur de tout perdre, même ici, dans ces montagnes... Elle finit par l'attraper sous les aisselles et entreprend de la soulever. Grace est un poids mort dans ses bras et n'oppose aucune résistance. Comment va-t-elle pouvoir la transporter dans sa chambre ? Incapable de la mettre debout, elle décide de la traîner sur le parquet jusqu'à l'escalier. Les talons nus de la jeune Javanaise tressautent au contact du bois.

Arrivée dans l'étroite montée, Holdine transpire. De larges gouttes de sueur glissent le long de son dos et trempent l'arrière de son chemisier. Après avoir atteint la quatrième marche avec difficulté, elle pense à la haute structure du lit et se dit qu'elle n'aura plus suffisamment de force pour déposer son amie dessus. Elle abandonne, retourne à son point de départ et l'installe contre le mur, à côté de l'horloge.

— Attendez-moi là !

*Où pourrait-elle bien aller, imbécile ?*

Au même moment, sur la face décorée de l'horloge, l'oiseau sort de sa boîte et chante deux fois. Holdine sursaute, se sent idiote et grimpe l'escalier en vitesse.

Au premier étage, elle ouvre la chambre de Grace. Elle est saisie par le parfum entêtant des lupins. Elle retire les draps du lit, tire le matelas et le dépose sur le sol. Il est ensuite traîné dans le couloir. Pour réussir à le faire passer par la montée étroite, elle le place sur la tranche, non sans mal, puis

le pousse. Dans sa chute, il heurte les murs avant de terminer sa course en bas en émettant un claquement sourd. Holdine récupère la literie, le traversin, et descend. Le matelas est tiré dans le salon et le couchage est réinstallé.

Lorsqu'elle vient chercher Grace dans le couloir pour l'allonger, Holdine ne se préoccupe pas de l'horloge. Pourtant, en observant de plus près, des modifications subtiles ont été apportées au décor : les deux personnages féminins ont disparu, laissant le chemin de terre désolé.

*Choc. Instantanément, le monde a perdu toute consistance autour de Grace. Il a tournoyé comme quand elle était enfant, lorsque sa Babou lui tenait les mains et que, les bras tendus, elle la faisait graviter hors du sol comme sur un carrousel... Sa Babou dont désormais le visage s'efface petit à petit.*

*Son corps s'est alors raidi, mêlé d'effroi et de colère.*

*Une pulsion en elle n'a pas voulu voir les fleurs et devait s'en débarrasser. Détachée, elle a observé ses propres mains s'en emparer, ses doigts crispés les agripper et les lancer au loin, le plus loin possible, loin de sa nouvelle vie. Ensuite, elle a cru reconnaître la voix familière de son amie, celle qui depuis son arrivée dans la forêt a toujours été présente pour elle. Oui, elle la nomme maintenant son amie, malgré la haine que lui inspire le rôle qu'elle a joué avant d'être amenée ici.*

*Grace frappe contre les surfaces épaisses de la grotte à l'intérieur de laquelle elle est enfermée, s'écorche les paumes des mains. Elle hurle le prénom d'Holdine, mais l'autre ne l'entend pas. Un monde les sépare. L'endroit est ténébreux. Les parois rocheuses sont comme un théâtre de silhouettes étranges. Dans la pénombre, elles s'agitent, trop nombreuses. Grace les sent l'observer, vouloir la toucher. Elle les évite comme elle peut, mais finit par être attrapée. Elle se débat, donne des coups, en prend en retour. Elle sait qu'elle ne gagnera pas, alors, elle se recroqueville dans un coin et quette.*

*Certains sons traversent la roche. Elle reconnaît la voix de son amie, étouffée derrière les strates minérales, puis ce sont des gouttes qui tombent sur le sol : un léger filet d'eau auquel elle se désaltère. Elle tend l'oreille, attend, et finit par s'allonger sur la terre humide.*

*Des voix murmurent, des voix inconnues. Un souffle discret dérange ses cheveux trop courts. Elle est soudain enveloppée dans une couverture... de*

*fleurs. Des fleurs au parfum si lourd et entêtant que chacun pourrait s'en vêtir et ne pas avoir la sensation de se sentir nu. Mais Grace perçoit le signal : la grotte s'est fissurée et a laissé entrer le mal. Il a l'art de se cacher derrière le beau, par exemple : une fragrance de fleurs de montagne.*

*Grace se redresse et une lumière intense l'éblouit. C'est une brèche dans la roche sombre, juste assez large pour qu'elle puisse s'y faufiler. Alors, sans réfléchir, elle tente sa chance.*

Dans la cuisine, Holdine l'entend. L'espace d'un instant, elle se réjouit, puis lorsqu'elle perçoit ses pas saccadés sur le sol, son cœur se met à battre plus rapidement. Elle lâche la cuillère qui tombe et rebondit sur les dalles de pierre et s'élance en direction du salon.

Grace a déjà passé la moitié du corps par la fenêtre. Holdine voudrait l'interpeller, mais estomaquée par la vitesse et la fluidité avec lesquelles la jeune femme se déplace, les mots restent coincés dans sa gorge. Grace court maintenant dans la prairie, en direction de la forêt. Il vient à l'esprit d'Holdine qu'elle est en train de fuir comme une biche aux abois. L'Allemande plonge quelques secondes son regard dans le camaïeu des lupins déjà moins éclatants, puis sur le matelas aux draps arrachés. Enfin, sur la fenêtre ouverte.

Elle sort de sa torpeur et s'élance en direction de la porte.

Grace a disparu de son champ de vision. Holdine court dans les herbes, mais une douleur aiguë la ralentit rapidement. Un caillou tranchant vient de s'enfoncer dans la plante de son pied droit, il saigne. Non sans une pointe de frustration, elle constate qu'elle a quitté la ferme sans chaussures. Prise au dépourvu, elle se dirige en boitant jusqu'au centre du pré pour tenter d'apercevoir sa compagne.

Au loin, la jeune femme court toujours et s'apprête à s'engouffrer dans les profondeurs de la forêt.

Entourée d'un halo de lumière, Grace marche à grandes enjambées, à l'instinct. Elle garde les yeux clos, préfère ne rien voir, ne pas savoir si les ombres la poursuivent encore.

Soudain, un souffle frais remplace l'air chaud et des éclairs strient l'intérieur de ses paupières closes. Son corps s'alourdit et le sol s'enfonce sous son poids. Avec un doux soulagement, elle se laisse entraîner et tombe...

Les mains coincées sous le ventre, Grace est étendue sur un lit d'aiguilles et de feuilles mortes. Sa léthargie s'efface lentement, ainsi que le voile recouvrant ses yeux. Plaqué contre terre, son visage la démange. Elle discerne des taches noires... les gesticulations de fourmis au travail. En file indienne, les hyménoptères portent leur charge dans la même direction. La jeune femme soulève la tête, repousse les insectes et les brindilles qui laissent des marques creuses sur sa peau.

Revenue à elle, elle se souvient vaguement de la grotte et de son impression d'étouffement... puis, aussi, des bouquets de lupins... *rupisasu*. Elle est prise d'un haut-le-cœur. Impossible d'échapper à son passé. Toujours couchée, elle scrute l'environnement avec anxiété. Les épicéas oscillent et se penchent trop près d'elle. Ils lui donnent la sensation d'être minuscule, mais la réconfortent étrangement. Son rythme cardiaque s'apaise.

Quand Grace se redresse sur les coudes, ses pieds se mettent à fourmiller. Elle prend conscience qu'elle ne porte pas de chaussures, puis de la douleur des meurtrissures contre sa peau fine. Elle s'assoit et examine ses jambes. Autour d'auréoles légèrement violacées, l'empreinte des crocs du serpent est encore apparente. Sur ses pieds, de la terre et du sang mêlés recouvrent de profondes entailles.

Grace pleure. Elle reste des minutes ainsi. Elle souhaiterait disparaître...

Vide de larmes, mais enfin décidée, elle retire l'humus humide qui macule ses pieds et ôte, un à un, les éclats de bois enfoncés dans ses orteils à l'aide de son pouce et son index, libérant ainsi le sang qui coule

abondamment. Comment arrêter cette hémorragie ? La présence d'Holdine lui manque.

*Elle trouverait sûrement une solution, pense-t-elle, désespérée.*

Elle doit se calmer. Grace analyse la situation et l'environnement. Elle repère un arbuste aux larges feuilles dentelées qui feront l'affaire. Elle se lève et se déplace lentement, évitant d'appuyer sur ses blessures. L'humus s'amalgame de nouveau au sang gluant. La jeune femme arrache des feuilles à pleines poignées, s'assoit sur un rocher plat et tente de maîtriser les écoulements. Autour d'elle, le calme est pesant et l'air statique étouffe les émissions sonores diffusées par la forêt. Ses habitants semblent l'avoir désertée.

Grace réfléchit. Elle pourrait se trouver n'importe où : près, ou loin de la ferme. Elle fait appel à sa mémoire, mais ignore quel stratagème hypnotique a pu la mettre dans cette situation. Une ligne de fourmis défile devant ses yeux. Les insectes transportent des morceaux de fines racines et des résidus organiques indéfinissables. Aucun ne sort du rang. Grace jette sur le sol les feuilles rougies qui comprimaient ses blessures. Elles ne saignent presque plus, mais elle a peur : si elle se déplace dans cet état, les saignements reprendront.

Elle réfléchit encore. L'humus mouillé est gonflé, alors elle en fait un tas. Elle choisit les grandes feuilles des buissons et les empile. Elle cherche ensuite des racines et ne sélectionne que les plus longues et fines, difficiles à trouver. Quand elle en déniche, Grace doit tirer fort dessus pour les arracher, ce qui provoque la réouverture des plaies.

La jeune femme retire son pantalon, s'empare d'un caillou pointu, déchire le bas et obtient deux larges bandes. Elle s'assoit, essuie le sang, prend une poignée de terre, la tasse pour faire un emplâtre dont elle recouvre entièrement ses pieds. Elle positionne ensuite les morceaux de tissu sous ses plantes, empile les feuilles en les croisant en remontant jusqu'au cou-de-pied et consolide le tout en rabattant les bandages jusque sur les chevilles. Pour finir, elle prélève les racines les plus longues et les lie entre elles pour renforcer les protections qu'elle vient de confectionner autour de ses pieds.

Être arrivée à mettre en place son idée l'encourage et lui donne un regain d'énergie. Mais dans quelle direction s'orienter, désormais ? Un frisson glacé lui parcourt l'échine. Autour d'elle, l'atmosphère demeure pesante. Aucun courant d'air à pister. Aucun appel de la forêt. Grace, qui portait

jusqu'à présent son indépendance à la manière d'un étendard, rêve maintenant de devenir fourmi. Agir sans se poser de questions, savoir que devant comme derrière, elle sera toujours accompagnée.

Elle observe la fine caravane noire consciencieusement défiler et décide de la suivre.

Grace chemine depuis un moment quand soudain, la colonie d'insectes disparaît sous une masse de fougères pour ne plus ressortir. La jeune femme s'étonne lorsque subitement l'air stagnant s'anime et nimbe d'une aura de mystère la butte au pied de laquelle elle se tient. Sur son sommet, un cercle de pierres arrondies et envahies de mousse entoure de vieux épicéas clairsemés. Encore au-dessus, d'énormes cumulonimbus se mettent en mouvement.

Un cri strident perce le ciel. Mis à part les fourmis, c'est le premier signe de vie qu'elle remarque depuis qu'elle a repris connaissance.

Grace reconnaît immédiatement le rapace qui vient se poser sur le tapis vert du plus gros rocher. Son plumage brun agité par le vent forme une corolle, légère comme un tutu de danseuse.

À l'orée de la forêt, Holdine contemple ses ongles cassés en piteux état. Elle se désole. Avant, ils étaient parfaitement manucurés, toujours d'un rouge brillant.

Grace s'adapte à sa nouvelle vie au cœur de ces montagnes, alors que l'Allemande la refuse encore. Elle pense ne rien avoir à faire là, déteste sa rusticité, la trouve un peu vulgaire, peu digne d'elle.

L'Allemande serre les poings et tourne en rond en fixant les légères traînées de sang qui zèbrent son pied droit... Tout s'est déroulé si vite. Grace était couchée. Elle ne pouvait pas se douter qu'elle allait réagir de cette manière. La jeune femme est impétueuse, c'est sa force. Holdine se rassure en se disant qu'elle finira par revenir. Elle l'attendra ici, ne prendra pas le risque de s'aventurer dans le bois.

Pour patienter, elle cherche un coin ombragé peu envahi par les insectes. En longeant la lisière, elle croit entendre rire la fillette. Mais elle a rendu les armes : l'enfant n'est pas Greta. Elle se désintéresse de cette gamine fuyante. C'est un peu chacun pour soi, maintenant.

Elle s'assoit en tailleur près d'un jeune épicéa. Il est haut comme les sapins que son mari rapportait en décembre à la maison pour fêter Noël. Il les choisissait petits, car elle détestait avoir à ramasser les épines mortes. Elle sourit intérieurement et s'efforce de se souvenir des cadeaux, de la joie sur le visage de ses enfants au petit matin, des décorations qui encadraient le feu de cheminée... Mais elle n'arrive plus à se les remémorer.

Holdine s'humecte les doigts et frotte son pied. La blessure pique et le goût du sang se révèle métallique sur sa langue. Elle grimace. Cette douleur lui paraît insurmontable. C'est celle de trop. Après un soupir de lassitude, elle lève la tête et aperçoit la silhouette claire de la Pie Rouge grimpant la côte. En dessous, le vallon verdoyant ondule jusqu'aux montagnes.

*J'ai couru si loin ?*

La distance parcourue ne lui avait pas semblé longue, sûrement à cause de la poussée d'adrénaline.

La vache la rejoint et s'arrête paître auprès d'elle. Holdine est prise de dégoût à la vue de son postérieur croûté. Une ribambelle de mouches noires

bourdonne autour, obligeant l'animal à trop souvent interrompre son festin pour secouer sa lourde tête cornue.

— Déguerpissez, sales bêtes ! Laissez-la tranquille ! Allez, oust !

Holdine protège Babou, agite ses bras dans le vide autour d'elle, les larmes aux yeux. La nuée fuit, mais revient aussitôt. L'Allemande s'acharne à la chasser, mais s'épuise à force de gesticuler. Elle attend maintenant Grace depuis trop longtemps et tressaille avec la légère impression de décoller du sol, avant de s'envoler doucement. Elle s'agrippe de justesse à la chair musculeuse de la vache comme à une bouée, la triture un moment, puis se ressaisit. Se morfondre ici ne sera d'aucune utilité. Au moins, elle trouvera de l'occupation à la ferme.

Une main appuyée contre le garrot du ruminant, l'Allemande boitille en confiance. Elles connaissent toutes deux le chemin du retour.

Holdine décide de parquer Babou dans son enclos avant toute autre chose. Elle marche avec difficulté, a hâte de rentrer. Ses pieds nus sont échauffés et recouverts de saleté. Une fois dans la bâtisse, l'odeur des lupins la dérange. Elle est rance. Les grappes sont molles et commencent à noircir.

Dans la cuisine, la fraîcheur du sol en pierre contre la plante de ses pieds la soulage immédiatement. Elle verse de l'eau dans une gamelle et s'empare du savon. Dans un mouvement de va-et-vient, elle étale la mousse sur ses pieds et grimace. Les éraflures la brûlent. Malgré ce léger désagrément, ce soin lui rappelle un luxe qu'elle espère retrouver un jour. Holdine fait croire à Grace qu'elle s'acclimate, elle aussi, mais ses efforts sont permanents.

La transpiration a collé des fragments de forêt sur son visage. L'eau la purifie. Holdine se sèche, protège ses pieds à l'aide de tissus et se rechausse.

Dans le salon, elle fixe quelques secondes le matelas, la couverture et les draps arrachés violemment par Grace. Le traversin, lui, porte encore la marque de sa tête.

Holdine déglutit et ouvre en grand les fenêtres. L'air tiède de l'après-midi s'engouffre dans la pièce, entraînant des parfums d'herbe fraîche et d'étable. La mère de famille supporte mal la pression qui comprime sa poitrine. Les heures défilent trop vite. La journée prendra bientôt fin et toujours aucun signe de Grace.

*Si elle ne revenait jamais ?*

Elle doit s'occuper pour apaiser l'inquiétude qui prend chaque minute un peu plus le pas sur son calme. L'endroit manque sérieusement de divertissement. Holdine lave en priorité quelques vêtements qui auraient pu attendre et les étale au soleil sans quitter le pâturage des yeux. Ensuite, elle retourne dans la cuisine renverser les fromages séchant dans leurs pots, et ne trouvant plus comment meubler son temps, balaie partout, encore une fois avant de rejoindre Babou.

Dans l'étable, la vache est maintenant propre. Holdine sait qu'elle devra très vite tout recommencer comme chaque jour lorsqu'elle sort du lit et que ses deux pieds touchent le sol.

La porte grince lorsqu'elle la ferme derrière elle. L'air s'est rafraîchi. C'est le signe que le soleil décline. Elle protège ses yeux avec une main et scrute l'horizon avec espoir... Le ciel a pris une magnifique teinte orangée, mais Grace est ailleurs.

Holdine regagne la ferme d'un pas traînant. En temps normal, elle se satisfait de trouver l'endroit sain et accueillant, d'attendre l'autre avec une joie anticipée, d'avoir rempli correctement son rôle. Mais cette fois, c'est mélancolique qu'elle monte à l'étage. Sommeil et oubli sont synonymes pour la mère de famille. Manquant d'appétit, elle ne mange rien. Elle désire seulement dormir.

L'Allemande passe devant la porte verrouillée presque sans la voir. Dorénavant autonomes, les deux femmes n'attendent plus de la voir s'ouvrir.

Un souffle frôle sa joue. Elle se retourne instinctivement : la porte est entrebâillée. Son cœur se met à frapper dans sa poitrine. Son intuition lui dit que cette fois-ci, elle trouvera dans la pièce quelque chose de différent. Elle entre, le corps tendu et le cœur battant.

Une odeur de renfermé flotte dans l'air. Sans surprise, le coffre l'attend. Holdine pourrait se jeter dessus et ouvrir le couvercle, mais une alarme interne l'incite à la prudence. Elle hésite, puis le soulève délicatement. Le fond est obscur. Tout d'abord, elle le pense vide, puis, en insistant, aperçoit l'éclat luisant d'un bois poli. Elle se penche, tend une main et frissonne au contact du métal froid. Ses doigts glissent sur l'objet et elle l'identifie rapidement... C'est une arme.

La carabine vibre dans ses paumes. Ses mains sont si agitées qu'Holdine la lâche presque à terre. Elle cherche quelque chose, une marque. L'acajou

de sa crosse brille comme s'il venait d'être lustré.

*Pourquoi serait-ce celle-ci ?*

Quand elle trouve le F. D. gravé en lettres anglaises à la base du canon, le doute n'est plus permis : elle tient dans ses mains la carabine 9 mm Flobert de son mari Frantz.

L'arme heurte le sol comme un corps mort. Holdine fait le tour de la pièce. Elle cherche partout, sort, court vers l'escalier, puis revient sur ses pas et traverse le couloir jusqu'au pied de l'échelle menant au grenier.

Ce n'est pas la peur, mais bien la terreur qui la pousse maintenant à inspecter chaque recoin de la ferme. Elle n'entend que son cœur palpiter, rien d'autre.

Cette soirée en Pologne... juste avant d'arriver ici... elle envahit son esprit, ne laisse aucun espace pour autre chose.

*Et si c'était ça ? Si je me trouvais là pour expier ? Une punition divine pour le plus grand des péchés ?*

Ses gestes précèdent sa réflexion. Dans un instinct de fuite, Holdine récupère la carabine. Elle doit l'extraire du bâtiment, s'en débarrasser le plus loin possible. Dehors, elle attrape la pelle déposée près du tas de bûches, traverse la prairie en courant, puis pénètre dans la forêt.

Grace suspend ses gestes et bloque sa respiration.

*Ce n'est peut-être pas l'oiseau ?*

L'épervier piétine la mousse. Agité, il tourne la tête comme s'il se questionnait. Les deux protagonistes se jaugent durant un laps de temps à la fois long et court. Le rapace marque son impatience en bombant la poitrine. Ensuite, il émet des cris brefs qui percent le silence, secoue son plumage et s'élève sans jamais dépasser la cime des arbres. Grace le contemple avec intuition : elle doit le suivre. Comme les fois précédentes, il lui indiquera le chemin.

L'oiseau effectue quelques battements d'ailes, puis se pose sur une branche pour l'attendre. Plus Grace le piste et plus ses doutes s'envolent. Elle prend confiance et accélère le pas.

Il l'entraîne dans les profondeurs de la forêt. Au-dessus d'eux, les rares traces d'azur s'estompent lentement, laissant place à un dôme épais de verdure et d'épines. Le plumage châtain du volatile se fond dans le paysage. La jeune femme le suit et perd la notion du temps.

L'air s'est refroidi et fait frissonner sa peau. Grace sent le tissage de ses chausses de fortune se détendre. De nouveau, la morsure de ses blessures se réveille. Elle commence à boiter, puis s'arrête. Assise sur une souche morte dont l'extrémité ressemble à un céphalopode, elle tente de resserrer ses liens. Elle tire sur les racines. Certaines, usées par les frottements, se rompent sous ses doigts. Frustrée, elle se met immédiatement à la recherche de nouvelles radicelles plus solides. L'ombre s'est étendue au centre du bois. Elle doit fouiller longtemps le sol et se pique les mains. L'oiseau passe d'une branche à l'autre et l'observe. Il part se dissimuler dans un buisson épais. Grace le perd de vue et est soudain effrayée à l'idée qu'il l'ait abandonnée. Une fois rechaussée correctement, elle le cherche parmi les épicéas et s'étourdit à force de pivoter sur elle-même. Il la laisse faire, puis lassé, se manifeste en se propulsant dans les airs. Soulagée, Grace reprend la route...

Combien de temps Holdine a-t-elle couru ? Elle l'ignore, mais c'est l'épuisement et sa gorge irritée qui la forcent à s'arrêter. Elle jette la pelle et

la carabine sur le sol, puis se penche, les mains appuyées sur les genoux pour récupérer son souffle. Quand elle se redresse, elle remarque qu'elle se trouve dans une clairière d'herbes folles, entourée d'épicéas sûrement centenaires. Elle se sent subitement vulnérable, avec l'impression que mille paires d'yeux accusateurs l'observent. Des pensées effrayantes traversent son esprit, comme celle d'être exécutée sur place de la pire manière qu'il soit. Elle récupère l'arme et l'outil, puis court se camoufler parmi les arbres. La forêt est dense à cet endroit.

Holdine panique. Elle ne sait plus où elle se trouve... Personne ne l'a suivie. Elle contrôle sa respiration.

*C'est la peur qui t'a amenée ici. Tu dois te débarrasser de l'arme. Réagis !*

C'est sa priorité. Le sol est accidenté. Elle doit dénicher une zone suffisamment meuble pour pouvoir creuser.

*Réfléchis, Holdine ! Tu es perdue, soit, mais tu ne dois pas t'égarer davantage.*

Elle a couru jusqu'ici poussée par l'adrénaline et donc... droit devant. Qu'a-t-elle appris en camps ?

*Souviens-toi !*

Déjà, ne pas se fier à la mousse sur les troncs. Elle n'indique pas le nord, mais le côté où l'arbre penche. Il est impossible de se diriger en ligne droite au cœur d'une forêt, car elle fourmille d'obstacles. Celui ou celle qui se perd a tendance à dériver du même côté que sa main d'écriture et finit par tourner en rond. Holdine en conclut qu'elle n'est sûrement pas trop éloignée de la ferme.

Le jour baisse. Des frissons parcourent son corps. Elle court rejoindre la clairière pour trouver plus de lumière. Même si le ciel éclaire encore le terrain, l'Allemande pressent que la soirée se rapproche. Elle se souvient subitement d'une technique pour savoir combien d'heures précèdent la tombée de la nuit. Elle allonge son bras droit et tend la paume de sa main devant son visage, parallèlement à la ligne d'horizon. Quatre doigts entre le soleil et cette dernière, équivalent à environ une heure. Elle compte. Il reste trois heures avant l'obscurité totale. Aucune minute à gâcher, Holdine s'élance vers le bois...

Les oiseaux nocturnes commencent à hululer timidement. Désormais, Grace distingue moins l'épervier qui slalome entre les arbres. La jeune

femme tente de mettre de l'ordre dans ses pensées. La vue des bouquets de lupins lui a fait perdre la tête et placer dans cette détresse. Elle a même cru qu'elle allait être renvoyée à Java et que l'Allemande était complice des Japs. Ses appréhensions ont confirmé sa première idée : que cette nouvelle vie n'était qu'un subterfuge, une torture gratuite savamment orchestrée pour la faire souffrir.

*C'est un cauchemar, je vais me réveiller et je serai de nouveau en sécurité avec les autres !*

Les larmes brouillent sa vue. Le paysage perd son relief, se grise. Il est moins contrasté. Grace entend l'épervier crier et perçoit de vagues rumeurs au loin : des voix humaines.

*Nous ne sommes pas seules, je le savais !*

Elle presse le pas, oubliant de faire attention aux endroits où elle pose les pieds. Elle identifie les voix : des hommes parlent et rient. Camouflée derrière un monticule de terre, elle les observe et reconnaît leur uniforme marron clair.

*Des Japs... mais...*

Elle veut éviter de faire craquer le tapis de la forêt en reculant, mais tombe à la renverse. Elle se maudit, serre les dents, s'immobilise et tend l'oreille. Plus aucun bruit. Ses pensées s'éparpillent.

Quand Grace ose enfin regarder par-delà la butte, ses ennemis ont disparu.

*Je ne comprends pas, j'aurais dû les entendre s'éloigner !*

Elle se ronge les ongles et scrute le périmètre qui s'obscurcit.

*Que dois-je faire ? Attendre et veiller ici, toute la nuit ? Ou bien, rester en mouvement sans vraiment savoir ou aller ?*

Elle a négligé le rapace. Près d'elle, il piétine désormais sur le tas de terre, attrape des cailloux pour les cracher plus loin. La proximité de la jeune femme ne l'effraie pas.

*Quelle folie de faire confiance à un oiseau !*

Grace tend doucement sa main. Il s'arrête et vient picorer dans sa paume. Un craquement sec les surprend et l'épervier s'envole. Grace s'aplatit sur le sol, immobile...

Fausse alerte.

Après un laps de temps calme, elle se relève. Le volatile est de retour à ses côtés, il crie. Elle traduit son langage : il souhaite reprendre la route et s'impatiente. Elle hésite, puis le suit.

Grace pense à Holdine, a peur de ne jamais la revoir. Elle l'a assez côtoyée pour savoir que l'Allemande ne pourra pas prendre de décision seule. Cette dernière connaît la Forêt-Noire, mais son trop fort besoin de maîtrise la bloque dans sa prise de risques. L'unique chose qui pourrait la contraindre à partir à sa recherche serait son trop grand désespoir. C'est seulement dans cette situation extrême qu'elle pourrait inconsciemment se jeter dans la gueule du loup. Et dans ce cas, Grace sait qu'elle la perdrait pour toujours.

L'épervier s'est arrêté. Elle doit rebrousser chemin. En prise avec ses réflexions, elle l'avait encore oublié. Il crie et Grace le retrouve, planté sur la branche basse d'un arbre. L'oiseau ne bouge plus.

*Pourquoi se pose-t-il si longtemps ?*

La journée a atteint son crépuscule. La jeune femme est gelée. Elle croise les bras autour de son torse et trépigne.

— Que veux-tu ? Allez, repartons !

Mais tel un spécimen naturalisé englué sur sa branche, l'épervier ne réagit pas. Grace est parcourue d'une sueur froide. Elle scrute l'environnement. Une lueur évanescence quasiment phosphorescente sous la lumière déclinante du jour attire son regard. Une incongruité dans ce paysage forestier. Grace veut savoir. Elle abandonne le rapace et marche en direction de la clarté. À mesure qu'elle s'en approche, l'apparition se matérialise.

C'est un carré blanc... un carré de tissu...

C'est un mouchoir.

La jeune femme croit l'identifier et sa poitrine se serre instantanément. La toile de coton est fine, presque transparente, brodée. Grace se souvient de cette soirée, lorsqu'elle avait demandé aux cinq autres filles de le signer. Elle était désespérée et savait son avenir compromis. Elle avait réclamé leur dédicace pour ne pas les oublier, les garder auprès d'elle.

*Quelqu'un l'a déposé ici*, pense-t-elle en le prenant entre ses mains.

Avec son index, elle longe les lettres qu'elle avait brodées au fil bleu pour conserver leur signature au crayon : Gertie, Bertha, Marie, Lies, Jan. Et enfin, Grace, la sienne.

Des souvenirs jaillissent : des relents d'aliments trop cuits provenant de la cuisine, l'humidité intense qui collait leurs cheveux à leur front, la peur comme un courant électrique, les noms de fleurs sur les portes, *rupinasu*. Elle se rappelle tout, sauf leur visage.

Grace est subitement trop fatiguée pour essayer de comprendre pourquoi ce témoin du passé resté à Java se trouve accroché au beau milieu du bois. Elle presse le mouchoir contre sa figure et le hume.

La forêt refuse qu'elle oublie. Elle veut lui imposer la vérité.

La nuit tombe. Désormais, les plaintes et les froissements d'ailes des oiseaux nocturnes jouent une musique entêtante. Grace doit s'arrêter. Elle repère un coin confortable sous un vieux conifère et se couche en chien de fusil. Elle attend, serrant le carré de coton chiffonné dans son poing...

Holdine ne trouve pas d'emplacement satisfaisant pour se débarrasser de l'arme. Pourtant, qui pourrait s'inquiéter d'une motte de terre retournée ? Faudrait-il encore rencontrer quelqu'un dans cette forêt ! Dépitée, elle jette son dévolu sur une zone plane envahie de buissons recouverts de baies. Elle donne ses premiers coups de pelle. L'humus est souple, mais par endroit, elle doit retirer de gros cailloux avant de pouvoir creuser plus profondément. Le sous-bois s'assombrit de minute en minute. L'Allemande accélère le mouvement. Il n'y a pas de temps à perdre...

Satisfaite, elle contemple la fosse noire quelques secondes, s'essuie le front et lisse ses cheveux. Les auréoles humides qui s'étendent sous ses aisselles moites la désolent. Pressée de se débarrasser de l'arme, elle s'empare de la carabine et la jette sans ménagement dans le trou, comble l'espace vide et aplanit la terre avec le dos de la pelle.

En se redressant, elle a l'étrange impression que quelqu'un, ou plutôt quelque chose se tient dans son dos. Du coin de l'œil, elle tente de confirmer son ressenti, mais n'aperçoit que la silhouette floue des arbres. Elle se retourne et se fige instantanément : un ours brun. Ses minuscules yeux noirs la fixent sans sourciller.

*Un ours en Forêt-Noire ?*

Holdine est surprise et n'a pas le bon réflexe. Décontenancée, elle se jette sur le trou qu'elle vient de boucher et creuse à pleines mains pour récupérer l'arme. L'animal analyse rapidement ses mouvements et se dresse sur ses pattes arrière en agitant son museau dans l'air de manière menaçante. Holdine se relève, lui fait aussitôt face et lève les bras vers le ciel.

— Va-t'en ! Je n'ai rien pour toi ! Mange tes baies ! Moi, je ne suis pas comestible !

Son ton est ferme. Les yeux mobiles du plantigrade semblent confirmer qu'il l'écoute. Mais il n'est pas impressionné. Sa respiration se

fait plus sonore, il grogne en dévoilant ses crocs menaçants, puis avance de quelques pas en avant...

*Mon Dieu !*

L'Allemande plonge à plat ventre. Elle croise ses mains derrière sa nuque afin de protéger son visage, sa tête et son cou. Elle joue la morte.

*Mon Dieu !*

Les larges pattes de l'ours font vibrer le sol. Il se tient maintenant près d'elle. Holdine pleure et se retient d'uriner. Les relents caverneux du souffle de l'animal parviennent jusqu'à elle. Durant un instant qui lui semble être une éternité, l'ours hume son odeur, grogne. Il secoue ses jambes, sa taille aussi... puis d'un seul coup, tout s'arrête. Il s'éloigne.

L'Allemande reste couchée un instant sans bouger, le temps que son rythme cardiaque s'apaise, qu'elle s'assure qu'il ne revienne pas.

Un petit animal piétine maintenant son dos, le remonte, puis le redescend comme s'il attendait quelque chose avec une impatience anxieuse. Holdine se retourne.

*Toi ! pense-t-elle avant de s'asseoir en tailleur.*

L'épervier bat frénétiquement des ailes. Il tente de rester statique dans l'air. L'Allemande tend la main et le volatile saute dans sa paume. Elle ne s'étonne pas du fait qu'il soit si peu farouche. Il fait désormais partie de son monde. Elle s'égare un instant dans ses pupilles d'un noir d'encre. L'oiseau prend ensuite appui et s'élance jusqu'au sommet des arbres. Holdine sait qu'elle doit le suivre, qu'il symbolise sa balise. Elle brosse la terre sur ses vêtements, récupère la pelle et accompagne l'animal.

Elle le talonne, a peur de le perdre de vue. Peut-être la guide-t-il vers Grace ? L'image de la carabine ne quitte pas son esprit.

*Pourquoi a-t-elle été déposée dans le coffre ? Par qui ?*

La culpabilité la tараude, la fait se sentir indigne. C'est une mauvaise mère, une épouse ingrate, une amie négligente... L'oiseau est rapide.

Son thorax douloureux l'opprime et la ralentit. Soudain, prise de panique, Holdine ne peut plus respirer et tombe à genoux sur le sol humide. L'épervier ne peut rien pour elle, mais il l'attend. Entre le silence et les râles de son souffle contrarié, Holdine croit percevoir une voix dans le lointain, celle d'une femme récitant une litanie dans une langue cryptée.

Agenouillée, l'Allemande inhale et exhale lentement jusqu'à retrouver sa complète capacité pulmonaire. Quand elle se redresse enfin et pose les mains sur ses cuisses, la forêt s'est assombrie. Rien d'anormal. Elle

n'entend rien. La voix féminine n'était sûrement qu'une distorsion de son esprit. Puis soudain, un son étrange grandit sur sa droite. Le long sifflement d'un ballon de baudruche en train de se dégonfler, suivi d'un hurlement rauque court et puissant. Holdine s'immobilise, aux aguets. Comme un dialogue infernal, d'autres cris semblables au premier percent le calme du sous-bois. La mère de famille tremble. Pétrifiée, elle ferme les yeux. Quand les gémissements d'agonie cessent enfin, elle les rouvre et aperçoit une femme debout, à environ cinq mètres devant elle. Sa figure phosphorescente sous le crépuscule est pâle et émaciée. Ses cheveux noirs sont tirés en arrière et elle porte un volumineux manteau de fourrure brune. Dessous, ses bas filés plissent sur ses chaussures usées.

Holdine a longtemps évité les visages comme le sien. Désormais, la forêt l'oblige à ne plus détourner le regard. L'apparition reprend sa litanie. Une interminable plainte pour accompagner celle des cervidés.

L'Allemande se souvient et a honte : le magnifique manteau de fourrure que Frantz lui avait offert un soir d'exultation appartenait à une autre femme. Elle le savait.

Elle bouche ses oreilles, se recroqueville et espère que l'apparition éthérée se disperse comme par magie.

Désormais noire comme la nuit, la forêt appartient aux prédateurs nocturnes. Holdine sait qu'elle n'est pas l'une des leurs. Elle frissonne et se tapit derrière un groupe de fougères. Elle dormira ici...

Les yeux de Grace roulent sous ses paupières closes. Elle rêve :

Sous la chaleur implacable du soleil, une multitude de grains brillants se précipite et tombe sur la terre boueuse avant d'être engloutie par un peloton de gallinacés avides. Sa domestique se tient de dos devant elle. La petite fille la rejoint et agrippe son sarong. La vieille Javanaise pivote et lui tend le bol de graines. Grace lui sourit, mais quand elle cherche à capter son regard à contre-jour, un nuage opaque a remplacé le visage ridé de sa *Babou*. Elle prend peur. La chaleur et le choc l'étourdissent. Elle perd connaissance...

Haletante, Grace se réveille brutalement.

Holdine marmonne. Elle aussi, rêve :

Un feu flambe dans la cheminée. Ses enfants sont présents auprès d'elle, ainsi qu'un immense sapin trônant dans le salon. La mère de famille trie des boules de Noël en verre teinté. L'une après l'autre, elle les confie à son fils et sa fille. Elle leur demande d'en prendre soin. Le bas de l'arbre est déjà décoré et les petits s'apprêtent désormais à habiller son sommet. Des tabourets sont disposés autour du sapin pour les aider à compenser leur petite taille.

Le garçonnet grimpe en premier. Il est agile et trouve vite son équilibre.

La fillette, elle, est beaucoup moins à l'aise. Le tabouret commence à tanguer sous son poids. Mais, trop tard : quand sa mère entend le fracas, elle est déjà tombée et ses cheveux s'enflamment. L'Allemande prend peur et s'élance. Le choc et la proximité des flammes l'étourdissent. Elle perd connaissance...

Haletante, Holdine se réveille brutalement.

Les deux femmes se regardent, décontenancées et incrédules. Elles viennent de se réveiller l'une à côté de l'autre, enveloppées toutes les deux dans une couverture de laine à carreaux rouges et verts. Elles se trouvent toujours dans la forêt, mais plus à l'endroit où elles s'étaient endormies.

Soudain, un craquement violent les fait sursauter.

Son origine les laisse interdites.

Un homme leur tourne le dos, attise le bois incandescent d'un feu de camp autour duquel ils sont tous les trois installés. Le bois explose sous ses coups de bâton, éclate en particules dorées qui s'élèvent vers le ciel. Le jour n'est pas encore levé. Dans l'obscurité, Holdine et Grace ne distinguent que sa longue silhouette, intimidante contre la lueur orangée des flammes.

Les deux femmes n'osent ni bouger ni respirer. Grace vient de trouver près d'elle une paire de souliers au cuir épais et des chaussettes blanches. Doucement, elle se penche et les enfille, soulagée de sentir ses pieds enfin à l'abri.

Comme une histoire sans paroles, elle s'adresse ensuite à son amie en mimant la fuite par des mouvements qu'elle espère suffisamment discrets pour ne pas se faire remarquer. Holdine refuse. Elle fait rouler ses yeux, mal à l'aise. Grace lui lance un regard courroucé et soudain, elles sursautent toutes les deux, surprises par le timbre de voix grave de l'homme.

— Avez-vous correctement dormi, mesdames ? leur demande-t-il en se retournant vers elles.

Leur tête pivote en même temps dans sa direction. Holdine a du mal à déglutir et Grace se prépare à passer à l'attaque. L'homme part retrouver son poste et fouille dans la pénombre. Sous l'éclairage des flammes, Holdine remarque ses yeux très clairs, presque transparents. Il tient maintenant une bouteille isotherme en métal blanc dans les mains et vient la placer près du bûcher.

— Qui êtes-vous ? Pourquoi sommes-nous là ? lui demande Grace d'un ton cassant.

L'homme s'assoit, un léger rictus sur le visage. Il garde son flegme.

— Je suis celui qui a allumé du feu pour vous réchauffer, mesdames.

— Mais encore ? renchérit Grace en le fixant sans fléchir.

Holdine serre l'épaule de la jeune femme et lui envoie un regard d'apaisement. Grace pousse un long soupir, sa mâchoire se crispe.

— Excusez-la, monsieur. Nous sommes étonnées de nous trouver ici. Pour ma part, j'étais égarée seule dans le bois avec la peur au ventre. La nuit tombait. J'ai dû me résoudre à m'arrêter et à trouver un endroit pour dormir...

— Moi aussi ! la coupe Grace. Nous étions chacune isolées au milieu de nulle part, alors pourquoi nous réveillons-nous côte à côte ?

— Oui, elle a raison. Vous nous avez transportées ici ? Pourquoi sommes-nous restées endormies ? Vous nous avez droguées ? Qu'attendez-

vous de nous maintenant ? lance l'Allemande en s'essoufflant.

L'homme les observe en silence, les bras croisés sous les aisselles. Son visage demeure impassible. Seuls ses yeux luisants trahissent l'intérêt qu'il porte aux questionnements des deux femmes. Grace chuchote à l'oreille d'Holdine, l'air visiblement inquiet.

— N'ajoutons rien. Attendons qu'il parle.

Les deux femmes se raclent la gorge et leurs mots cèdent la place aux frémissements des feuilles et aux gémissements nocturnes de la forêt.

— Le café sera bientôt chaud, les informe l'homme avec un léger sourire aux lèvres.

Il est assis sur le sol et sa redingote noire s'étale comme les ailes déployées d'une chauve-souris. Mis à part une longue écharpe de soie cramoisie un peu usée enroulée autour du cou et empreinte d'une certaine originalité, l'homme porte le costume masculin traditionnel de la Forêt-Noire. Holdine remarque que ses mains sont posées délicatement sur ses genoux. Elle trouve cette posture trop raffinée, décalée dans le contexte forestier. Elle reprend la parole :

— Êtes-vous celui qui nous ravitaille ?

— Oui, c'est bien moi. Je suis là pour vous soutenir, lui confirme l'homme.

— Si vous nous aidez, alors pourquoi avoir fui le soir où nous vous avons poursuivi ? réplique Grace, toujours aussi contractée.

— Eh bien, dit-il en se levant, notre rencontre n'était pas encore programmée. Il était trop tôt.

— Trop tôt pour quoi ? continue la jeune femme.

— Vous le saurez bientôt... Ah ! le café est prêt.

— Arrêtez donc tous ces mystères ! s'exaspère Holdine à son tour. Nous ne sommes pas des marionnettes manipulables à souhait ! Nous voulons la vérité. Qui êtes-vous ?

— Ce n'est ni l'heure ni l'endroit, mesdames. Laissez-moi d'abord vous servir ce café chaud. Une longue route nous attend dès l'aube.

L'homme repart fouiller la pénombre et en extrait un torchon et trois gobelets en aluminium. De retour auprès du feu de camp, il roule le torchon autour de sa main droite et s'empare de la bouteille isotherme. Il verse ensuite le liquide fumant dans chacune des timbales.

— Tenez. Attention à ne pas vous brûler la langue. C'est chaud, les prévient-il en leur tendant leur ration.

— Buvez d’abord, lui ordonne Grace. Vous avez peut-être mis quelque chose dedans !

— Très bien.

Il s’exécute sans problème et avale trois gorgées.

— Ce n’est pas suffisant, buvez-en plus ! poursuit Holdine.

Grace se félicite du comportement de son amie. Elle lui sourit et hoche la tête en signe d’approbation. L’homme avale quelques gorgées supplémentaires, puis retourne s’asseoir. Ils attendent de longues minutes en silence durant lesquelles rien de grave ne se produit, puis d’un commun accord, les deux femmes se décident enfin à tremper leurs lèvres dans le café.

Grace ingurgite le sien presque d’un seul trait, alors que Holdine le déguste par petites gorgées. Très corsé, il pique leur gorge. Toutes deux osent à peine regarder l’homme qui s’active face à elles. Il commence à rassembler ses affaires, puis d’un seul coup aux aguets, arrête son geste.

— Ne bougez pas... Vous entendez ? Les chouettes se taisent, leur dit-il, la main sur la bandoulière de son sac.

Holdine et Grace tendent l’oreille. Elles ne remarquent aucune différence. Pour elles, tous les chants d’oiseaux sont uniques, écoutés séparément, mais regroupés, ils se ressemblent tous.

— C’est le signe que l’aube arrive. Aidez-moi à éteindre le feu et nous partirons.

— Pourquoi devrions-nous vous suivre ? s’insurge Grace.

L’homme pose son sac à terre, puis la regarde avec bienveillance avant de répondre :

— Parce que je connais la forêt, alors que vous, non. Rappelez-vous la journée d’hier.

La jeune femme est décontenancée.

— Il n’a pas tort, Grace. Nous disposons de deux options : soit retourner nous perdre encore une fois dans le bois, soit l’accompagner et peut-être enfin obtenir une explication, tente de la raisonner Holdine.

— Madame voit juste. Je vous laisse décider... Alors ?

— Mais la ferme... s’inquiète Grace.

— Ne vous en souciez pas. Elle ne disparaîtra pas. Elle restera en place, ainsi que la vache.

Holdine et l’homme attendent la réponse de la jeune Javanaise. Deux contre une. A-t-elle vraiment le choix ?

— Très bien. Je vous suis, leur dit-elle à contrecœur.

Une fois le feu éteint, ils prennent la route. Pour la première fois, les deux femmes se laissent guider. Elles dissimulent leur soulagement. L'homme les devance et leur évite les obstacles encore invisibles sous la clarté naissante.

— Où nous emmenez-vous ? s'enquiert Grace.

— Chez moi.

— Vous êtes déserteur, n'est-ce pas ? Je pourrais le comprendre, vous savez. La guerre n'a pas de sens. Je dirais même que je suis admirative. Oser sortir du rang demande du courage, continue-t-elle.

— Je n'ai pas déserté, mademoiselle. Pensez-vous réellement, en me voyant, que j'aurais pu être enrôlé ?

Les regards de Grace et de Holdine se croisent. Elles se concertent en silence... En chœur, elles lui répondent :

— Non, bien sûr.

L'homme n'est pas jeune, c'est une certitude, mais son visage porte peu de traces du passage du temps. Seules la légère courbure de son dos et deux rides aux commissures des lèvres pourraient indiquer qu'il a au minimum 50 ans.

— Concentrez-vous et regardez bien où vous posez vos pieds. L'itinéraire est assez accidenté, les prévient-il.

En effet, les clairières qu'ils traversent sont de courts répits face aux pentes ardues et touffues qu'ils doivent franchir. Parfois, le seul chemin praticable les contraint à passer sur le côté, le ventre rentré entre deux murs de roche saillants. Parfois, la végétation est si dense qu'ils doivent se coucher et ramper sur le sol humide. Les deux femmes ne se plaignent pas. L'homme les conseille. Il leur dit sur quelles pierres marcher, contre quelles plantes éviter de se frotter et de contourner les endroits où le risque de s'enfoncer dans la boue est important...

Après avoir passé un haut taillis, Holdine et Grace sont agréablement éblouies par la lumière du jour. Le soleil perce au centre de deux grandes murailles d'épicéas. Fini le sol accidenté, elles posent enfin les pieds sur un long passage d'herbe fraîche et tendre.

— Nous arrivons bientôt. Nous n'avons plus qu'à remonter ce chemin, les informe l'homme.

Les deux femmes soupirent, soulagées. Elles sont fourbues.

Au même moment, une bourrasque fait plier la végétation comme si la puissance du courant d'air provoqué par les battements d'ailes de l'oiseau volant vers eux se démultipliait. C'est l'épervier. Il plane quelques instants au-dessus du trio, puis pique pour finalement se poser sur l'épaule de l'homme.

— Ah ! Te voilà toi ! Où étais-tu passé ? s'exclame leur guide.

Le rapace crie et tourne la tête pour observer les deux femmes.

— Il est à vous ? Vous l'avez apprivoisé ? demande Grace avec une pointe d'excitation dans la voix.

— Oh, non ! Il appartient à la forêt. Personne ne le domestiquera. Il est ici parce qu'il l'a décidé. En quelque sorte, nous sommes collègues, tous les deux. Nous œuvrons pour la même cause... N'est-ce pas l'oiseau ?

Le volatile semble le comprendre. Son bec claque trois fois, puis il passe de l'épaule de l'homme au sommet de sa tête.

— Reprenons la route, mesdames.

Ils avancent quelques mètres, puis l'épervier s'envole. Il les distance. Au bout de la route, il n'est plus qu'un minuscule point suspendu dans l'air.

Les résineux forment une muraille inviolable autour d'eux. Ils marchent tous les trois en silence, droit devant. Une marche à la tonalité solennelle. La traversée n'est pas désagréable, si ce n'est un étrange bourdonnement qui s'intensifie à mesure qu'ils progressent.

— Grace, vous entendez ce son ? demande Holdine à son amie.

— Tout à fait. On dirait un moteur qui ronronne doucement.

— Oui, c'est ça... Monsieur ? D'où provient ce bruit ?

L'homme les précède d'un pas décidé. Son manteau en velours claque contre ses mollets à chacune de ses enjambées. Il a tout de même entendu l'Allemande.

— C'est le Mur... Voilà, nous allons bifurquer ici, leur annonce-t-il sans se retourner en désignant du doigt une fine piste située sur leur droite.

Les deux femmes se regardent, prises de panique. Peut-être ont-elles fait une erreur en le suivant ?

Au bout de la piste se trouve une petite clairière. Et au cœur de cette clairière, le chalet de l'homme.

Installé sur le rebord de la fenêtre du chalet, l'épervier attend.

— Voilà. Nous sommes arrivés, annonce l'homme.

Holdine et Grace s'arrêtent. Chacune de leur côté, elles ont imaginé de multiples scénarios durant leur marche. Plus de pires que de meilleurs, d'ailleurs. Elles ont caressé l'espoir infime de retrouver ce qui manque à de nombreux êtres humains lorsqu'ils en sont privés : un lien social, pouvoir s'oublier dans la compagnie des autres.

La déception marque leur visage lorsqu'elles découvrent l'endroit dans lequel leur guide les a conduites. C'est un chalet de petite taille, s'apparentant plus à un refuge de montagne qu'à une résidence secondaire. Sous le soleil, son toit de tôle ondulée lance des éclairs lumineux. Ils aveuglent les deux femmes qui cherchent à les éviter en fermant les yeux, le temps de recouvrer une vision claire.

Holdine retient ses larmes. Elle regrette déjà l'espace et le confort de la ferme. Grace, elle, reste sur ses gardes : ce qui les attend chez l'homme pourrait bien signer leur arrêt de mort.

— Je vous souhaite la bienvenue chez moi. Je vous en prie, mesdames, reprend leur hôte en les conviant poliment à le précéder.

— Je crois que je vais finalement décliner votre invitation, annonce Grace en reculant d'un pas.

Holdine est surprise par sa réaction. La jeune femme semble méfiante. Et comme la méfiance est contagieuse, l'Allemande s'éloigne de lui, elle aussi.

Sans s'agacer, il sourit et poursuit :

— Je comprends votre hésitation. Je vous dirai tout ce que vous souhaitez savoir, y compris mon identité. Mon chalet est confortable et nous avons tous besoin de nous reposer.

Les deux femmes restent immobiles. Elles essaient de gagner du temps pour trouver une solution de repli, mais rien ne leur vient à l'esprit. L'homme reprend :

— Ne vous inquiétez pas. Quand vous serez au fait de ce qui vous intéresse, je vous raccompagnerai à la ferme. Allez ! Suivez-moi.

Holdine se sent lasse, fatiguée d'avoir trop marché. Elle désire que cette quête de vérité prenne fin au plus vite. Elle désespère d'obtenir une

réponse, qu'elle soit douloureuse ou non. Elle tente de convaincre son amie, mais celle-ci s'obstine à fixer l'homme du regard comme si elle voulait le défier par la pensée.

*N'essayez pas de nous avoir ! C'est peine perdue !*

— Prenons une décision, Grace. Vous voyez bien qu'il est seul. Nous devons lui faire confiance. Nous n'avons pas d'autre choix... Il peut nous reconduire à la ferme.

Dehors, la clairière retient son souffle. Chaque tige d'herbe, chaque parcelle de terre, chaque étamine, chaque stigmate et chaque pétale de fleur s'oriente dans leur direction.

— Avez-vous pensé qu'une fois dans le chalet, il pourrait nous piéger comme des rats ? lui répond sèchement Grace.

— Cet endroit est minuscule. Enfin, voyons ! (Holdine rejoint l'homme à grandes enjambées et se poste à ses côtés.) Je le suis. Et vous avez tout intérêt à faire de même, Grace.

La jeune femme écrase l'herbe sous ses semelles. Elle manque d'arguments et finit par accepter de les accompagner à contrecœur.

— Très bien ! Vous ne serez pas déçues. Allons-y, mesdames ! annonce leur guide en ouvrant la marche.

Plus elles s'approchent du chalet, plus le doute les étreint. Chaque pied posé devant l'autre pèse comme du plomb. Chacune repense à son expérience de la veille. Holdine revoit la femme au manteau de fourrure. Elle se prépare à la confronter, puis se raisonne très vite. Son teint, son allure décharnée, paraissent monstrueux, spectraux. Elle déglutit. Grace, elle, garde la main dans une poche. Elle serre très fort le mouchoir brodé et fait blanchir ses articulations.

Avant d'entrer, elles croisent le regard familier de l'épervier qui piétine sur le bord de la fenêtre. Il suit et analyse chacun de leurs mouvements. Une fois les deux femmes disparues, il s'envole rejoindre les mystères de la forêt.

Dans le chalet, l'espace sombre paraît surchargé. Mais quelle odeur ! C'est l'été, pourtant la pierre et le bois ont retenu les effluves rassurants des innombrables hivers écoulés. Holdine et Grace croient d'abord reconnaître le parfum du clou de girofle, de l'encens chaud, puis c'est au tour des

aiguilles d'épicéa et pour finir, la rondeur de l'ambre et la force des braises fumantes.

L'homme les guide à travers un dédale d'accumulations d'objets.

— Venez donc vous asseoir, je vous en prie. C'est par ici.

Ils contournent une longue table encombrée avant de rejoindre le fond du chalet. Les deux invitées prennent place sur un canapé en cuir dans lequel elles s'enfoncent avec surprise. Chacune installée à une extrémité, elles s'agrippent à l'accoudoir. En silence, elles inspectent discrètement l'endroit.

L'habitat se compose d'une pièce unique. À droite se trouve le coin-cuisine avec un vieux réchaud et à côté, la cheminée en pierre grise identique à celle des parois. La table encombrée trône au centre du lieu. Au-dessus de leur tête, le plafond est bas : sûrement une mezzanine.

Ce sont les murs qui étonnent le plus les deux femmes. Aucun espace n'est laissé nu. Ils sont tous, sans exception, recouverts d'horloges. Des pendules plutôt, comme celle de la ferme. Toutes en bois sculpté. Des gigantesques, des minuscules. Un grand nombre illustre la forêt, ses oiseaux ou ses cervidés. D'autres, des parties de chasse et leurs trophées. Grace reconnaît le moulin sur certaines et Holdine, des maisons décorées et des fêtes de village sur d'autres. Elles sont si rapprochées les unes des autres que les chaînes de leurs poids sont entremêlées. Chaque balancier oscille en cadence. Ils produisent un son léger, un bourdonnement de fond.

— Mes coucous sont de belles réussites, n'est-ce pas ? dit l'homme de dos, tout en fouillant dans un placard près du réchaud.

Holdine et Grace ne répondent rien. Elles n'arrivent pas à lier leur expérience à cet endroit atypique. L'Allemande pense qu'elles ont rencontré un excentrique, ou pire, un fou. Elle n'ose pas bouger, les mains appuyées sur les genoux. Grace garde la bouche entrouverte, fascinée par la capacité de leur hôte à avoir accumulé autant d'objets dans un si petit espace.

L'homme dépose trois verres vides sur un guéridon en marbre rose.

— Je les ai tous fabriqués, sans exception. Les coucous racontent une histoire... Je vous prépare du café. J'espère que vous n'avez rien contre. J'en bois beaucoup. Je n'ai que ça ici, pas d'eau-de-vie. Il me tient éveillé la nuit... Réparer, améliorer, régler, tout exige du temps. Trop de temps, diront certains.

L'homme retourne mettre la touche finale à son breuvage.

Grace se lève pour observer les pendules de plus près. Il est miraculeux que certaines restent accrochées au mur tant elles sont démesurées. Holdine,

toujours assise, a décidé de ne plus parler et attend la suite des événements.

Grace inspecte la table envahie d'outils, de morceaux de bois et de pièces mécaniques, avant de demander :

— Vous vivez ici depuis longtemps ? Je pose la question, car certains de vos... euh, coucous, comme vous dites, paraissent très anciens.

L'homme ne répond pas, trop concentré à préparer son café. Grace retrouve sa place auprès d'Holdine, puis l'interroge de nouveau :

— C'est un passe-temps ? Vous habitez seul ?

L'Allemande se tourne en direction de la jeune femme, l'air dépité. Elle pense qu'elles ont suivi un ermite, probablement un asocial.

— Voilà !

Il revient en tenant la cafetière fumante. Puis, il s'ensuit une scène de déjà-vu : il verse à chacune des femmes le café exactement comme il l'a fait la veille. Ensuite, il part jeter son manteau nonchalamment sur la table et vient s'asseoir dans le fauteuil en face d'elles. Il se cale, tire sur son gilet, croise les jambes et pose délicatement ses mains sur son genou.

— Vous êtes horloger ? Qu'attendez-vous de nous ? Vous allez nous cloîtrer avec vous ?

Grace ne veut pas laisser de temps morts, que l'homme mène la partie. Son visage est écarlate. Le sang tape dans ses oreilles. Elle s'agite sur le canapé, fait crisser le cuir écaillé. À ses côtés, au bord du malaise, Holdine sonde discrètement son regard bleu déstabilisant. Elle cherche à déceler l'ombre cachée derrière la transparence de ses iris.

— Non. Bien sûr que non. Je ne vais pas vous enfermer ici avec moi. Comprendre requiert du temps. Nous allons donc prendre ce temps, ensemble... Vous pouvez vous détendre.

Soudain, ils entendent un bruit sourd suivi d'un déplacement violent provenant de la mezzanine.

— Tu peux descendre. Viens te présenter, dit l'homme sur un ton rassurant en levant les yeux en direction de la source du remue-ménage.

Les premières marches de l'échelle grincent. Les deux femmes retiennent leur souffle. Le temps s'arrête, suspendu jusqu'à la confrontation avec l'inconnu...

C'est la petite fille. Elle s'approche doucement sur la pointe des pieds, sans faire de bruit. Holdine est prise d'un doute. Son comportement diffère de celui de leur première rencontre. Mais à la seconde suivante, elle la reconnaît sans hésitation. Elle dit sèchement à l'homme :

— Nous nous sommes déjà croisées dans la forêt. C'est votre fille ? Vivre isolé dans ces conditions n'est pas acceptable pour un enfant.

Elle regrette aussitôt ses mots par peur de représailles éventuelles. L'hôte reste calme.

— Non. Elle a simplement choisi de résider ici. Et moi, je veille sur elle.

La fillette enserre le cou de son protecteur avec ses bras sans quitter les deux femmes du regard. Ses sourcils se froncent. Elle ne dit rien, semble se méfier.

— Va t'asseoir Annette, nous devons parler entre adultes... Va plutôt dehors, l'oiseau doit s'impatienter. Allez jouer ensemble, la journée n'est pas terminée.

La petite fille se détache de l'homme à contrecœur, et la moue boudeuse, se dirige vers la porte. Il guette, attend qu'elle soit hors de sa vue, puis reprend la parole :

— Les enfants n'ont pas besoin de tout savoir. Ils interprètent selon leurs moyens. Ils se rendent coupables de tout, car ils ne comprennent pas que le monde ne tourne pas uniquement autour d'eux. C'est normal. Je pense que vous savez où je souhaite en venir... Ah !

Aux aguets, il lève son index et les yeux au ciel.

Holdine et Grace se jettent un regard perdu. Son discours n'a aucun sens. Puis d'un seul coup, un cliquetis, ou plutôt une multitude de cliquetis les fait sursauter sur le canapé.

Le son provoqué par la mise en route simultanée du système des coucous est considérable, mais incomparable à celui de l'ouverture parfaitement synchronisée de chaque petite porte. Elle est suivie d'une cacophonie de cris d'oiseaux, de couples dansant et tournant en rond sur leur plateforme, de bûcherons coupant du bois de manière saccadée. Le bruit est assourdissant. Les deux femmes se bouchent les oreilles. L'homme, lui, garde les paupières closes et se délecte de ses créations.

Cinq coups. Quand tout s'arrête, les ondes se propagent encore quelques instants au cœur des murs de pierre avant de céder doucement l'espace au silence.

Grace et Holdine observent l'air ébahi de leur hôte. Chacune pense que trop de temps passé dans cette forêt l'a rendu dément. Quand il rouvre les yeux, l'homme ne leur dit qu'une seule chose :

— Maintenant, je vais vous parler de moi. Vous l'attendiez. Je le sais.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

Jonas

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

Alors, commençons !

Je me nomme Jonas. Je vous avoue que je ne sais plus très bien si j'ai choisi ce prénom, ou bien s'il m'a été donné à ma naissance...

Servez-vous encore un café, mesdames !

Je vis dans la forêt depuis longtemps et ne me rappelle plus la période exacte de mon arrivée... Malgré tous nos efforts, nous oublions beaucoup ici. Je crois savoir que vous perdez la mémoire en ce moment. Mais ne vous inquiétez pas. Au bout d'un certain temps, vous prendrez conscience que cela n'a aucune importance. L'essentiel se trouve ailleurs.

Tout ce qui ne sert pas est abandonné.

Pour ma part, je suis sûr d'une chose : j'ai connu une guerre avant la vôtre.

Si je dois vous parler de moi, alors voici ma vie. Celle que j'ai reconstruite en m'aidant de mes réminiscences.

Je suis né dans les Vosges, en France. J'étais l'un des rares fils d'une fratrie de onze enfants, un des plus âgés. J'ai assisté à la mise au monde de beaucoup de mes sœurs, à leur mise en terre aussi. Mes parents étaient cultivateurs. Nous vivions dans une modeste ferme, une unique pièce dans laquelle nous dormions tous ensemble, serrés dans le même lit...

Vous savez, comme dans ce conte : Boucle d'Or. Annette l'adore.

Nous habitions dans la vallée. Son accès difficile l'hiver nous isolait. J'avais donc du temps pour rêver et chasser le *Darou*. Je crois encore qu'il existe, bien caché au cœur de la montagne... C'est un animal imaginaire. Une chimère, un mélange de daim et de bouquetin avec les pattes plus longues d'un côté qui l'aident à tenir en équilibre sur les pentes raides.

J'étais un gamin calme. Je ne parlais pas beaucoup. Je préférais garder mes pensées pour moi. Je me posais des questions sur tout, surtout la mort. Pouvions-nous représenter autre chose qu'un corps de chair et de sang ? Nous retournions à la terre, mangés par les vers, mais le véritable « Nous », où partait-il réellement ?

J'avais pour habitude d'ensevelir les dépouilles des petits animaux défunts que je rencontrais durant mes promenades solitaires en forêt. Je pensais à eux et leur offrais une sépulture. Leur essence vitale mérite autant de reconnaissance que celle des hommes.

Je me sentais incompris, alors j'exécutais ma tâche avec discrétion en étant persuadé qu'elle était ma mission de vie.

À l'église, je n'écoutais que d'une oreille. Je préférais me forger mes propres idées, inventer ma réalité. Savez-vous que la puissance de l'esprit est incommensurable ? Qu'elle peut vous sauver de tout ? J'obéissais pour qu'on me fiche la paix, mais au fond de moi, je savais que je détenais un pouvoir : ma différence. Je voyais des choses que les autres ne pouvaient pas imaginer. Et pour la majorité des gens, ce qui ne peut être conçu n'existe pas.

Et pourtant...

La vie paysanne dans les Vosges était réglée. L'été, pour un gamin comme moi arrivé à une force musculaire suffisante, c'était le travail dans les cultures de ceux qui possédaient la terre et demandaient de la main-d'œuvre docile. Et l'hiver, c'était le débardage du bois dans la forêt.

Les enfants n'avaient pas le choix, ils devaient aider les parents... J'aurais préféré que mon père souffle le verre au lieu de s'user la santé à transporter des morceaux de bois. Concevoir des formes et inventer des couleurs avait un sens pour moi. L'harmonie des choses m'a toujours attiré. Tenter de magnifier la vie n'est pas secondaire. Cette mission est demeurée ma raison de vivre. Je n'en avais pas encore conscience, mais elle est l'essence même de mon existence.

Donc, lorsque je donnais un coup de main à mon père dans les zones forestières escarpées, je m'imaginais en train de souffler le verre et apporter consistance aux plus belles formes jamais créées. Au lieu du bois que j'entassais, j'imaginais un public admirer mes œuvres, bouche bée devant tant de talent.

Tous les gamins fantasment. Mes rêves m'aidaient à faire passer le temps plus vite et à supporter le travail pénible.

Mais la vie vous rattrape. Elle vous met l'eau à la bouche, mais se moque bien de vos désirs profonds. Tu peux toujours rêver mon p'tit ! Ah ! Ah ! Ah !

J'ai perdu des sœurs. Je n'ai jamais pu réellement m'attacher à elles, car elles n'étaient encore que des nourrissons, ou trop jeunes lors de leur mort. Mais pour mon père, c'était autre chose...

Vous n'avez sûrement jamais entendu parler de son métier, peu de gens le connaissent. Il était *schlitteur*. Dans la montagne, il conduisait des traîneaux débordant de bois, les faisait circuler sur des voies de rondins pour les descendre de la montagne. Une véritable épreuve de forçat. Les pentes

étaient raides, et quand ça dévalait, je peux vous dire que ça dévalait ! L'homme se plaçait devant la *schlitte* pleine, cramponnait ses deux anses, dirigeait et ralentissait la glisse en bloquant avec ses jambes. Imaginez un peu la force nécessaire ! Et toute la journée en plus !

Mon père ne ménageait pas sa peine. Je l'admirais pour cela. Comme tous les gamins, je ne voulais pas le décevoir. Je faisais de mon mieux. Je cachais ma véritable nature pour lui faire plaisir... Il n'a pas mérité ce qui est arrivé.

Il toussait déjà depuis pas mal de temps. Couchée dans l'obscurité, toute la famille se rongeaient les sangs en écoutant ses quintes rauques sans pouvoir rien faire. Ce matin-là, il n'aurait pas dû prendre le chemin de la montagne. Il avait neigé toute la nuit et travailler allait s'avérer compliqué. Ma mère s'inquiétait beaucoup quand les conditions climatiques ne jouaient pas en notre faveur. Mais comme d'habitude, mon père avait ignoré ses conseils et nous étions partis.

Ma tâche consistait à regrouper les tronçons de bois abattus et à les empiler par taille. La zone était relativement étendue, mais les débardeurs pouvaient facilement communiquer entre eux.

Je me battais avec un tronc trop lourd quand j'ai entendu des gars crier. Quelquefois, ils plaisantaient un peu fort, mais ce jour-là, c'était différent. La neige recommençait à tomber, de gros flocons.

Après les hurlements, plus rien : un silence de mort. Une intuition désagréable m'a poussé à courir les rejoindre. Les hommes étaient regroupés en cercle, les mines défaites. Le manteau blanc recouvrait tout, sauf la zone qu'ils avaient déblayée pour travailler. Certains ont reculé pour me libérer le passage. Je me souviens ensuite qu'un bûcheron m'a empoigné énergiquement par les épaules, puis j'ai vu la luge couchée, sortie de sa voie et du bois renversé autour. Mon père était étendu sur le sol, ses jambes paraissaient disloquées, du sang coulait de sa tête... Il était mort.

Ma mère n'a pas souhaité que j'assiste à la préparation du corps... J'aurais pourtant pu le rendre beau pour son passage, comme j'opérais avec les créatures que j'enterrais dans la forêt. Je me suis contenté de le veiller ainsi que notre tradition l'exige, puis je lui ai fait mes adieux.

À la suite de son départ tragique, rien n'a réellement changé. La responsabilité de la famille a incombé à mon frère aîné et moi. Nous sommes donc retournés travailler dans la montagne et dans les champs, l'été.

Le troisième hiver, j'ai rencontré l'homme qui allait ouvrir ma voie. Les voyages d'agrément se développaient chez les riches. À l'inverse de nous autres, pauvres paysans, ils avaient la possibilité de penser à autre chose qu'au labeur. Les Vosges devenaient populaires. Elles attiraient des touristes et curistes en recherche d'air pur. Parmi les multiples occupations qui leur étaient proposées, la *schlitte* remportait un franc succès. Des voies et des traîneaux pouvant accueillir un nombre important de curieux ont été conçus et construits exclusivement pour la villégiature.

J'avais beau être un gamin en pleine forme, la rudesse de l'hiver et le transport des bûches fragilisaient ma santé. Des crampes et des décharges électriques me traversaient souvent le corps sans prévenir, m'obligeant à abandonner le travail et à marcher longtemps jusqu'à leur disparition. Le printemps approchait et c'est dans ce contexte que je l'ai rencontré. Le hasard m'a guidé vers lui. Je serrais les dents une fois de plus pour ne plus sentir la douleur dans la forêt quand j'ai aperçu les contours d'un pont en construction au détour de deux sentiers.

Les voies de *Schlitte* pour touristes étaient décorées pour faire plaisir, des facsimilés enjolivés de la réalité de notre labeur, attrayants et romantiques. Les passerelles ne servaient à rien, juste d'ornement pour le folklore. Celle sur laquelle l'individu œuvrait était monumentale. J'ai épié l'homme quelques minutes, caché derrière les arbres, puis ma curiosité a pris le dessus. Je me suis approché de lui. L'outil qu'il manipulait avec dextérité paraissait minuscule dans sa main épaisse. Des copeaux clairs étaient projetés en l'air comme un feu d'artifice autour de lui. Il avait déjà fait naître des guirlandes de pommes de pin et des branches d'épicéa de la matière brune. J'ai senti que je le dérangeais, mais il m'a tout de même permis de l'observer ciseler le pont. Il s'est ensuite présenté, mais sans un mot de trop : il était sculpteur et disposait d'un peu plus d'un an pour décorer la nouvelle voie de *schlitte*.

Je suis revenu chaque jour admirer l'avancée de ses travaux. J'ai appris que les outils qui servaient à creuser le bois s'appelaient des gouges et que chacune apportait sa spécificité. Ses croquis préparatoires me fascinaient. Son talent se révélait surtout dans ses dessins : agencer les éléments forestiers entre eux pour raconter une histoire vivante et immersive. Il m'a permis de décalquer ses motifs sur le pont. C'est à ce moment précis que j'ai su avec certitude quel homme je voulais devenir. Au fil de mes visites, il m'a laissé reproduire ses ornements sur du papier vierge et donner mes

premiers coups de gouge. J'ai rapidement trouvé mon rythme et créé mes propres associations en l'imitant.

Ce sont les courbes que j'aime le plus sculpter, les formes tortueuses des bois de cerf, les entrelacs de la végétation... Mais à cette époque, je rêvais, une fois de plus. J'aurais souhaité qu'il me prenne comme apprenti, mais j'étais persuadé que mes proches me jugeraient. Je ne voulais pas passer pour un morveux irresponsable aux idées excentriques. Je n'ai donc rien osé demander. De plus, ma famille avait besoin de moi. Je culpabilisais.

Mes entrevues secrètes ne restèrent que cela. J'assimilais les bases du travail du bois en même temps que je le charriais, sans savoir si je pourrais un jour créer à mon tour.

Un nouvel hiver s'est écoulé et l'homme avait laissé derrière lui une œuvre que je considérais à la fois curieuse et merveilleuse. Il avait bien rempli son contrat : rendre la forêt à l'imaginaire de chacun de ses visiteurs.

Quelques années se sont déroulées entre ce moment et le suivant. Les souvenirs de cette époque ont disparu de ma tête.

Je vous le répète encore une fois : nous nous remémorons uniquement ce qui nous sert.

Tous les enfants de la maison grandissaient. Mon frère aîné venait de prendre le rôle de patriarche. Nous continuions à travailler dans les champs et le bois. C'est à cette époque qu'un second homme a changé – pour de bon, cette fois-ci – le cours de mon existence.

De nombreux colporteurs traversaient la vallée. Ils proposaient de tout aux villageois : des jouets, des couteaux, du linge, des livres, des produits exotiques, des poudres de perlimpinpin et j'en passe et des meilleurs. J'attendais tout particulièrement le vendeur d'images d'Épinal. Tout gamin, quand les mois de récoltes s'avéraient satisfaisants, j'étais autorisé à en acheter une... seulement une.

Bref, je reviens à notre homme.

Un soir, il a frappé à la porte de notre ferme. Nous étions attablés et mangions la soupe. Personne n'aime être dérangé à cette heure de la journée. Une de mes jeunes sœurs est partie ouvrir, mais nous sommes restés méfiants. Je me souviens qu'il pleuvait à torrents. Les bords lourds du chapeau de l'individu dégoulaient d'eau. Il ne demandait pas l'aumône, juste à s'abriter le temps que le déluge cesse. Ma mère a hésité

quelques instants. Mais comme une âme chrétienne se doit d'être charitable, elle l'a laissé entrer.

Un sacré barda l'accompagnait. Comme vous l'avez sans doute deviné, il exerçait le métier de colporteur.

L'homme a profité de l'accueil bienveillant de toute la famille. D'un peu de soupe chaude, aussi. Après s'être séché et avoir mangé, en guise de remerciement, il a ouvert sa charrette et nous a tendu une pendule. Nous en possédions déjà une comme chaque foyer, mais de plus petite taille. Sur l'horloge qu'il nous offrait, le bois était ouvragé, les détails du feuillage précis et bien exécutés, la tête du chevreuil parfaite. Je me souviens de l'emballement de mon cœur lorsqu'il nous a déclaré qu'il les fabriquait lui-même. C'était sa spécialité : concevoir et vendre des coucous. Son chariot en débordait. Aucun identique à l'autre. Ils étaient tous superbes, pour moi, en tout cas. J'ai soudain eu envie de partir parcourir les Vosges en sa compagnie.

L'homme nous a dit qu'il vieillissait, qu'arpenter à pied les reliefs montagneux devenait long et difficile, qu'il préférait produire plutôt que vendre. Il a très vite senti mon intérêt pour l'horlogerie et a profité de l'occasion pour faire sa proposition : si ma mère acceptait, je pouvais le suivre. Il m'apprendrait le métier. Mon frère aîné a su la rassurer. Ma mère a donné son accord.

Je venais de trouver ma voie : distribuer des pendules, offrir de l'harmonie au monde, un équilibre.

Pendant de nombreuses années, l'homme et moi avons partagé la même existence. Nous déambulions dans les Vosges, bien sûr, mais aussi à la frontière allemande. Nous arpentions les chemins quand le temps était clément, mais dès que les premiers frimas arrivaient, nous retournions nous calfeutrer dans son atelier. J'ai passé les meilleurs moments de ma vie dans cet endroit. Il m'a tout appris sur les horloges, leur mécanisme, l'assemblage des pièces entre elles, la minutie que cela exige. Je connaissais les rudiments de la sculpture sur bois, je me suis donc perfectionné très rapidement.

Les jours et les nuits ont traversé ma route en accéléré. Imaginez les aiguilles tourner à une vitesse folle, le coucou, entrer, sortir et chanter sans interruption. Eh bien, c'est à cela que ressemblait mon existence. J'ai arpenté les collines de la vie légèrement étourdi, dissimulé au cœur d'une

bulle brumeuse. D'adolescent, je suis devenu adulte et mon partenaire, un vieillard.

C'est fatal ! Personne ne peut lutter contre la course effrénée des aiguilles de la grande horloge...

Pratiquer un art vous cache de la laideur. Les battements de votre cœur s'accordent aux mouvements de vos mains et il s'ensuit un plaisir surnaturel grâce auquel vous devinez votre âme, et au-delà, l'âme du monde.

La folie des hommes m'a arraché des bras du bonheur de créer. J'ai retrouvé mon frère le temps de l'incorporation et des étrangers nous ont séparés. Je n'ai jamais revu ni lui ni mon partenaire. Des individus sans visage m'ont jeté dans la fausse au lion, de la même manière que des centaines, des milliers d'autres.

Alors, j'ai douté de mes convictions.

Finalement, n'étions-nous constitués que de chair et de sang ?

Assourdi par les bombes, aveuglé par les gaz et la poussière, je ne pouvais pas accepter ces non-sens. J'ai essayé de faire comme avec les petits animaux, mais trop d'hommes tombaient. Je n'étais pas à la hauteur de la tâche. Sentant la folie me guetter, je n'ai trouvé aucune autre solution. Je me suis recroquevillé et j'ai attendu, me transformant à mon tour en un tas de chair parmi les tas de chair déjà en putréfaction. J'ai désiré la mort, mais au lieu du coup de faux tant espéré, elle m'a abandonné auprès de ceux auxquels elle venait d'offrir sa délivrance... Pourquoi ?

Je ne comprenais pas la violence. Mais c'est la colère qui m'a gardé vivant. Dans un dernier instinct de survie, je me suis levé et ai fui droit devant sous les bombes, évitant les corps et les chevaux brisés.

J'ai couru jusqu'à l'orée de la forêt et me suis perdu dans l'obscurité.

J'étais seul, j'ai marché sans arrêt. Je n'entendais qu'une chose : ma respiration haletante. Le reste bourdonnait beaucoup trop fort. Je me souviens mal, mais l'épuisement a eu raison de moi. Je me suis effondré sans savoir où je me trouvais.

Lorsque je me suis réveillé, je me tenais toujours dans le bois, désormais lumineux et silencieux. Mon ouïe avait retrouvé ses pleines facultés. L'air frais courait sur mon visage comme le long des ramures des arbres. Je me suis senti en sécurité, loin de la guerre, de sa barbarie.

Un rapace s'est posé sur une branche. J'ai plongé mes yeux dans les siens. J'ai deviné que je devais l'écouter et le suivre...

L'épervier m'a guidé bien avant vous.

Je vis dans la forêt depuis longtemps. Vous devez savoir que comprendre est un processus laborieux. Comme vous, j'étais égaré, mesdames. Mais ne vous inquiétez pas. Je suis heureux, et accomplis ce que j'aime. J'équilibre, je répare, j'entretiens, mais surtout, j'aide.

C'est mon rôle... Et vous découvrirez bientôt le vôtre.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

Le Mur

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

Annette et l'oiseau,

Certains racontent que l'histoire d'une vie, bonne ou mauvaise, se transmet dans les cellules de ceux ou celles qui prennent sa suite.

La fillette a découvert l'épervier et la forêt en même temps. Bien avant son apprentissage de la vie, bien avant l'arrivée de Jonas. Depuis longtemps, elle évite les humains et leur complexité cruelle. Désormais, elle ne forme qu'une seule et même pensée avec les bois sombres et l'oiseau. Pour rien au monde, elle ne les délaisserait pour s'aventurer au-delà du Mur.

Annette se méfie des deux femmes : elles portent leur colère comme un lourd fardeau. La petite fille préfère la compagnie des animaux. Elle les a choisis comme refuge.

L'épervier tourne au-dessus d'elle. Dans le poing serré d'Annette, les faces lisses des cailloux frottent les unes contre les autres. Elle en saisit un au hasard et le jette au loin. Le rapace vole et plonge dessus. Il crie et le bec plein, la rejoint, se plante et piétine le sommet de son crâne en chiffonnant ses cheveux.

La fillette rit, présente sa paume vide et réceptionne le cadeau offert par l'animal. Elle lance une nouvelle pierre, mais inquiète, se retourne en direction du chalet.

Elle fronce les sourcils. La menace ressemble à un énorme nuage noir avant la pluie. Annette soupçonne que la vérité sera bientôt révélée, car elle voit tout, entend tout, ressent tout.

Elle court se camoufler sous les épicéas. À l'abri, elle ouvre sa main, choisit le caillou le plus doux et le jette pour l'oiseau.

L'épervier part en chasse, puis revient.

Annette et l'oiseau recommencent... encore et encore.

Paré d'une teinte dorée, le soleil rejoindra d'un moment à l'autre la cime des arbres.

À l'intérieur du chalet, un rayon de poussière s'échappe d'une loupe posée sur la table et éblouit Holdine. Elle cligne des yeux, puis cache une partie de son visage.

Assise à ses côtés, Grace, raide et immobile, observe silencieusement leur hôte boire lentement une gorgée de café froid. Il vient de clore son récit et affiche un air satisfait.

Les deux femmes sont plus égarées qu'à leur arrivée. Grace pianote nerveusement sur l'accoudoir du canapé.

— Vous avez terminé ! C'est tout ! Et une fois dans la forêt, que vous est-il arrivé ? Et votre chalet ? Depuis combien de temps fabriquez-vous des pendules ? À qui les vendez-vous ? s'époumone-t-elle, agacée.

— Vous posez beaucoup de questions, mademoiselle. Pour les pendules... à personne, lui répond Jonas en se resserrant une tasse.

— Vous vous moquez de nous ! s'écrie Holdine à son tour, gagnée par le désespoir.

— Non, madame. Je vous apporte mon aide. Je suis arrivé dans la forêt de la même manière que vous. La violence de la guerre avait perturbé mes sens. Elle me faisait voir et croire des choses qui n'existaient pas. Tout paraissait surréaliste. J'ai longtemps imaginé que j'étais mort et que j'errais dans les limbes. J'ai beaucoup marché sans savoir où me diriger. J'ai suivi et fait confiance à l'oiseau, comme vous. Il m'a appris à survivre, m'a guidé vers un toit pour dormir et m'a aidé à dénicher des outils pour améliorer mon quotidien. À mesure que je m'acclimatais, le temps semblait m'échapper, mais mon esprit s'apaisait. J'oubliais ce qui ne me servait plus.

— Et la petite fille... Annette ? ajoute l'Allemande.

Jonas s'éclaircit la gorge avant de lui répondre :

— Comme vous. Je l'ai aperçue dans les bois. Au départ furtivement, puis petit à petit, nous nous sommes mutuellement amadoués. Jusqu'au jour où elle a décidé de vivre avec moi.

Holdine se lève subitement du fauteuil. Les poings serrés, elle part tourner en rond autour de la table. La mâchoire crispée, elle cherche, s'empare de la loupe et l'enfouit sous un torchon taché de cire. Elle s'adresse ensuite à Jonas :

— C'est insensé. Toute cette histoire est invraisemblable. La petite est orpheline ? Comment aurait-elle pu survivre dans des conditions pareilles ? Je pensais que vous alliez nous fournir une explication cohérente. Vous n'êtes qu'un vieux fou extravagant... Et vous nous entraînez avec vous !

Grace respire profondément et pose le verre vide qu'elle agrippait à deux mains sur le guéridon.

— Holdine a raison. Nous sommes des femmes sensées. Vous ne nous apportez aucun éclaircissement, juste un résumé accéléré de votre vie. Rien sur la forêt. Une enfant sans parents, votre histoire tirée par les cheveux, et nos expériences, comment dire... extraordinaires, tous ces éléments relèvent du délire. Pourtant, nous ne sommes pas folles.

— Oui, je vous le confirme. Vous ne perdez pas la raison, répond Jonas.

— Pouvons-nous facilement retourner à la ferme ? s'inquiète Holdine.

L'Allemande leur tourne le dos. Le visage collé à la fenêtre, elle scrute avec anxiété les alentours du chalet.

— Sans aucun problème... Mais vous ne voulez pas savoir ?

Le canapé se met à couiner. Jonas pivote vers Grace. Elle fulmine.

— Et toutes les questions que je viens de vous poser ? Vous n'avez pas l'impression que vous nous provoquez ? C'est d'ailleurs peut-être votre objectif !

Leur hôte se lève de son fauteuil, le dos raide. Il ramasse les verres vides et part les déposer au fond de l'évier.

— Je sais que vous vous interrogez beaucoup trop. Sur moi, sur votre apparition ici. Si je vous disais tout, vous ne trouveriez pas mon discours rationnel.

— Vous nous torturez depuis que nous sommes arrivées... Toutes ces choses que nous avons vues et vécues, nous ne les avons pas rêvées, n'est-ce pas ? Vous pouvez nous le dire au moins ? se désespère Holdine.

Elle triture nerveusement des engrenages crantés étalés sur la table et les regroupe par taille. Ses mains tremblent. À l'autre extrémité de la pièce, Jonas agit toujours avec autant de flegme.

— Je viens de vous l'annoncer, vous avez gardé votre raison.

Il lance son torchon sur le coin de l'évier, puis s'approche de Grace, restée assise sur le canapé. Placide, il pose les deux mains sur ses épaules et plonge son regard dans le sien. Il lui affirme qu'il croit en elle, qu'elle doit lui faire confiance. Il rejoint ensuite Holdine et lui répète les mêmes mots. Les deux femmes s'observent quelques instants. Chacune lit dans les pensées de l'autre. Elles n'ont pas le choix. Elles dépendent de lui.

La pièce s'est assombrie. Les petits portillons situés au-dessus des cadrans des pendules s'ouvrent et les coucous chantent en chœur les 6 heures.

Une fois le calme revenu, Jonas leur annonce :

— La nuit va bientôt tomber. Je vais préparer la soupe. Vous trouverez des bougies quelque part sur la table. Pouvez-vous, s'il vous plaît, en allumer trois ou quatre et les répartir où cela vous semblera utile ?

Quelques minutes plus tard, Annette pousse la porte du chalet avec précautions. Elle espère que les deux femmes ont disparu, mais son sourire s'envole dès qu'elle les aperçoit.

— Allez ! Rentre Annette ! Viens te laver les mains pour m'aider à éplucher les légumes, lui ordonne fermement Jonas.

La petite fille se dirige vers l'évier en regardant ses pieds, prend le seau d'eau et s'exécute. Elle empoigne ensuite un énorme chou vert posé sur le buffet.

Holdine et Grace cherchent les bougies un long moment. Quand elles finissent par les allumer, les pendules se mettent à projeter l'ombre mouvante de leur balancier contre les murs. Elles glissent jusqu'au centre de la pièce à la manière de créatures volant dans les ténèbres.

Sous les oscillations des flammes, le temps défile paresseusement. Jonas et la fillette peaufinent leurs tâches. Chaque geste attribué est ritualisé, a été maintes fois répété. Cuisiner au chalet est une habitude lente et maîtrisée.

Sur la pointe des pieds, Annette pousse le désordre sur la table pour libérer l'espace. Elle installe ensuite les bols, les verres et les couverts. Le clapotement de la soupe qui bout dans la gamelle et le rythme mécanique des coucous demeurent les seuls sons perceptibles dans la pièce. Personne ne parle.

Jonas a invité les deux femmes à attendre. Elles patientent, assises côte à côte. Jusqu'au moment où elles entendent la voix grave en provenance de la

cuisine obscure :

— Voilà ! C'est prêt !

Annette s'approche, lisse l'arrière de sa robe et prend place sur un tabouret à côté d'Holdine. Leur hôte apporte la soupe fumante, la dépose sur la table et verse de l'eau dans chaque verre.

— Faites comme chez vous, je vous en prie, leur dit-il sur un ton policé.

Grace n'attend pas. Elle s'empare de la cuillère, la plonge dans la préparation épaisse et sert Holdine en premier. Elle sert ensuite la fillette et Jonas, puis finit par son assiette.

— Allez-y ! Mon petit doigt me dit que vous êtes affamées, s'exclame leur hôte.

Ils entament tous leur ration. La soupe est bonne, correctement épicée et garnie de morceaux de pain à la mie généreuse.

Holdine n'aime pas manger en public, mais les bouchées avalées bruyamment sans pudeur par Grace et leur hôte couvrent les sons désagréables qu'elle pourrait émettre à son tour. Du coin de l'œil, elle observe Annette qui picore dans son bol comme un oisillon dans le bec de sa mère.

— Tu portes une jolie robe, dit-elle pour tenter de rendre le sourire à la fillette. Je me souviens que je possédais la même quand j'avais ton âge. Elle avait des boutons en forme de cœur comme les tiens sur les bretelles. C'était l'une de mes préférées. Peu de petites filles portaient des vêtements rouges à l'époque.

Annette garde les yeux rivés sur son assiette. Par contre, elle l'écoute attentivement.

— Moi aussi, j'en avais une comme toi. J'aimais bien me rouler par terre avec. Elle était toujours tachée d'herbe, ajoute Grace.

Holdine se tourne vers elle, l'air furieux.

— Mais, c'est vrai ! Je ne dis pas ça pour lui faire plaisir ou pour l'amadouer. J'adorais cette robe ! réplique la jeune femme, prête à recracher sa soupe.

La tête d'Annette pivote légèrement vers elle. Grace lui sourit. Un sourire en trop, car la petite retourne aussitôt au contenu de son bol.

— Elle est timide, n'est-ce pas ? Elle ne parle pas ? demande Holdine à Jonas.

— Jamais, lui répond-il avec une pointe de tristesse dans la voix.

— Jamais un mot ? s'écrie Grace en se tournant vers lui après avoir heurté son verre d'eau contre le bord de son bol.

— Des Juifs ont massacré ses parents ? ajoute Holdine.

L'Allemande se racle subitement la gorge, voulant sûrement retirer ce qu'elle vient de dire. À ses côtés, les pommettes de Grace rougissent.

— Non, reprend leur hôte... Elle errait dans ces bois bien avant moi. Elle n'a jamais parlé. Je ne pourrai donc malheureusement pas vous apporter de réponse satisfaisante.

— C'est terrible, s'apitoie Holdine.

— Oh ! Vous savez, elle connaît les lieux comme sa poche. Elle est maligne... N'est-ce pas, Annette ?

La fillette pose sa cuillère le long de son bol, puis se frotte les yeux. Elle regarde ensuite Jonas d'un air suppliant.

— Tu peux aller te coucher. Tu ne demandes pas mon accord d'habitude. Allez, oust !

Annette se lève d'un seul coup et renverse son tabouret sur le sol. Elle galope et grimpe les barreaux de l'échelle avec l'aisance d'un petit singe capucin. Le plancher de la mezzanine vibre sous sa cavalcade.

— Eh, bien ! dit Grace. Elle ne manque pas d'énergie... Je me pose une question. Quel âge avait-elle lors de votre rencontre ? Vous nous avez dit qu'elle vivait là depuis longtemps et bien avant vous. Elle a quoi ? 5, 6 ans tout au plus.

Jonas s'étire le dos en grimaçant et se lève à son tour. Les coucous sonnent 22 heures. Il attend le silence et demande ensuite aux deux femmes :

— Vous souhaitez des fruits au sirop pour terminer le repas ? Ils sont excellents.

À partir de cet instant, il détourne chacune de leurs questions. Entre la poire et la cerise, Grace et Holdine finissent par capituler.

Ils desservent la table en silence. Jonas lave la vaisselle et les deux femmes l'essuient sous la lumière faiblarde des bougies. Malgré ses efforts pour rester éveillée, Holdine sent ses paupières se clore. Grace, elle, aura sûrement du mal à les fermer. L'histoire sans paroles de la petite Annette tourne dans sa tête comme la roue du moulin.

— Vous êtes épuisées. Finissons et allons nous coucher.

Grace et Holdine sursautent, surprises par le ton grave de la voix du vieil homme. Elles acquiescent et la cadence s'accélère...

Jonas leur installe un couchage au pied du sien. À côté, la fillette dort à poings fermés. Holdine s'allonge immédiatement sans un bruit, mais Grace se questionne toujours.

— Allons-nous au moins pouvoir somnoler ? J'espère que vos coucous ne vont pas nous réveiller toute la nuit ?

— N'ayez crainte. Ils respectent notre sommeil. Prenez exemple sur madame. Allez, mettez-vous au lit ! Vous méritez votre repos. D'autant plus que demain, je vous emmène auprès du Mur.

Jonas attend que Grace se glisse entre ses draps, et souffle la bougie.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

M.U.R. Les trois lettres de ce mot pourtant ordinaire ont tourné dans l'esprit préoccupé de Grace durant toute la nuit.

*Entre quatre murs, au pied du mur, dos au mur, faire le mur.*

Laquelle de ces expressions dépeint le mieux leur situation ?

Toutes, en fin de compte. Toutes, sauf la dernière qui représente peut-être leur seule échappatoire.

Leur hôte les a réveillées tôt ce matin. Bien avant l'approche de l'aube.

Tous les trois sont assis autour du guéridon rose à la lueur des bougies, le regard lointain encore embué des restes d'un sommeil décousu. Jonas boit son troisième café. Grace et Holdine peinent à terminer le premier.

— J'ai besoin de trois doses de caféine au minimum pour bien commencer ma journée, murmure Jonas aux deux femmes avant d'avaler sa dernière gorgée avec un sourire ravi.

— Allez-vous fumer trois cigarettes pour compléter le tableau ? ironise Grace.

Holdine la secoue, les sourcils froncés.

— Chut ! Vous allez réveiller la petite !

— Oui, madame a raison. Nous ne voulons pas avoir Annette dans les pattes avant de partir.

— Je... votre « madame » me dérange. Appelez-moi tout simplement Holdine, s'il vous plaît, monsieur.

— Eh bien ! Parfait ! Appelez-moi Jonas, alors... Holdine.

Leur discussion pompeuse et clownesque amuse Grace. Elle ricane, se ressaisit et ajoute pour Jonas :

— Hier soir, avant de nous coucher, vous m'avez parlé d'un mur.

Leur hôte s'enfonce confortablement dans son fauteuil. Il s'accoude, penche la tête et la pose négligemment contre la paume de sa main. Holdine remarque qu'une grosse bague dorée luit à son index.

— Oui. Je vous ai préparé des affaires. Nous partirons dès le lever du jour.

— Quelle est cette histoire de mur, Grace ? demande l'Allemande.

Elle regarde sa compagne avec un air ahuri peu habituel chez elle.

— Vous étiez assommée de sommeil, hier soir. Jonas nous emmène voir un mur qui m’a empêchée de fermer l’œil toute la nuit ! Je l’ai imaginé entouré de barbelés comme à Tjideng, composé uniquement de sapins, avec une porte... Bref !

Cette nouvelle intéresse et revigore Holdine. Elle a bien dormi et est prête à avancer en confiance.

— Qu’y a-t-il derrière ce mur, m... Jonas ? demande-t-elle.

Leur hôte se lève lentement. Il se cambre ensuite en arrière en soutenant ses reins.

— Ah ! Ce dos ! Je vous répondrai, mais allons d’abord nous préparer. Une douche vous attend derrière le chalet. Vous verrez, elle se trouve juste à l’orée de la forêt. Je l’ai construite et décorée moi-même. Je ne suis pas peu fier de ma réalisation. L’une de vous se lave pendant que l’autre pompe l’eau. Attention, elle est très froide, mais c’est une excellente méthode pour se réveiller... (il cherche quelque chose.) Vos vêtements et chaussures sont quelque part... Oui, par-là ! Regardez le coucou sur le mur en face de vous, celui avec les deux lièvres qui s’apprêtent à se battre. Eh bien, je les ai posés dessous. Allez-y pendant que je prépare le sac.

Jonas a sans doute dérobé ces vêtements à une troupe de soldats. Les deux femmes trouvent deux maillots de corps blancs, deux pantalons de toile épaisse kaki, deux pulls en laine chaude, deux blousons de style aviateur ainsi que deux paires de brodequins militaires en cuir noir déposés pêle-mêle sur le sol.

— Je rêve, ou il nous emmène sur le front ! s’exclame Grace en dépliant le linge.

— Je ne l’espère pas ! ajoute Holdine en s’emparant d’une partie des vêtements. Allons nous doucher. Cela nous fera du bien. Le café me reste sur l’estomac.

L’air encore frais du petit matin les fait frissonner. Le soleil se lève en douceur derrière la forêt sombre. Les deux femmes contournent le chalet. Dans la clairière, elles sont surprises de s’enfoncer dans une terre tourbée suintant l’eau d’une source sûrement proche. Manquant de clarté, elles distinguent à peine les fleurs purpurines des prénanthes penchées, l’ovale des trèfles dorés et la délicatesse blanche des potentilles, toutes avides de

lumière. Très vite, elles repèrent la cabine entourée d'arbustes à la lisière du bois.

— Regardez, elle est entièrement sculptée ! s'écrie Holdine.

— Oui, notre homme a dû beaucoup s'ennuyer, seul ici.

L'Allemande fait le tour de la structure et étudie chacune des fines ciselures.

— C'est un travail méticuleux. Venez voir, par-là ! J'ai l'impression qu'il a voulu raconter une histoire.

Grace se poste auprès d'elle et explore à son tour la surface richement décorée.

— Vous avez raison. Ici, on distingue un enfant, et là, on dirait Jonas et son costume. Il y a aussi d'autres personnages plus loin.

L'Allemande tente de les identifier, mais les silhouettes sont imprécises.

— Regardez cette bande qui court. C'est une muraille, mais je n'aperçois rien derrière, ajoute-t-elle en suivant du doigt le ruban lisse qui longe le haut de la cabine. C'est un peu comme avec la pendule dans le couloir de la ferme. J'ai l'impression qu'elle raconte notre histoire. Mais... c'est sûrement mon imagination.

— C'est nous, là ! s'exclame Grace.

L'Allemande sursaute et se rapproche des deux figures féminines sculptées qui se tiennent près du mur. Leurs bras sont tendus.

— Je ne trouve aucune ressemblance avec nous. Et pourquoi ferions-nous partie de cette fresque ? Bon, je me douche la première... Vous avez repéré la pompe ?

— Oui, allez-y... Ne vous inquiétez pas, je vais la chercher, la rassure Grace en commençant à fouiller les fourrés du regard.

Holdine pousse la porte battante et entre dans l'espace étroit. Un morceau de savon carré est posé sur une tablette. Elle se déshabille et tend ses vêtements froissés à Grace qui les récupère et les lâche sur le sol. En relevant la tête, cette dernière est intriguée : sur la façade avant de la cabine, les deux personnages viennent de changer de posture. Leurs mains sont maintenant plaquées contre le mur.

— Qu'attendez-vous ? Je meurs de froid, s'impatiente l'Allemande.

— Oui, pardon ! J'ai cru voir quelque chose.

Une bombonne en plastique vide est rangée au pied d'un arbre. Grace s'en empare et perçoit le son cristallin d'un ruissellement. Elle le piste et

découvre le fin filet d'eau dans la clairière. Elle remplit la réserve, revisse son bouchon, la fait rouler jusqu'à Holdine, installe la pompe et l'actionne.

L'Allemande hurle : l'eau est gelée. Elle se savonne, se sèche et s'habille très vite.

Grace la remplace et se lave avec encore plus de précipitation...

— Comment vous sentez-vous ? L'eau fraîche de la montagne vous a éclairci les idées, n'est-ce pas ? Vous êtes décidées à me suivre ? leur demande Jonas dès qu'elles passent le pas de la porte.

— Nous partons ? Vous êtes déjà prêt ? s'inquiète Grace.

Elle pensait prendre davantage de temps pour se préparer.

— Une toilette de chat me suffit. J'ai rangé vos pulls dans le sac à dos avec des vivres.

Les deux femmes ont l'apparence de parfaits soldats dans leurs tenues de combat. Holdine finit de sécher ses cheveux emmêlés.

— Auriez-vous une brosse, s'il vous plaît ? demande-t-elle.

Jonas va fouiller dans un coin. Quand il revient, il lui présente un vieux peigne édenté en écailles brunes.

— Je n'ai rien de mieux à vous proposer, lance-t-il en lui tendant.

Grace intercepte l'objet avant qu'il n'atterrisse dans la main de l'Allemande.

— Attendez. Pour aller plus vite, je vais le faire pour vous.

Holdine est étonnée, mais la laisse faire. Malgré les nombreux nœuds à supprimer, Grace agit avec douceur. Les coups de peigne lents lui font repenser à sa mère, à la pression rassurante de sa paume appuyée contre l'arrière de sa tête. Holdine verse quelques larmes discrètes qu'elle s'empresse d'essuyer. Elle remercie Grace et se hâte d'attacher ses cheveux encore humides.

— Vous êtes prêtes ? demande Jonas en ajustant les lanières du sac à dos sur ses épaules.

Il est vêtu de son habituel costume de velours — pas de tenue militaire pour lui.

— Oui, répondent les deux femmes simultanément.

Ils ne perdent pas plus de temps.

En fermant la porte, Grace entrevoit une seconde le minuscule visage d'Annette qui les observe, camouflée derrière les barreaux de la rambarde

de la mezzanine.

Ils quittent la clairière, passent près de la cabine de douche et pénètrent dans la forêt. Le soleil trop bas ne traverse pas encore le feuillage ramassé. Les trois marcheurs tâtonnent.

— Nous allons remonter le torrent. C'est lui qui nous guidera vers le Mur, les informe Jonas.

En guise de torrent, c'est le ruisseau clair qu'ils suivent. Holdine, obéissante, s'adapte en silence. Grace surveille ses arrières et regarde partout. Soudain, ils entendent un bruit, comme un coup sec porté à la surface d'un bois creux. Puis deux, puis trois... et d'un seul coup, une espèce de coq noir dodu sort d'un groupe de fougères la queue déployée en éventail. Il fait mine de charger Grace. Son cri guttural s'emballe. L'animal la menace.

— Eh ! hurle la jeune femme en reculant.

— Ne bougez pas. Il vous impressionne, c'est tout. Nous le dérangeons. Une femelle doit déambuler dans les parages.

— C'est un grand tétras, n'est-ce pas ? demande Holdine.

— C'est exact. Ils se reproduisent très bien ici.

Dans leur dos, une exclamation rauque répond à celle du mâle. Le volatile s'immobilise, mais le trio ne s'arrête pas. D'autres oiseaux crient à leur tour. La forêt sonne l'appel. La faune locale annonce le lever du jour. Grace pressent que le chemin sera interminable et accidenté.

— Pouvez-vous nous dire quand nous atteindrons notre destination ? demande-t-elle à Jonas qui la précède de quelques pas.

Le vieil homme parcourt les sous-bois tel un renard furtif. Il ralentit, reprend son souffle, se redresse en grimaçant, ajuste son sac à dos et lui répond sans se retourner :

— La route est longue. Pour nous occuper, si vous nous parliez plutôt de votre île... Java, c'est ça ?

— Oui, c'est une excellente idée. J'aimerais en savoir plus, moi aussi. Décrivez-nous la jungle, Grace.

Holdine est ravie.

— Que voulez-vous que je vous dise ? Elle est comme cette forêt, d'une densité extrême et remplie d'animaux dont il faut se méfier.

— Très bien, c'est un bon début ! s'exclame Jonas. Et vous, Holdine, apprenez-nous pourquoi vous vous êtes tant attachée à cette vache...

Comment l'appellez-vous déjà ?

— Babou... répond l'Allemande.

— Oui. Alors, dites-nous, Holdine ? ajoute Grace sur un ton taquin.

— Eh bien... elle a de beaux et longs cils. Elle nous fournit en lait et donne de l'affection. Je dois admettre que la compagnie des animaux est un grand soutien en période difficile.

Le terrain se soulève. De gros rochers leur barrent maintenant le passage. L'eau glisse le long des pleins et dévale entre les creux. Des oiseaux s'abreuvent dans les flaques, s'ébrouent sous les premiers rayons du soleil, heureux comme notre trio d'accueillir enfin la lumière du jour.

— Nous n'avons pas le choix, mesdames. Nous allons devoir passer par-dessus ces rochers, annonce Jonas. Observez bien. Placez vos pieds aux mêmes endroits que les miens. Pareil pour les prises.

Il retire son manteau et le coince entre les lanières du sac à dos. Malgré son âge, l'homme est vif. Il grimpe avec la dextérité d'un chamois. Holdine, moins habile, l'imité en hésitant et Grace l'assure en se positionnant derrière.

Lentement, ils atteignent le sommet après avoir glissé quelques fois, mais sans catastrophes.

Ils contemplent désormais une zone beaucoup plus dégagée. Légèrement en contrebas, entouré de larges berges rocailleuses, le torrent a gonflé. Les conifères ont reculé et laissé place à l'aveuglante lumière du jour. Avant d'amorcer leur descente, Jonas les prévient :

— Attention, n'allez pas trop vite. La vigilance baisse quand nous nous croyons en sécurité. Restez prudentes.

L'herbe humide crisse et les pierres roulent sous leurs pieds. Des lames de couteaux imaginaires pénètrent leurs genoux et les font grimacer.

Ils arrivent près du torrent. L'atmosphère se charge de fines gouttelettes. Elles ondulent dans l'air et fouettent leur visage. Le trio s'éloigne de la bruine et du courant assourdissant. Éreinté, il s'assoit sur un matelas d'épines séchées au pied d'un imposant épicéa.

Holdine, Grace et Jonas se sont reposés sous l'ombre du résineux. Ils se sont désaltérés, ont retiré quelques minutes leurs brodequins et leurs chaussettes pour soulager leurs pieds malmenés par les kilomètres parcourus.

Malgré les rayons chauds du soleil d'été, l'eau du torrent reste saisissante. Elle coupe la respiration des deux femmes et paralyse leurs orteils plongés dans le courant.

— Arrivons-nous bientôt, Jonas ? demande Holdine.

Surprise par la température, elle renonce à se rafraîchir et rejoint la berge sans attendre. Le vieil homme s'extrait de l'eau à son tour.

— Soyez patiente. Le chemin est beaucoup plus confortable à partir de ce point... Allons nous sécher ! Plus tôt nous reprendrons la route, plus tôt nous atteindrons notre objectif.

Grace, le pantalon retroussé, s'est avancée plus loin dans le torrent. Elle soulève la tête en direction du ciel et protège ses yeux de la lumière aveuglante.

— Regardez ! C'est Notre Épervier !

Le rapace vole vers eux dans un ciel dépourvu de nuages. Il cible l'épaule de Jonas, fonce et plante ses serres dans le velours de son gilet.

— Te voilà toi ! s'exclame le vieil homme en souriant.

En guise de bienvenue, il assène une petite tape sur le sommet du crâne de l'animal avec son index.

Après s'être rapidement rhabillé, le trio reprend la route et suit la berge du cours d'eau. Le contact de la chaleur du soleil ressenti sur la peau de leur visage est agréable.

Seuls leurs pas synchronisés résonnent au cœur de la forêt. Mutique, cette dernière retient son souffle. L'oiseau les précède, mais parfois vole derrière, donnant l'impression de vouloir assurer leur défense en cas de menace.

Leur rythme est régulier. Plus ils progressent et plus le torrent s'élargit. L'eau dévale à une vitesse phénoménale sur le terrain légèrement pentu. Avançant à contresens, le trio semble perdre en vigueur ce que le courant gagne en force.

Les deux femmes espèrent vivement apercevoir le bout du chemin, pourtant elles marchent sans une plainte, essaient d'oublier la douleur qui perce leurs genoux.

Jonas, rodé à parcourir cette montagne isolée, les devance toujours de quelques mètres.

— Vous êtes bien silencieuses, derrière. Si nous discussions un peu. Le temps passerait plus vite, non ? Qu'en dites-vous ? Parlez-moi des lupins, Grace. Et vous, Holdine, si nous parlions de la carabine ?

Le ton de la voix de Jonas est clair, posé, maîtrisé.

Bien avant que leur esprit ne comprenne, leur corps se méfie d'instinct. Les deux femmes se figent. Le cœur de Grace s'emballe, comme ses pensées.

*Qu'est-ce qu'il raconte ? Pourquoi parle-t-il d'une carabine ? Il n'y en a aucune dans la ferme !*

Elle ressent subitement le danger, pivote et scrute les abords... Rien, le silence devient maintenant pesant. Quelques rares nuages défilent rapidement dans le ciel.

Holdine, elle, n'a que les lupins en tête.

*Comment peut-il savoir ? Était-il là quand Grace a perdu l'esprit ? Et l'arme ? Oh, mon Dieu ! Je vis un vrai cauchemar !*

Elle manque d'air. Le col de son blouson l'étouffe. Ses mains tremblent alors qu'elle essaie de retirer les boutons du haut... Ils résistent. Une sueur glaciale coule lentement le long de sa colonne vertébrale. Elle panique.

Leurs yeux terrifiés se croisent. Toutes les deux se demandent en réalité qui est cet homme.

L'épervier crie, les ramène avec un haut-le-cœur sur la terre humide de Forêt-Noire. Jonas se retourne enfin vers elles. Son visage est lisse, sans expression.

— Vous ne voulez rien me dire ? Je comprends, mesdames. Mes questions vous décontenacent, n'est-ce pas ?

Ils reprennent la route et traversent un pont de pierre érodé, mis à mal par le passage trop rapide des saisons. Jonas n'abandonne pas, il cherche à les faire réagir :

— J'imagine vos interrogations en ébullition dans votre boîte crânienne. Je les anticipe, alors... Non, je ne suis pas Dieu même si j'avoue avoir désiré un jour prendre sa place. Et non, vous n'êtes pas mortes, ni en route pour votre jugement dernier. Je viens de vous parler des lupins et de la

carabine, car eux aussi, comme nous, jouent leur rôle dans cette histoire... Vous le savez déjà toutes les deux, n'est-ce pas ? Sinon, pourquoi auriez-vous réagi si violemment en leur présence ?

Les deux femmes voudraient disparaître encore une fois. Tout comme elles souhaiteraient rayer d'un coup de crayon ce qui les hante dans la forêt. Le ton badin de Jonas possède quelque chose de terrifiant. Une terreur camouflée derrière une apparence de légèreté. L'image d'une araignée noire rampant à l'intérieur d'un masque de clown.

Grace et Holdine avancent côte à côte. Leurs yeux s'évitent. Elles représentent les deux faces du même masque. Quels aveux devraient-elles faire si elles osaient réellement se regarder en face. Devraient-elles se justifier, quitter un déni confortable pour reconnaître en elles les prémices d'une folie schizophrénique ?

Le soleil pâlit. Les nuages se font plus nombreux. Cirrus, stratus et cumulus remplissent le ciel qui se teinte de gris sombre en un instant. Au loin, le tonnerre gronde. Ses poussées de colère illuminent artificiellement l'atmosphère.

— Le temps se gâte ! Nous devrions nous dépêcher de rejoindre le Mur au plus vite ! les prévient Jonas en remontant le col de son manteau.

Désormais, le vent se lève. Secoués, les résineux se courbent, puis reprennent leur place comme un élastique. Au-dessus du trio, l'épervier déploie toute son envergure et tourne en rond sans pour autant réussir à se calmer. Soudain, un long sifflement lugubre recouvre la forêt. Très vite, il décroît pour se noyer dans le cours du torrent.

Les rafales gagnent en puissance. Les deux femmes sont maintenant prisonnières d'une brume opaque. Les limites de leur corps semblent se dissoudre, se mélanger à l'air. La force des bourrasques coupe leur respiration, veut les faire tomber. Petit à petit, la panique s'empare d'elles. Elles cherchent Jonas, mais ne distinguent que son manteau de velours qui claque violemment et le tire en arrière comme s'il avait pris vie. Puis sous le coup de gros efforts, elles aperçoivent l'une de ses mains s'agiter et leur indiquer de le suivre dans le bois.

Sous le feuillage, les rafales sont moins terribles. Mais ce sont maintenant les arbres qui les menacent. Ils tanguent, se plient presque jusqu'à la rupture.

— Continuons ! leur lance Jonas. Dirigez-vous comme moi. Ne vous inquiétez pas, tout va bien se passer !

Les sifflements sinistres des végétaux étouffent sa voix.

Holdine et Grace respirent mal. Elles peinent à avancer. L'épuisement brûle leurs yeux fatigués. Devant, Jonas marche vite. Il les distance. L'Allemande agrippe le tissu du blouson de son amie. Ensemble, elles courent le rejoindre.

Le bruit étourdit Holdine. Elle pince le bras de Grace pour s'assurer qu'elle se trouve encore auprès d'elle...

La femme au manteau. Appuyée contre l'écorce d'un épicéa, elle est toujours la même. Son visage d'une pâleur mortelle l'observe avec dureté. Sa bouche distordue forme un O sombre et profond. Elle tente de parler dans sa langue barbare, mais rien ne sort.

Holdine hurle, se détourne de la vision. Elle comprime trop fort le bras de Grace... Jonas... Elle ne veut plus le quitter des yeux.

Grace ne remarque pas la panique de l'Allemande. Elle ne l'entend pas non plus crier sous le fracas de la tempête. Son regard est aimanté à l'alignement de portes qui vient de se matérialiser parmi les buissons et les fougères. Des panonceaux claquent contre leur surface. Ils affichent tous un nom de fleur en japonais qu'elle traduit instantanément. Ses jambes deviennent cotonneuses. Elle tremble à la lecture du premier : *rupinasu*. Grace fouille dans sa poche. Elle tâtonne. Il est là, bien réel. Elle agrippe le mouchoir.

Un coup de feu retentit dans la noirceur du bois. Holdine s'immobilise, lâche Grace, pivote sur elle-même à la recherche de l'origine du son. Les arbres tournoient autour d'elle. De l'acidité pénètre l'espace vide de sa poitrine. De la salive remplit sa bouche.

Puis elle le voit : son mari Frantz. Il la fixe d'une rage intense, étrange. Elle remarque aussi la blancheur parfaite de ses dents. Il lui sourit – un sourire jusqu'aux oreilles, carnassier – avant de pointer sa carabine vers le ciel et tirer. L'Allemande hurle une seconde fois, se jette à terre et vomit, les genoux dans l'humus boueux.

La pluie commence à tomber. Jonas marche loin devant. Grace frissonne, elle repense subitement à l'Allemande.

— Holdine ! Holdine !

Elle retourne sur ses pas. D'énormes gouttes frappent le sommet de son crâne, dégoulinent sur ses joues en larmes.

Le rythme de l'averse accélère, devient battant. Le vent et l'eau se mêlent — même à travers les arbres. Des odeurs de terre humide et de

décomposition organique remontent du sol.

Grace ne distingue ni la silhouette d'Holdine ni celle de Jonas. Elle déglutit et part en aveugle à la recherche de son amie.

C'est par hasard qu'elle la retrouve recroquevillée par terre. Dans l'obscurité, elle l'avait d'abord prise pour un rocher.

— Vous allez bien ? lui demande-t-elle en s'accroupissant auprès d'elle.

— Oui... J'ai juste rendu le café de Jonas. Tout va bien... Où se trouve-t-il ?

L'Allemande se redresse. Son uniforme est maculé de boue. Elle est trempée jusqu'aux os.

Gagnant en puissance, le vent s'entortille maintenant autour des arbres. Il arrache des rameaux entiers d'épicéas, les envoie valser et s'échouer sur le sol à grande vitesse.

La pluie se transforme en grêle et cingle leur peau. Les deux femmes se courbent, blotties l'une contre l'autre. Elles luttent pour avancer et hurlent le prénom de Jonas.

Le temps se distend. Il est difficile de dire combien de minutes elles restent ainsi, prostrées sous les trombes d'eau. Elles sont proches de l'évanouissement quand elles entendent la voix de leur guide.

— Vous voilà ! J'ai bien cru vous avoir perdu pour de bon. Après tout le chemin parcouru, cela aurait été dommage... Suivez-moi, j'ai trouvé un lieu où nous abriter.

Ils s'extraient tous les trois des sous-bois pour retrouver la berge du torrent. La tempête demeure si puissante qu'à sa surface, par endroits, l'eau propulsée tourbillonne dans l'air.

Jonas ne s'éloigne plus des deux femmes. Ils restent tous les trois groupés et marchent aussi vite qu'ils le peuvent. Le trajet semble infini. Grace et Holdine tiennent à peine sur leurs jambes quand le vieil homme se décide enfin à parler. Des paroles de délivrance :

— C'est ici, leur annonce-t-il en désignant sur leur droite une grande masse rocheuse. Il y a un passage. Nous pourrions nous abriter le temps que l'orage s'apaise.

L'espace est étroit. Chacun se faufile, à son tour, à l'intérieur de la cavité sombre. D'abord Grace, ensuite Holdine, et pour finir, Jonas.

Leur uniforme racle contre les parois. Grace retient sa respiration, avance à petits pas. Le souffle chaud de l'haleine d'Holdine chatouille sa nuque. L'escarpement rocheux est ténébreux comme la peur primale. Imprévisible et incontrôlable. Rien à quoi se raccrocher. Juste devoir faire confiance à son instinct.

Ils s'enfoncent lentement et essuient leur front moite mêlé de pluie. Leur progression paraît sans fin dans cet exigü tunnel de pierre. Puis soudain, perçu comme un miracle, l'air afflue. L'espace s'élargit et devient plus confortable.

Derrière, dans la pénombre, Jonas les prévient :

— Attendez une minute. Ne bougez plus.

Les deux femmes obéissent sans ciller.

Elles entendent s'ouvrir la glissière du sac à dos et craquer une allumette. Cette dernière émet une faible lueur qui s'éteint presque aussitôt. Jonas recommence. Même résultat. La troisième tentative réussit à embraser la mèche de la lampe.

Une multitude d'ombres s'animent. Elles sont accompagnées de piailllements aigus et de bruissements d'ailes que le vide fait résonner dans l'aire cloisonnée.

— Des chauves-souris ! Quelle horreur ! s'exclame Holdine. Elles s'accrochent à vos cheveux et ne vous lâchent plus !

— Chut ! Si vous les effrayez, elles arracheront votre tignasse, lui murmure Grace avec un léger sourire en coin malgré la fatigue.

Des gouttelettes d'eau suintent et viennent s'éclater sur le sol à la manière d'une centaine de robinets qui fuient. Le fracas de la tempête est loin, mais l'humidité reste partout. Ils frissonnent, avancent encore quelques mètres, puis pénètrent dans une sorte d'antichambre. Les parois de la grotte luisent sous la clarté de la lampe à huile. De grosses gouttes tombent lentement du plafond couvert de stalactites. L'endroit est clos, aucune issue sauf celle par laquelle ils sont arrivés. Le trio marche prudemment en évitant les flaques.

— Nous allons nous installer ici, les informe Jonas.

Il pose son sac à dos dans le coin le moins humide. Les deux femmes s'assoient sur le même rocher et se recroquevillent en tremblant.

— Vous allez attraper la mort. Déshabillez-vous.

Il fouille dans le sac et en retire deux serviettes éponges.

— Vous avez encore beaucoup de choses à l'intérieur ? s'étonne Grace.

Les deux femmes mouillées se dévêtent sans tenter de se camoufler. Pendant qu'elles se sèchent, Jonas se fond dans l'ombre pour explorer la grotte. Quand il les rejoint, ses bras sont chargés de branchages. Il allume un feu qui s'embrase instantanément malgré le haut taux d'hygrométrie. Les deux femmes étalent leurs vêtements près de la chaleur et retournent s'asseoir. Leur guide fouille encore dans le sac et en extrait une couverture de laine. Elles s'y pelotonnent sans un mot. Leurs yeux cernés et hagards fixent les flammes, magnétisés par leur chaleur consolante. Jonas se sèche à son tour et sort trois rations en boîte de son sac à dos. Il les dépose ensuite sur un tas de cendres incandescentes.

Grace est accablée de fatigue, mais garde à l'esprit ses récentes visions ainsi que la dernière question de Jonas.

*Comment peut-il savoir ?*

Elle tâtonne, cherche sa poche, mais sa main n'attrape que du vide. La cadence de son cœur accélère... Bien évidemment ! Le mouchoir se trouve dans son pantalon. Elle lutte pour ne pas fermer les paupières et parle pour ne pas céder la place au sommeil.

— Vous avez encore des surprises dans votre sac ? J'ai comme l'impression que vous avez très bien anticipé ce qui allait nous arriver, dit-elle à Jonas en clignant trop rapidement des yeux.

Il l'observe en se balançant de gauche à droite.

— Reposez-vous. Vous êtes fatiguée et c'est bien normal. Concernant le paquetage, je suis juste prudent. Le temps tourne vite à l'orage dans ces montagnes.

Grace n'a plus l'énergie de comprendre la fin de sa phrase. Sa tête tombe lourdement sur l'épaule d'Holdine.

L'Allemande les entend murmurer. Leur voix est étouffée comme si elle avait plaqué son oreille contre l'extrémité d'un tuyau. Sa bouche est pâteuse et ses membres, engourdis. Holdine ne résiste pas, se laisse aller. Elle oubliera le spectre et Frantz. Elle oubliera qu'elle perd pied et qu'elle a perdu ses enfants.

Elle serre la couverture et se blottit un peu plus contre sa compagne. Sa tête lourde tombe en avant.

Un éclat. Les deux femmes se réveillent en sursaut.

— Eh bien ! Je ne pensais pas que vous vous endormiriez ! Les rations sont chaudes, mais patientez quelques minutes avant de déguster. Vous vous brûleriez les doigts et la langue... Bon, je vais pouvoir obtenir toute votre attention maintenant. Plus tôt, nous aurons terminé, plus tôt, je serai de retour au chalet. Je dois opérer des ajustements sur certaines pendules. Elles m'attendent, mais ont leur limite.

— Que voulez-vous dire ? demande Holdine, encore un peu absente.

— Vous voyez juste, madame. Qu'allez-vous me dire, vous ?

— Oh, arrêtez avec vos mystères ! Pourquoi nous trouvons-nous ici ? s'agace Grace.

— Pour tout me dire, répond laconiquement Jonas.

Grace se lève subitement. Holdine récupère la couverture et s'enroule entièrement dedans. Surprise de se découvrir en sous-vêtements, la jeune femme se jette sur son uniforme encore légèrement humide et s'habille en vitesse. Elle s'approche du feu, s'empare ensuite d'une ration, souffle dessus et détache les couverts collés au dos de la boîte.

Elle identifie mal le plat. Peut-être du *corned-beef* dans un nappage trop visqueux. Elle ne fait pas la difficile et plante sa fourchette...

Grace lèche avec avidité les dernières traces de sauce sous le regard médusé de ses compagnons. Elle présente ensuite sa ration à l'Allemande.

— Tenez. Vous pouvez manger, maintenant. Elle ne vous brûlera pas le palais.

Holdine l'accepte et la remercie. Grace retourne s'asseoir à ses côtés.

Jonas sourit.

— J'aime votre connivence, votre manière de prendre soin l'une de l'autre, dit-il. J'apprécie beaucoup quand les gens s'entraident. Je préférerais qu'ils le fassent avec spontanéité, par bonté pour leur prochain. Mais malheureusement, ils doivent souvent essayer vents et tempêtes avant de reconnaître la valeur de leur semblable et d'arrêter d'agir uniquement selon leur propre intérêt.

Les deux femmes ne répondent rien.

Holdine et Jonas mangent à leur tour... Trop lentement au goût de Grace.

— Quelle que soit l'issue, qu'on en finisse ! lance-t-elle à ses compagnons alors qu'ils terminent à peine leur plat.

— Oui. Grace à raison. Qu'on en finisse, répète Holdine.

Jonas pose sa conserve métallique vide à côté du sac. Son geste est lent. Il se lève, s'étire le dos quelques minutes, grimace avec trop d'exagération, puis vient s'asseoir en tailleur auprès d'elles. Il les observe, l'une après l'autre. Il sonde leur âme. Grace et Holdine se raclent la gorge. La situation les rend visiblement mal à l'aise.

— Je pense que vous êtes prêtes pour ce qui va suivre. Je voudrais que vous répondiez à mes questions, sans mentir ni omettre aucun détail, dit-il enfin.

Les deux femmes se rapprochent. Elles font bloc. La roche les encercle tout en les protégeant. Grace et Holdine ont l'intime conviction que toutes les épreuves qu'elles ont vécues depuis leur arrivée dans cette forêt devaient les amener dans cette grotte. Elles reconnaissent le signal. Elles peuvent désormais s'exprimer, alléger leur fardeau.

Elles acquiescent d'un mouvement de tête.

— Très bien. Alors, débutons par vous, Grace. Si nous parlions de vos cheveux ? Racontez-nous comment vous en êtes venu à vous raser le crâne. Ça ne sortira pas d'ici et restera entre nous.

Par réflexe, la jeune femme passe sa main dans sa chevelure courte et hirsute. Elle baisse la tête, hésite et commence par murmurer :

— Holdine, vous rappelez-vous ? Je vous avais dit que les Japs m'avaient emmenée avec d'autres dans un hôtel et que j'étais restée trois mois avant de pouvoir m'échapper grâce à l'aide d'un docteur.

— Oui, je m'en souviens, confirme l'Allemande.

— Eh bien, j'ai omis de vous donner de nombreux détails. Lorsque nous sommes arrivées à l'hôtel, ils ont pris des photographies. J'ai protesté avec d'autres. Nous avons essayé de brandir la convention de Genève, mais ils nous ont menacées avec leur épée et ont gesticulé pour nous faire comprendre qu'ils allaient nous tuer, puis trouver nos familles pour leur régler leur compte... Nous avons cédé par peur. Ils nous ont ensuite parquées chacune dans une chambre. Une chambre avec un nom de fleur placardé dessus.

Grace s'arrête. Ses yeux se perdent dans le vague...

Après une profonde inspiration, elle reprend son récit :

— Pour soustraire son humanité à quelqu'un, retirez-lui son identité et il se transforme en objet. Son propriétaire en dispose alors à sa guise... Dès cet instant, nous sommes devenues, moi et les autres, des ustensiles utiles, étiquetés comme des fleurs par des botanistes.

La tête toujours baissée, Grace déglutit et caresse son crâne à rebrousse-poil. Holdine passe son bras sous le sien.

— Continuez, lui demande Jonas.

— J'étais identifiée sous le nom de *rupinasu*... Cela veut dire lupin en japonais. Dans la journée, nous ne sortions pas de nos chambres. J'ai fini par connaître par cœur chaque fissure du plafond. Les soldats défilaient à toute heure du jour et de la nuit. Ils m'ont pris tout ce que je possédais. Tout ce que je gardais en moi et n'avais jamais offert à qui que ce soit, pas même à ma *Babou*. Ces journées étaient longues et épouvantables. Certains hommes étaient convenables, d'autres, de véritables pervers. Lequel allait entrer dans la chambre, je ne le savais jamais. Je vivais dans la terreur à chaque instant. Une peur comme un courant électrique... À travers les fines cloisons des chambres, j'entendais les autres pleurer. Nous étions toutes battues et violentées.

— Oh, mon Dieu ! s'écrit Holdine en posant sa main libre sur sa bouche.

Grace poursuit :

— Avant d'être emmenée, j'ai emprunté la bible de ma mère. Je ne peux pas vous dire pourquoi, car je ne crois en rien. Ce livre m'a donné espoir. Tous les jours, je me suis appliquée à prier. Pour moi et pour les autres. Les mots mis bout à bout ont formé des phrases qui m'ont permis à leur tour de rester saine, je suppose. Je m'étais promis qu'ils n'atteindraient pas cette part de moi. Cette part que, moi-même, je ne connaissais pas, mais que je sentais essentielle à ma survie. Le soir, nous nous retrouvions avec les filles dans la salle de bain. Nous pleurions en nous embrassant... Un jour, j'ai trouvé une paire de ciseaux dans le placard au-dessus de la baignoire. C'était sûrement un oubli, car en général les Japs nous retiraient tout ce qui pouvait représenter un danger. J'ai pensé que si je devenais hideuse, ils ne voudraient plus de moi... Mais au contraire ! J'avais tout faux ! Je suis devenue l'oiseau rare. Celui qu'on s'arrache pour sa différence, justement. Aussi repoussant soit-il... (Grace arrête de parler et se frotte le visage.) J'ai menti concernant le médecin. Il prenait également sa part. Alors, j'ai planté les ciseaux dans sa carotide. Il pissait le sang comme un porc et j'ai aimé

ça. J'ai fui ce soir-là et j'ai trouvé le groupe... Voilà, la vérité... C'est terminé. Vous avez obtenu la réponse à votre question, Jonas.

Les visages sont graves autour des flammes.

— Si j'avais su que vous aviez vécu l'innommable, je me serais comportée différemment. Je suis désolée, je suis une imbécile... Vous êtes courageuse, Grace.

Les yeux exorbités et luisants, Holdine contemple la jeune femme avec un air de compassion mêlé de pitié.

— Si vous aviez su... Vous êtes drôle ! Il est trop tard pour ce que vous avez fait ou cautionné, lance Grace à l'Allemande. Il s'agit maintenant d'accepter votre part de responsabilité !

Jonas, qui les écoutait avec discrétion jusqu'à présent, se lève et part fouiller dans la poche du pantalon de Grace. Il revient en tenant le mouchoir brodé dans une main.

— Parlez-nous de cet objet, lui demande-t-il en lui tendant le mouchoir.

Elle lui arrache et le froisse dans son poing.

— Comment saviez-vous qu'il se trouvait là ? Et pourquoi l'ai-je retrouvé accroché à un arbre de la forêt alors qu'il était resté dans ma chambre à l'hôtel ?

— Racontez-nous son histoire, Grace, l'invite Jonas avec tact.

— Très bien... Une femme me l'a offert avant que je monte dans le camion. Un soir, il faisait très chaud et humide à l'hôtel. Nous étions toutes assises sur les marches du perron pour tenter de nous rafraîchir. J'ai demandé aux filles de me le signer. C'est tout. Je voulais garder leur trace pour toujours, car elles seules pouvaient me comprendre. Nous étions toutes témoins de ce qu'il advenait des autres. Notre lien certifiait l'anormalité et l'injustice de notre traitement...

À bout de force, Grace arrête définitivement son récit.

— Comment vous sentez-vous, maintenant que vous avez révélé votre secret ? Acceptez-vous ce qui est arrivé ? ajoute Jonas avec douceur.

— J'ai honte de m'être laissée faire. De ne pas m'être mieux défendue, lance-t-elle sur un ton sec.

— Mais vous étiez victime d'une armée d'hommes, d'un système implacable... Voyons Grace, c'était impossible ! lui répond Holdine.

— Holdine a raison. Un collectif trop puissant se transforme en monstre. Il lave et essore le cerveau des individus qui le compose, ajoute Jonas.

Un courant froid pénètre dans la grotte. La faille siffle et fait vaciller les flammes. Dans la pénombre, les visages du trio se contorsionnent anormalement dans les flaques d'eau. Au même moment, une nuée de chauves-souris se décroche du plafond, proteste et s'envole. Jonas reprend :

— C'est à vous, Holdine. Racontez-nous cette soirée en Pologne. Nous avons le temps.

L'Allemande entend un cliquetis. Sur les genoux du vieil homme, le canon de la carabine envoie des éclats lumineux. Un courant électrique parcourt son échine. L'espace d'une seconde, elle revoit le trou, l'ours, Frantz. Elle ouvre la bouche et cherche l'air comme un poisson à la surface de l'eau.

— Je... Je... Oui, je jure de tout vous raconter... (Elle réfléchit environ cinquante secondes.) Le mariage nous change. Nous évoluons différemment de notre conjoint. En tant qu'épouse fidèle au Reich, je devais m'appliquer à suivre les idées de mon époux, lui transmettre ma force. Je vivais une existence confortable, alors pourquoi remettre en cause ma situation ? Le pouvoir transforme certains hommes. Frantz n'a pas échappé à la règle. Après une première année auprès du Führer, il s'est endurci, est devenu de plus en plus intransigent. Je demeurais dans le déni. Je me rassurais en me disant que je finirais bien par retrouver l'homme de nos premiers rendez-vous. Frantz était un père attentionné durant les premières années des enfants. Puis, petit à petit, il s'est mis à ignorer mon fils. Soi-disant : il ne correspondait pas à ses standards... Par contre, il passait beaucoup de temps auprès de Greta, sans moi. Quand il était absent, je me détendais... Les mois avançant, je suis arrivée à la conclusion que je préférais ma vie sans lui. J'avais peur dès qu'il passait le pas de la porte. Ne pas être suffisamment bien coiffée, bien habillée... Un sourire trop figé... Quel comportement allait-il avoir ? Il me terrorisait. C'est en posant les pieds en Pologne que tout a dégénéré. Il était désormais propriétaire terrien, vous comprenez. À peine deux jours après notre installation, je l'ai vu battre des gens qui travaillaient pour nous.

— Oh ! Mais arrêtez tout ça ! gémit Grace en se coinçant les mains entre les jambes.

— Elle doit continuer, Grace. Je suis navré, intervient Jonas.

D'un signe de tête, il demande à Holdine de reprendre. Elle accepte, la voix chevrotante.

— Mon Dieu, c'est si difficile... Il arrivait à Frantz d'agresser sexuellement les domestiques de la maison. Je faisais semblant de ne rien remarquer. Il riait quand il fouettait des Polonais, des Ukrainiens, des Juifs. Je savais que les paysans locaux le surnommaient le sadique. Lui ne voyait pas les choses ainsi. Il ne faisait qu'asseoir son autorité. Sa brutalité renforçait l'emprise qu'il exerçait sur son territoire. Un jour, il m'a tirée par le bras et m'a demandé de frapper une femme. Qu'avait-elle fait ? Une bonne épouse se plie aux désirs de son mari. J'ai obéi, terrorisée et révoltée. Pour pouvoir agir, je me suis persuadée qu'elle avait dû vraiment mal se comporter. J'ai vomi toute la nuit suivante. J'ai dû le refaire à plusieurs reprises, mais ne voulais rien de cela. Je souhaitais juste une belle vie. Devais-je me sacrifier ? Non, je ne le pense pas. Rester pour le bien-être de mes enfants ? Sûrement.

— C'est monstrueux. Vous êtes une bête, lui jette à la figure Grace en lui lançant un regard à la fois haineux et vulnérable.

Holdine ne la regarde pas. Elle continue :

— Frantz appréciait particulièrement les sorties bucoliques, surtout lorsqu'elles se transformaient en chasse à l'homme. Des Juifs s'échappaient régulièrement des wagons. À la maison, une de ses occupations favorites était de se poster sur la terrasse et tirer sur nos employés. Il les tirait comme des pigeons avec la carabine que vous tenez en ce moment entre vos mains, Jonas. Il ne les tuait pas, non. Il se délectait de leur douleur, de l'agitation qui s'emparait de leurs compagnons, de la peur qui transpirait de leur peau... Pour vous, je suis un monstre. Mais qu'est-ce qu'un monstre ? J'étais liée au système et mon âme s'était détachée de moi. Je ne pouvais pas renoncer à ce qui m'était octroyé. J'évitais de me poser des questions. J'avais gagné cette vie et devais protéger mes enfants, leur offrir le meilleur. J'avais fait mon choix.

— Le choix du meurtre et du sang, ajoute Grace.

— J'avais... J'ai choisi le Reich.

— L'uniforme vous va comme un gant, alors ! siffle Grace entre ses dents.

Holdine ricane avant de reprendre :

— Pour vous comme pour moi, l'autre est l'ennemie. Nous ne sommes pas différentes, Grace.

— Revenez à votre récit, Holdine, s'il vous plaît, demande Jonas.

— J'avais enterré cette arme. Comment se trouve-t-elle en votre possession ?

— Continuez...

— Frantz aimait trop Greta. J'avais remarqué qu'elle s'éloignait affectivement de son père, qu'elle devenait irritable dès qu'il rentrait à la maison. Mais jamais je n'aurais imaginé l'impensable...

Les mains de l'Allemande se mettent à trembler. Elle inspire et expire avec difficulté...

— Prenez votre temps, lui conseille Jonas.

— Merci... (Holdine expire fort.) Je dormais mal et m'étais levée pour boire un verre d'eau. Cette nuit-là, le ciel était étoilé. En retournant me coucher, je suis passée devant la chambre de Greta. La porte était entrebâillée alors qu'habituellement elle restait toujours fermée. Quelqu'un murmurait à l'intérieur. J'étais pétrifiée et par réflexe, je me suis emparée de la carabine de Frantz. Il la déposait toujours sur une console dans le couloir. Je me suis approchée de la porte et l'ai poussée à l'aide du canon de l'arme... et là, oh, mon Dieu ! Je l'ai vu, lui, couché sur ma fille. L'espace d'un instant, le temps s'est arrêté... et j'ai tiré.

— Vous avez exterminé ce salopard ! s'exclame Grace.

— Oui, trois coups dans le dos. Greta criait pendant que le coton de son pyjama s'imprégnait de sang... Le monstre a tué le monstre. Je me suis ruée sur la terrasse et... la suite, nous la connaissons.

Jonas prend la parole et lui pose les mêmes questions qu'à Grace.

— Comment vous sentez-vous, maintenant que vous avez révélé votre secret ? Acceptez-vous ce qui est arrivé ?

Holdine hésite, elle s'enroule un peu plus dans la couverture.

— Comment voulez-vous que je l'accepte ? J'ai abattu Frantz et mes enfants se trouvent loin de moi. Il serait sain que je culpabilise. Pourtant, je n'y parviens pas. Je me sens vide d'émotions.

— C'est normal... Maintenant, reposez-vous. Essayez toutes les deux de dormir un peu. Il est trop tard pour reprendre la route. Je vous remercie pour votre sincérité.

Grace balaie le sol avec ses pieds. Elle se sent prise au piège dans la caverne. Elle voudrait courir pour fuir l'Allemande et le vieux fou. Mais elle ne réussit qu'à dire :

— Nous allons attraper une pneumonie si nous restons couchés ici !

Jonas reste impassible. Il se réchauffe les mains, ne quitte pas les flammes dansantes des yeux. Après une minute interminable, il se décide enfin à répondre :

— Il pleut toujours dehors. Je m'occupe d'entretenir le feu. Approchez-vous de sa chaleur et tout se passera bien.

Une conclusion courte et efficace.

Grace soupire et tire un morceau de la couverture qui enveloppe Holdine. L'Allemande lui cède et les deux femmes se blottissent à nouveau l'une contre l'autre.

Jonas et les deux femmes reprennent la route pour rejoindre la berge du torrent. Dehors, la lumière les aveugle. La tempête se trouve loin derrière, mais elle a laissé son empreinte dans le sous-bois. Des branches d'épicéa jonchent le sol. Des cratères remplis d'eau boueuse parsèment les sentiers.

La veille, Holdine et Grace se sont lourdement endormies après leur confession. Ce matin, elles marchent éveillées, mais demeurent coincées dans cette phase étrange qui les tient piégées entre songe et réalité. Toutes les deux repensent à la manière dont elles se sont livrées à Jonas : sans retenue, tel un barrage qui se rompt. Comme si, depuis leur arrivée dans la forêt, cet acte représentait la continuation naturelle de leur cheminement.

Elles marchent, muettes. Les deux femmes ont décidé de ne plus reparler du passé. Il restera où elles l'ont laissé : dans la grotte.

La tête penchée en avant, elles regardent et écoutent la cadence monotone de leurs pieds posés sur les galets. Près d'elles, des branches et morceaux de bois épars courent dans le torrent gonflé d'eau, de rares brins d'herbe nimbés de pluie lancent des éclats lumineux. Leurs vêtements sont encore humides et couverts de boue collante. Elles ont hâte d'arriver à destination.

L'orage a vu disparaître tous les oiseaux. Ils sont désormais de retour avec, parmi eux, l'épervier. Il virevolte sous les yeux réjouis d'Holdine et Grace. À sa vue, leur corps se décrispe. Elles sourient, sincèrement heureuses de l'avoir retrouvé.

Marchant toujours devant, Jonas est satisfait de la soirée dernière. Il pensait que les deux femmes allaient rechigner à parler. Mais non ! Elles ont cédé facilement.

Grace court subitement pour le rejoindre. Elle lui fait confiance, mais la voix terrible à l'arrière de sa tête la met encore en garde. Elle se mord les lèvres et finit par lui demander :

— Qu'y a-t-il derrière le Mur, Jonas ? Un piège ? Jusqu'à présent, vous testez notre résistance, n'est-ce pas ?

— Vous ne cesserez donc jamais de poser des questions, lui répond-il sur un ton neutre.

— L'avez-vous déjà au moins traversé, ce Mur ?

— Oui, bien sûr. Au début, je le passais fréquemment, mais n’appréciais pas vraiment me tenir de l’autre côté. J’étais souvent désorienté. Puis, j’ai trouvé ma raison d’être. Mon rôle. Vous le connaissez maintenant. Je prends soin de ceux et celles qui, comme vous, s’égarent dans la forêt. Je fais en sorte que ce qui doit s’y dérouler le soit dans de bonnes conditions. Et croyez-moi si vous voulez, mon sens du détail s’avère très utile.

— D’autres personnes traversent la même épreuve que nous ? Où se trouvent-elles ?

Soudain, ils entendent un cri et se tournent en même temps.

— Bon sang ! peste Holdine.

Son pied droit vient de riper sur un caillou. Elle boitille.

Ils l’attendent et reprennent la route en restant groupés, cette fois-ci.

— Jonas, vous ne m’avez pas répondu. D’autres personnes vivent-elles ici ? Si nous jouons un rôle, lequel est-il ? relance Grace.

Holdine passe du visage de Jonas à celui de la jeune femme sans comprendre ce qu’elle peut bien vouloir dire.

— Votre rôle consiste à porter votre fardeau, ni plus ni moins. De l’assumer. Et vous le faites très bien. C’est à cela qu’a servi notre discussion, hier.

Les deux femmes froncent les yeux, se regardent et acquiescent sans grande conviction.

Le parcours s’aplanit. Le rythme de leur marche accélère. Ils pénètrent dans le bois. Des bruits discrets dans les fourrés les accompagnent. Le torrent ne se résume plus qu’à un mince filet d’eau et la large berge fait désormais place à un sentier cerclé d’épicéas.

— Arrêtez-vous ! leur demande Jonas. Vous entendez ?

Elles écoutent le silence sonore de la forêt.

— Le même bourdonnement... Je le reconnais ! s’écrie Holdine.

— Oui. C’est le Mur. Nous sommes proches... Allons-y ! Ne perdons pas de temps !

Jonas s’élance...

Ils enjambent de petits bosquets, ne prennent plus garde à la végétation émergente qu’ils écrasent sans ménagement. Le fond de l’air devient statique. Des gouttes de pluie glissent le long des épines alourdies par la tempête et s’éclatent sur le sol. Le léger bourdonnement se transforme maintenant en grésillement. Plus ils avancent et plus le son grandit et masque les chants d’oiseaux.

Le trio avance et ne pense plus à rien. Le ronron pénètre leur cerveau et traverse ses hémisphères. Comme eux, il coupe le ruisselet par la droite, par la gauche. Dans leur empressement, les deux femmes tombent. Jonas les relève et ils se mettent à courir...

Ils arrivent essoufflés auprès du Mur. Le vacarme est si puissant que Grace et Holdine se bouchent les oreilles, puis elles le voient : un mur classique de pierres grises envahi de mousse, à ceci près qu'il paraît sans fin. Sa hauteur rejoint le ciel et des arbres ont pris racine entre ses espaces vides.

Ses vibrations intenses le font paraître instable aux yeux des deux femmes. Il pourrait s'effondrer. Elles reculent, pensant encore avoir affaire à une illusion.

Jonas hurle au-dessus du bruit pour être entendu :

— Nous voilà arrivés ! Vous allez devoir traverser le Mur !

Holdine s'époumone à son tour :

— Mais comment ?

— Pour commencer, faites-le taire ! dit Jonas.

Les deux femmes le regardent avec incrédulité, épuisées par cette avalanche de mystères. Le vieil homme plisse les yeux. Il cherche quelque chose, ou quelqu'un caché dans les fourrés.

— Annette ! Montre-toi ! Je sais que tu es là !

Les deux femmes se retournent et voient surgir au loin la robe rouge de la fillette. Elle avance vite. Derrière elle, des silhouettes intangibles apparaissent et disparaissent. À mesure qu'Annette se rapproche, le bruit émis par le Mur décroît.

La fillette étudie timidement Grace et Holdine, l'une après l'autre.

— Viens auprès de moi, lui demande Jonas.

Le son est désormais aussi doux qu'un bourdonnement d'abeille. Annette le rejoint et agrippe un pan de son manteau.

— Je crois avoir aperçu des présences auprès d'elle, intervient Grace.

— C'est possible, mais ne vous inquiétez pas.

— Qu'allons-nous trouver derrière ? Je ne vois aucune porte, s'inquiète Holdine en scrutant le Mur de long en large.

— Pas besoin de porte. Approchez-vous simplement de lui. Ressentez-le. Il fera le reste.

— Est-ce irréversible ? Pourrons-nous revenir ici avec vous ? se soucie Grace en s’avançant près du Mur pour l’observer de plus près.

— Je vois que finalement, vous appréciez ma compagnie ! dit Jonas en riant, et s’adressant à la fillette : je pense que nous allons les garder près de nous ces deux-là...

Annette porte les doigts à sa bouche et cache sa figure dans les plis de son manteau.

Ils entendent l’oiseau crier et lèvent tous la tête. Grace inspecte ensuite le bois à la recherche des silhouettes floues aperçues derrière la petite fille. Elles ont disparu. Holdine, elle, tend la main vers le Mur sans oser le toucher.

— Je lis encore la peur sur votre visage, dit Jonas. Vous pouvez traverser en confiance et revenir quand vous le souhaitez. Je dois tout de même vous prévenir de quelque chose d’étonnant. De l’autre côté, rien ne vous semblera étrange. Vous vous adapterez de manière instantanée au lieu, comme si vous le connaissiez... Mais attention, vous n’aurez sûrement pas l’impression d’être seules.

— Vais-je retrouver mes enfants ? demande Holdine, avec une pointe d’espoir.

— Je préfère ne rien vous dire. Simplement une chose : si les émotions vous paraissent insurmontables, revenez. Le Mur se trouvera là-bas, il vous attendra... Allez-y, vous devez sentir comme moi que c’est le moment.

Les deux femmes se tiennent face à face. Holdine prend les mains de Grace dans les siennes. La blancheur de sa peau tranche avec le mordoré de celle de la plus jeune, mais elles ne font qu’une.

— Vous ressemblez à ces femmes que j’ai maltraitées, dit Holdine.

Grace est mal à l’aise. Elle sent venir les effusions et déteste ça.

L’Allemande continue :

— Je pense qu’elles n’avaient rien fait de mal. Mon ambition m’aveuglait. Si j’avais la capacité d’annuler le passé, je changerais de comportement sans aucune hésitation. Malheureusement, je crois que vous ne me pardonneriez jamais, car je vous rappelle trop vos Japs. Et sans doute, auriez-vous raison. Mais sachez que si c’est un Jap que vous voyez à travers moi, vous restez ma Proserpine... Vous vous souvenez ?

Grace à la gorge sèche. La réponse est difficile à formuler, mais elle finit par dire :

— Oui... Vous me sortirez de l'enfer pour m'y renvoyer par la suite. Une boucle sans fin, n'est-ce pas ? lui répond Grace, la gorge nouée.

— Exactement... Et mon rôle sera de vous laisser partir. Nous sommes gouvernées par des forces qui nous dépassent.

— Et vos enfants ?

— Ils ne sont qu'un chapitre dans l'histoire... Allons-y, maintenant.

Holdine prend l'initiative. Elle lâche Grace et se dirige lentement vers le Mur. La jeune femme la rejoint et attrape son bras. Elles s'adressent toutes les deux un sourire gêné.

Les deux femmes s'imprègnent de la chaleur enveloppante du Mur. L'attraction qu'il exerce sur elles est irrésistible. Elles tournent une dernière fois leur visage préoccupé en direction de Jonas. Il les observe avec calme. Annette, aussi.

— Vous resterez ici ? demande Grace d'une voix chevrotante.

— Bien sûr ! Nous restons tous là.

Holdine et Grace effleurent le Mur du bout des doigts. Sa surface n'est pas dure et froide comme de la pierre, mais douce et souple comme un fruit mûr. Elles se donnent la main et leurs ongles s'enfoncent délicatement dans la paume de l'autre. Leur bras libre pénètre dans la substance moelleuse du Mur.

Elles sont aspirées.

Leur esprit résiste, puis s'égare.

Inconscientes, elles se laissent transporter vers l'inconnu.

Le Système

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

Une chaleur lourde et enveloppante réveille Grace et Holdine. L'intérieur du pli de leur coude droit tiraille et leur corps engourdi est assommé comme après une trop longue nuit de sommeil. Retenues dans leurs mouvements, elles ont la sensation de partager le même lit étriqué. Leurs paupières clignent rapidement.

Une odeur de propre, de rénovation, suivie d'un léger parfum de désinfectant, pénètre leurs narines. Dans ce nouvel environnement, elles identifient d'autres présences. Deux, pour être exact. L'une d'elles envahit l'espace et semble entraver leur clarté d'esprit.

Durant un intervalle difficile à estimer, elles reprennent le contrôle de leurs membres, puis perçoivent la voix posée et lointaine d'un homme. Étendues jusqu'à présent sur un canapé de velours sombre, elles s'appuient maintenant sur leurs coudes et ouvrent les yeux. Ils s'acclimatent vite, préservés par la lumière douce qui tamise la pièce.

L'endroit est épuré. Les murs sont blancs, nus à l'exception de deux tableaux abstraits, l'un rouge, l'autre noir. Quelques livres aux reliures de cuir sont présentés sur une étagère transparente. Un large bureau en verre sur lequel sont posés un ordinateur portable et une pile de dossiers écrasée sous une réplique du *Penseur de Rodin* trône au milieu. Tout près, un homme est assis dans un fauteuil, les jambes croisées. Le reflet du bulbe lumineux de l'ampoule d'une lampe en pied sur ses lunettes cache ses yeux. Il tient à la main un crayon et un bloc-notes. Derrière lui, une fenêtre laisse filtrer des lumières dorées qui scintillent sous les trombes d'eau d'une pluie battante.

Personne d'autre ne se trouve dans la pièce. Malgré tout, les deux femmes sont certaines qu'un quatrième individu se trouve parmi eux.

Sous le plaid, elles ne sont plus vêtues de leur tenue de combat maculée de boue, mais d'un pull rouge et d'un jean bleu.

De ce côté du Mur, rien ne ressemble à ce qu'elles connaissent, pourtant, ce nouveau décor ne les surprend pas. Elles repensent aussitôt aux mots de Jonas. Il affirmait qu'elles s'adaptent vite. Il avait raison.

L'homme se racle la gorge et prend la parole :

— Comment vous sentez-vous ? Vous me parliez de votre mère avant de vous arrêter subitement.

Holdine et Grace tentent de déchiffrer le visage de leur interlocuteur, mais ce dernier reste impénétrable, caché derrière la lumière de la lampe.

Puis le brouillard se lève et elles réalisent qu'il ne s'adresse pas à elles.

*Mais où se trouve l'autre ?*

Elles pivotent et cherchent... Personne. Elles reviennent à lui.

— Pardon ? Nous nous appelons Grace et Holdine, annoncent-elles ensemble.

— Oh ! s'exclame-t-il.

Il demeure silencieux quelques secondes, toujours calme et droit dans son fauteuil.

— Où nous trouvons-nous ?

L'homme semble réfléchir à ses prochaines paroles.

— Vous venez d'arriver ? Je ne m'étais pas rendu compte que Charlotte s'était absentée.

Les deux femmes sont désorientées.

— Charlotte ?... De qui parlez-vous ? Nous ressentons la présence de quelqu'un d'autre ici. C'est elle ?

— Euh, oui... Excusez-moi. Vous êtes apparues si discrètement. Je n'ai pas retenu vos prénoms.

— Holdine et Grace.

— Vous êtes deux... Vous souvenez-vous de l'endroit dans lequel vous vous trouviez avant d'arriver au cabinet ?

— Oui. Dans la forêt, répondent-elles ensemble avant de s'asseoir avec nervosité sur le bord du canapé.

Sans en avoir conscience, elles font ensuite tourner la chevalière en or qu'elles portent désormais autour de l'index.

— De la forêt... Vous étiez seules ? demande l'homme tout en grattant le papier de son bloc avec concentration.

Les deux femmes se triturent les doigts et tirent sur les manches de leur pull.

— Excusez-nous. Nous nous sentons mal à l'aise, un peu étouffées ici. Auriez-vous de l'eau, s'il vous plaît ?

— Bien sûr.

Il se lève pour chercher un verre sous son bureau et une bouteille dans un mini-réfrigérateur qu'elles n'avaient pas remarqué malgré leur analyse

scrupuleuse du lieu.

— Tenez, leur dit-il en tendant le verre.

Il retourne s'asseoir et attend. Elles boivent lentement.

— Pouvons-nous reprendre ?

Holdine et Grace acquiescent d'un signe de tête.

— Très bien. Étiez-vous seules dans la forêt ?

— Quand nous sommes arrivées, oui. Puis Jonas nous a aidées. Une petite fille vit avec lui : Annette. N'oublions pas non plus Notre Épervier et Babou, les animaux.

Elles réalisent que ce qu'elles viennent de dire est confus.

— Vous avez l'air de beaucoup apprécier leur compagnie, constate l'homme.

— Nous sommes en sécurité dans la forêt. Loin de la guerre.

— La guerre ? Je suis étonné... Savez-vous pourquoi vous apparaissez à cet instant ?

De la sueur perle sur leur front et leur nuque tire. Grace et Holdine respirent difficilement. Le sol semble se décomposer et se dérober sous leurs pieds.

— Pardon docteur. Nous nous sentons très mal.

— C'est un effet indésirable du calmant que je vous ai injecté. Je vous en prie, étendez-vous de nouveau sur le canapé.

Elles se recouchent et se dissimulent sous le plaid.

Les nouveaux événements se synchronisent doucement dans leur esprit pendant qu'une fanfare de klaxons transperce le double vitrage de la fenêtre. Le temps paraît long. Le thérapeute patiente et au moment où il commence à se déconcentrer, elles disent :

— Nous avons traversé le Mur parce que vous nous avez appelées.

— Oui, dit-il en se frottant le menton de manière pensive.

Il se redresse dans son fauteuil et les interroge :

— Savez-vous ce qu'est un système ?

Il attend une réponse, une main posée sur la bouche. Les deux femmes froncent les sourcils et se massent le visage.

— Vaguement, même si tout est confus depuis que nous sommes ici... C'est nous, n'est-ce pas ? Nous faisons partie du Système.

L'homme cherche ses mots.

— C'est exact. Vous, Jonas, la petite Annette, Charlotte et les animaux, composez le même système. Vous y tenez tous un rôle différent.

Connaissez-vous le vôtre ?

Soudain, un déclic. Leur expérience au cœur de la forêt prend enfin son sens. Holdine et Grace détiennent les réponses à leurs questions. Dans ce monde, elles ne perdent rien de leur histoire, mais gagnent un motif pour continuer à vivre. Elles déclarent ensemble :

— Nous incarnons les horreurs de la guerre. Jonas avait raison, nous portons les fardeaux du Système.

Le thérapeute se lève, prélève un second verre d'eau sous son bureau. Il remplit à nouveau celui des deux femmes, puis le sien avant de rejoindre son siège.

— J'ai besoin d'éclaircissements. Que s'est-il produit pour que vous apparaissiez au sein du système ?

— Nous l'ignorons. Nous ne gardons que les souvenirs qui servent. Nous avons oublié le reste.

Holdine et Grace sont gênées et massent maintenant avec vigueur le point douloureux qui perce leur arcade sourcilière.

— Est-ce que Charlotte pourrait nous répondre ? demande l'homme.

— Sûrement, affirment-elles, à peine audibles.

— Je dois lui parler. Pensez-vous qu'elle puisse revenir maintenant ?

Les deux femmes soupirent, retirent le plaid et se lèvent. Sans un regard pour le docteur, elles se dirigent vers la fenêtre. La pluie éclate contre la vitre. À l'extérieur, la nuit est tombée. Les lumières sont agressives et la ville, agitée.

Holdine et Grace sont lasses de ce voyage. Elles veulent retrouver la forêt. Au loin, elles aperçoivent le Mur et ressentent son appel.

Elles sourient et ferment les yeux...

Charlotte fait tourner la chevalière de son grand-père sur son index. Depuis peu, elle se ronge de nouveau les ongles. Sa bouche est sèche. Elle sent poindre une migraine et se frotte le front.

Elle déteste son image floue qui se reflète dans la fenêtre frappée par la pluie. Dehors, les gens rentrent chez eux, impatients de retirer leurs chaussures, de se jeter sur leur canapé... En parlant de canapé, elle ne se souvient pas avoir quitté celui du cabinet.

Charlotte se tourne instinctivement vers le thérapeute, les yeux au bord des larmes. Il la dévisage avec intérêt. Elle remarque son bloc-notes

griffonné et retourne s'asseoir à sa place. Elle essuie ses mains moites sur son jean et déglutit. Elle le supplie du regard.

— Comment vous sentez-vous, Charlotte ?

— Votre sédatif me donne la nausée, docteur. Je pense qu'il fait mauvais ménage avec les litres de café que j'avale tous les jours.

Elle déglutit encore. Le praticien se lève et ouvre la fenêtre. Un courant d'air frais et une cacophonie de klaxons envahissent le cabinet.

— Savez-vous ce qui vient de se produire ? lui demande-t-il en montant la voix, avant de retourner s'asseoir.

— Je me suis absentée. Je me tenais assise, puis la seconde suivante, debout derrière la fenêtre.

— Oui... Les prénoms de Grace et Holdine vous évoquent-ils un souvenir ?

Charlotte réfléchit. La situation la perturbe comme à chaque fois qu'elle perd la mémoire. Son état mental s'était pourtant amélioré. Elle arrivait mieux à gérer sa particularité. Elle a rechuté à cause du décès de Béatrice. C'est le motif qui l'a poussée à revenir en consultation.

Le constat reste difficile à admettre, mais elle répond au docteur :

— Ce sont deux nouveaux *alters*, n'est-ce pas ?

— Je pense sincèrement, oui. Elles ont pris les commandes lors de la séance d'hypnose. En avez-vous eu conscience ? Vous êtes venue vous adresser à moi pour une raison précise. Souhaitez-vous me parler du déclencheur, Charlotte ?

— Je ne me suis rendu compte de rien. Elles sont parties maintenant. Elles ne se trouvent plus avec moi. Je le sens.

— Elles m'ont dit venir de la forêt et avoir rencontré Annette et Jonas.

— Alors c'est là-bas qu'elles sont retournées. Elles sont en sécurité avec eux.

— Vous souvenez-vous de l'événement qui a pu les amener dans le système ? Elles ont évoqué les fardeaux de la guerre.

— Je suis très anxieuse depuis le décès de la seconde épouse de mon grand-père. Je suis incapable d'assurer mes cours. Je suis en arrêt de travail depuis un mois. Pourtant, je sais que les autres *alters* restent en retrait. J'ai beaucoup moins d'absences.

— Voilà un point positif. Continuez-vous à tenir votre carnet ?

— Justement, beaucoup moins depuis que je suis à la maison. Personne n'a écrit, dit-elle en se triturant les doigts.

— Je sens que vous hésitez à me confier ce qui vous tracasse. Si vous êtes d'accord, je vous conseille d'écrire de nouveau. Décrivez cette perte, les émotions ressenties en apprenant son décès. Je vous avais dit que le contenu de ce carnet est la passerelle qui permet aux différents *alters* de votre système de communiquer entre eux. Écrivez à Grace et Holdine. Expliquez-leur qui vous êtes et laissez-les s'exprimer à leur tour.

— Et si elles refusent, ou veulent rester dans la forêt comme Jonas et Annette ?

— Vous ne pouvez présumer de rien, Charlotte. Essayez. Négociez... Freud affirmait que rien ne se perd dans la vie psychique, ce qui s'y est formé ne disparaît pas. Tout est conservé et peut reparaître dans certaines circonstances. Vous me parliez de votre mère avant de leur laisser la place. Peut-être, y a-t-il un rapport entre elles ?

— Il y en a un docteur, en effet... je pense.

Charlotte est paralysée. Confuse. Vidée. Elle manque de mots et se ronge le pouce. Le praticien le remarque, retire ses lunettes, se frotte les yeux.

Il se lève pour fermer la fenêtre. Un parfum de bitume mouillé envahit le cabinet.

— La circulation est moins dense. Le temps passe si vite ! Nous allons arrêter la séance, si vous le voulez bien.

Charlotte accepte. Elle s'extrait rapidement du canapé et attrape sa veste accrochée au porte-manteau. Elle avait déjà préparé le chèque. Elle le sort de son sac et le tend au thérapeute.

— Merci, docteur.

Le praticien le dépose sur son bureau et accompagne sa patiente jusqu'à la porte.

— Votre situation reste difficile, mais nous allons travailler tous ensemble. Vous me promettez d'écrire, Charlotte ? Apportez votre carnet à la prochaine séance.

Elle ne lui garantit rien. Elle quitte le cabinet, soulagée.

Elle suffoquait.

Charlotte a collé des pense-bêtes un peu partout : sur la table de nuit, le réfrigérateur, dans l'entrée. Ils sont tous restés vierges. Holdine et Grace – les deux nouveaux *alters* du Système – n'ont pas repris le contrôle du corps depuis sa dernière séance chez le thérapeute.

Ce matin, elle a décidé d'ouvrir les volets pour la première fois depuis un mois, depuis qu'elle n'a plus goût à rien. Elle s'est peignée avec soin et a même laissé couler quelques gouttes de parfum au creux de sa nuque.

Elle pioche au hasard un crayon dans le pot placé sur son bureau, tire un tiroir, récupère son carnet et les glisse dans son cartable.

Charlotte a choisi son appartement à proximité du lycée au sein duquel elle enseigne l'histoire. Son divorce lui a au moins permis de retrouver le vacarme anesthésiant de la ville. Son ex-mari préférait la campagne. Ils avaient fait l'acquisition d'une maison dans un coin perdu environné de champs en jachère et de vaches. Un environnement trop calme et anxiogène pour elle.

Des prémices de frimas traversent sa veste en laine. L'hiver approche. Charlotte frissonne et ajuste son écharpe en passant devant le petit square qui l'a vue corriger un nombre incalculable de copies par temps doux. Un enfant rit aux éclats. Assis sur un pneu, il se balance sous les poussées énergiques de son père.

Charlotte s'attendrit et pense à son fils et à la décision qu'il vient de prendre. Elle soupire, a peur pour lui. Elle accélère et poursuit sa route. Son cœur se serre lorsqu'elle aperçoit la façade grise de l'établissement scolaire. Elle change de trottoir et hâte le pas. Un piéton âgé qui passe à ses côtés lui lance un regard noir. Il rumine sûrement contre elle et tous ceux qui ne prennent pas suffisamment le temps de vivre.

*Si c'était si facile !*

Elle s'en moque, tourne sur sa gauche et franchit la porte d'un bar.

Une sonnette vibre et la chaleur des radiateurs en fonte rosit instantanément ses joues. Derrière le comptoir démodé, le patron l'aperçoit et son visage s'éclaire. Il la salue d'un signe de tête amical qu'elle lui retourne discrètement, un peu gênée, avant de retrouver sa place habituelle sur la banquette en similicuir.

L'homme termine d'essuyer quelques verres, puis la rejoint.

— Content de vous r'veoir. Café ? Comme d'habitude ?

— Oui. Merci, lui répond-elle, soulagée qu'il ne pose pas plus de questions.

Ce bar est avec le square, l'endroit qu'elle préfère pour corriger ses copies. Bruyant et couvrant ses ruminations. Le lieu a changé depuis vingt-cinq ans. Il a gardé sa décoration datée en formica jaune, mais elle regrette l'époque où les élèves – à peine plus jeunes qu'elle – l'envahissaient avec agitation. Lorsque les figurines du baby-foot tournaient sur elles-mêmes à une vitesse incroyable sous les mains endiablées, et les flippers claironnaient les victoires et les défaites. Aujourd'hui, des tables supplémentaires remplacent l'espace de jeu et la jeunesse a vu s'envoler une part d'innocence que la société ne sera sans doute jamais capable de lui rendre.

Le patron verse du café dans une tasse, puis dépose la cafetière sur la table.

Charlotte ne le laisse pas refroidir, l'avale d'un trait et se ressert aussitôt. Elle ouvre ensuite son cartable et en extrait le carnet. Les pages griffonnées révèlent des messages sibyllins, des écritures à l'encre ou au feutre, pleines d'emphase ou en pattes de mouches. Toutes les personnalités qui ont barbouillé leurs pensées sur ce papier composent le Système au même titre qu'elle. Certaines se sont évanouies, d'autres se dissimulent dans la forêt ou ailleurs.

Deux nouvelles viennent d'apparaître.

Charlotte, elle, gouverne le quotidien, les interactions sociales. Elle gère la cohérence du Système pour permettre au corps de vivre sans interruption. C'est son rôle.

Depuis l'enfance, elle cache son trouble. Ses amnésies fréquentes, son sentiment d'être parfois l'observatrice d'elle-même, de parler avec la voix de l'un ou de l'autre. D'oublier par moments ses propres compétences, de faire et ne pas se souvenir d'avoir fait.

Un combat. Une confusion invisible.

Depuis peu, ses proches comprennent enfin qu'elle n'est pas seulement Charlotte, mais aussi tous les autres — ses changements brutaux de comportement, la versatilité de ses goûts. Une fois, enfant, l'autre, vieil homme, ou plus surprenant encore, animal. Mais toujours dissimulé.

Elle sait que chaque événement, insignifiant ou choquant, est susceptible de donner naissance à de nouveaux *alters*.

Elle se verse une seconde tasse. Le café brûle jusque dans sa poitrine. Un groupe de jeunes gens entre dans le bar. Ce sont des habitués, mais ils ne font pas partie de ses élèves. Elle soupire pour expulser les derniers vestiges de caféine encore piégés dans son haleine, mais aussi parce que saluer ces jeunes aurait été une véritable torture.

Le carnet est rempli aux trois quarts. Elle le plie pour garder les premières pages vierges en place et récupère le crayon dans son cartable. Son extrémité est mâchonnée. Elle n'a jamais perdu cette manie. À moins que ce ne soit celle de l'un des *alters* ? Elle ne s'en souvient pas.

Dehors, les piétons se massent sur les trottoirs. À l'intérieur, la radio annonce l'heure : pile midi. La voix célèbre de Piaf et son manège prennent la suite.

Charlotte se mord la lèvre inférieure, hésite à écrire. Comment doit-elle s'y prendre ? Raconter comme elle le ferait pour elle-même ? S'adresser à des inconnus en précisant chaque détail ? Comment débiter ? Elle voudrait que le thérapeute la conseille, assis en face d'elle. Elle lui parlait de sa mère avant son remplacement par les deux *alters*. Elle croit maintenant comprendre le « pourquoi » du Système.

Elle appuie le crayon, hésite, le soulève et le repose sur le papier quadrillé. Autour d'elle, la conversation des jeunes s'anime. Ils rient et s'esclaffent.

Charlotte sourit et se décide enfin à écrire...

Je suis née dans les années 1970, divorcée et mère d'un fils de 23 ans. J'écris parce que mon thérapeute me l'a demandé. Je suis un *alter*, et la majorité du temps, je me trouve « devant ». C'est pour cette raison que nos proches nomment spontanément notre système : « Charlotte ».

Notre particularité s'est construite sur un traumatisme. Il nous aura fallu des dizaines d'années pour le découvrir. Nous ne pouvons pas déterminer avec exactitude sa nature, car le souvenir s'est peut-être perdu à jamais.

Moi – Charlotte – je garde l'impression de m'être toujours sentie à part. Jamais vraiment ici, jamais vraiment ailleurs.

Nous sommes capables de fabriquer des identités différenciées pour pouvoir isoler et cloisonner notre mémoire et les émotions liées à nos expériences à l'intérieur de notre esprit. Nous nous réfugions dans notre imaginaire pour ne pas souffrir. La forêt est notre monde intérieur, notre bulle sécurisée.

Je m'y rends surtout en rêves.

Avant de continuer : je pense qu'employer le « nous » pour parler de moi prête à confusion. J'utiliserai le « je », si vous n'y voyez pas d'inconvénient.

Un choc violent aurait donc empêché mon psychisme de créer une personnalité unifiée.

Enfant, j'ai commencé à avoir des problèmes avec la nourriture suite au décès de ma mère. Cette anorexie pourrait être une cause, mais rien n'est moins sûr.

Je garde de ma mère une image figée : une gravure de mode, athlétique et blonde. Le souvenir est encore très vivant : j'avais 6 ans et elle venait de peindre mes ongles de la même couleur que les siens. Je portais ma robe rouge et voulais lui montrer combien j'étais jolie. Une robe à bretelles avec des boutons en forme de cœur. Ma mère se trouvait à ce moment précis dans la salle de bain. La porte était entrebâillée et je n'osais pas entrer. Un enfant comprend intuitivement qu'il est interdit de transgresser les limites des adultes. Mais j'étais excitée, alors j'ai désobéi. Une de ses pantoufles était tombée à terre. L'autre pendait encore à son pied en ne tenant que par un orteil. J'ai appris plus tard qu'on les appelait des mules. Les siennes

étaient en satin bleu brodé de motifs d'oiseaux asiatiques. Du verre brisé jonchait le sol et du sang coulait de son pied nu.

Elle avait noué la ceinture de son peignoir au lustre de la salle de bain.

Aujourd'hui, mon père reste encore choqué. Il ne s'est jamais remarié. Il travaillait beaucoup, voyageait à l'étranger et plus particulièrement en Asie où l'entreprise qui l'employait avait signé de gros contrats. Donc, après la mort de ma mère, j'ai passé une bonne partie de mon temps chez mon grand-père maternel et Béatrice, sa seconde épouse. Il avait divorcé de ma grand-mère après la guerre. Je crois que c'est elle qui l'a quitté, mais personne n'a jamais évoqué cette période de sa vie.

Ah, oui ! je précise qu'ils étaient allemands alors que je suis française. Ma mère avait rencontré mon père dans le cadre de ses études à Strasbourg, puis s'était définitivement installée avec lui en France avant ma naissance.

À la suite de son suicide, la vie a commencé à me terroriser. À l'école, je ne me liais à personne. À la maison, je restais dans ma chambre, ne mangeais rien et jouais la somnambule la nuit. Mon père se démenait pour que je sois heureuse, mais mon comportement le dépassait. Alors, je suis allée vivre à temps plein chez mon grand-père. Lui et Béatrice s'étaient installés à la frontière allemande dans un chalet en lisière de forêt pour se rapprocher de moi.

Je suis fille unique et Béatrice n'a jamais eu d'enfant. Ils aimaient me sentir auprès d'eux.

Vous ne pouvez pas le voir, mais à l'instant, j'ai mal au cœur à l'idée de raconter tout ça. Je frissonne malgré la chaleur étouffante du bar.

Avec le recul, j'analyse mieux ce qui m'est arrivé : je cachais tout ce qui me tourmentait. Avec les années et l'augmentation de la fréquence de mes pertes de mémoire, je suis devenue difficile à vivre : lunatique, insatisfaite chronique et colérique. Certains diraient : cyclothymique. Plus un repoussoir qu'un aimant à amis. Je croyais être folle et incapable de gérer ma personne. La lecture de romans m'évitait de m'enfoncer dans la dépression tout en nourrissant mon imagination fertile. Voilà pourquoi je me suis orientée vers des études universitaires d'histoire, faute de rêver à celle que je souhaitais véritablement devenir : une artiste, qu'importe la spécialité.

J'ai choisi l'histoire pour apprendre les grands événements du monde, me raconter des histoires, justement, et essayer d'analyser la mienne, encore et

toujours.

Vous m'obligez à me confier. J'éprouve des difficultés à parler de moi. J'y vois un aveu de faiblesse. S'il faut que je me définisse, alors, je suis une série de pointillés, une espèce de code Morse indéchiffrable.

Le quotidien des gens apparaît souvent sans intérêt et le mien ne fait pas exception à la règle, donc permettez-moi de réaliser une ellipse temporelle.

Ce n'est pas la première. Vous m'en voyez désolée.

Certaine qu'aucun garçon ne me trouverait à son goût, j'ai épousé le seul étudiant qui s'est passionné pour moi. Une affaire rondement menée qui m'a longtemps donné l'illusion d'avoir enfin découvert ma place. J'avais le sentiment que le mariage me rendait invulnérable, me protégeait des vicissitudes de la vie. Je me cachais derrière mon mari comme je le faisais avant, derrière mon grand-père.

Le pauvre, je l'ai épuisé. Il a fini par ne plus me supporter et a claqué la porte. Comment lui en vouloir ? (Vous voyez ! Je fais beaucoup de bons dans le temps. Encore désolée !)

Mon fils a choisi de vivre avec moi. Pourtant, je ne l'ai pas non plus épargné. C'est en grande partie pour lui que j'ai décidé de consulter. Il se pose encore plus de questions que moi.

Je parais pathétique, n'est-ce pas ? Mais, si j'ai moi-même bien compris, vous êtes moi et je suis vous. Nous formons donc toutes et tous une belle troupe tragicomique.

*Bienvenue chez vous, Holdine, Grace !*

*C'est pour vous deux que j'écris ce monologue. J'attends maintenant le vôtre avec impatience !*

Après cet aparté sur notre pluralité complexe, permettez-moi de reprendre le cours de mon histoire :

Je vénérerais mon grand-père. Une fraction de moi reste la fillette à la robe rouge qui s'émerveillait à l'écoute de ses contes fantastiques. Une enfant ébahie qui s'imprégnait de la force de ses héros, qui rêvait de prendre exemple sur eux, une fois sa tête enfouie sous les couvertures. Mais chaque fable détient sa part d'ombre, n'est-ce pas ? Les méchants contre les gentils. Pour moi, c'était l'ogre. Je me sentais minuscule sous les semelles de ses bottes gigantesques en cuir. Elles me piétinaient, jusqu'à ce que je me réveille et crie en sueur dans mon lit. Ajoutez à celui-ci un autre cauchemar

récurrent : je dormais sur un tas d'ossements humains. Un empilement macabre à la place des fondations du chalet de mon grand-père.

Comment un enfant peut-il imaginer ce genre de chose ?

Je n'ai pas encore raconté ces terreurs au docteur. Sûrement par honte d'avoir eu des idées pareilles. J'apparais bien ingrate, car je ne manquais de rien. Mon père me gâtait dès qu'il rentrait de voyage. Je profitais de la forêt, de la prairie et des vaches peu craintives dès l'instant où je le souhaitais.

Aujourd'hui, cette enfance m'explose à la figure. Béatrice vient de mourir et le chalet sera bientôt vendu.

*Holdine et Grace supportent les fardeaux de la guerre.*

Est-ce que cette phrase résume à elle seule la réponse ? Portez-vous les actes et les conséquences que je suis incapable d'assumer ?

Je dors mal. J'ai découvert la vérité depuis presque un mois, maintenant.

Un second choc, et voilà que je revis comme au premier jour une partie des souvenirs du Système : Béatrice dépose ses énormes brassées de lupins dans de grands vases sur la table du salon. Je déteste ces fleurs de montagne au parfum écœurant. La terre noire coincée sous les ongles de mon grand-père me dégoûte, elle aussi. Pour lui faire plaisir, il passe un temps infini à faire se multiplier ces fleurs autour du chalet. Elle adore en mettre partout.

C'est si difficile d'avouer. Même par écrit. J'ai peur. Est-ce que ma mère savait ? Mon Dieu, comme je dois vous paraître misérable ! Je tremble comme une feuille et il ne reste plus une goutte de café.

Après le décès de mon grand-père, tout est resté en place dans le chalet : la grosse pendule, la table en bois massif, l'épervier naturalisé. Béatrice a continué à l'habiter après sa disparition. Jusqu'à la fin.

Pénétrer chez un proche récemment décédé est terrible. Les lieux sont imprégnés de sa présence. Vous attendez l'être aimé derrière la porte fermée. Elle ne s'ouvrira pas, vous le savez pertinemment, mais vous espérez tout de même. Puis la raison et la peine reprennent le dessus : il est parti. Éternellement. Vous n'avez donc plus rien à faire là. Vous envahissez une propriété privée et vous allez voler celui ou celle qui vous a tout donné. Vous en avez honte.

Voilà ce que j'ai ressenti lorsque je suis retournée au chalet après la mort de Béatrice. Mon fils m'a accompagnée pour récupérer les objets qu'il souhaitait garder en souvenir. Heureusement qu'il faisait chaud et beau, cela a rendu la tâche un peu moins difficile. Je lui ai dit d'aller fouiner dans la

bibliothèque, de choisir les livres qui lui faisaient plaisir. Mon grand-père détenait une collection importante de romans d'aventures.

Je ne me souviens plus de mon occupation au moment où il m'a rejointe. Je crois que je me trouvais dans la cuisine en train de trier les services de table, de jeter les assiettes ébréchées. Par contre, ce dont je suis certaine, c'est que derrière la fenêtre, les groupes de lupins resplendissaient. Magnifique rose, violet et bleu sous le soleil. Ces maudits lupins !

Mon fils est entré dans la cuisine avec un livre à la main. Je n'avais jamais lu une telle expression sur son visage. De l'appréhension, de la terreur, même. Il me l'a tendu sans un mot.

Une photographie était glissée à l'intérieur. Deux hommes sur une terrasse. Je ne l'avais jamais connu aussi jeune, mais j'ai tout de suite retrouvé son sourire. J'ai aussi immédiatement identifié l'uniforme que portait mon grand-père, ainsi que l'homme qui se tenait à ses côtés. Tous les deux posaient devant l'objectif, satisfaits, le visage plein de morgue, de supériorité. Le livre portait une dédicace sur sa page de garde : *À un fidèle compagnon, Adolph Hitler.*

Je ne vous dirai rien sur le contenu de l'ouvrage. C'est inutile, mais sachez qu'il m'a brûlé les mains.

Je suis restée hébétée. Sûrement longtemps. Cet homme était-il celui que j'aimais tant ? Ce grand-père affectueux et rassurant. Je me suis envolée pour la forêt. Peut-être que Jonas a pris ma place en urgence. Je ne me souviens plus. Sûrement. C'est son rôle.

À cet instant, je pense qu'une partie du Système s'est figée alors que l'autre a voulu comprendre.

Victime et bourreau. Voici ce que nous sommes devenus — ce que je suis devenue. Écartelés, une fois de plus.

Je ne connais pas la nature du sang qui coule dans mes veines. Je devrais haïr cet homme — le soldat du Reich —, mais je n'arrive pas à rejeter mon grand-père. Est-ce que je vis « grâce » ou « à cause » de lui ? Ai-je le droit de pleurer ?

J'ai une dette envers tous les martyrs de cette folie.

Holdine, Grace, voici pourquoi vous existez.

Pour « éprouver » à ma place.

Pour m'aider à vivre.

Charlotte fait tourner la chevalière de son grand-père sur son index. Ce geste, elle l'effectue mécaniquement depuis son décès, il y a déjà plus de dix ans.

Excepté le torchon du patron qui frotte le comptoir, le silence règne dans le bar. Charlotte n'a pas vu passer le temps. Les clients sont tous partis. Elle est la dernière.

— Excusez-moi. Je m'en vais tout de suite ! annonce-t-elle au gérant, un peu gênée.

— Pas de problème. J vous embauche pour le nettoyage, si vous voulez ?

Charlotte sourit à cet homme familier qu'elle ne connaît qu'entre les quatre murs de son établissement. Elle range vite son carnet et son crayon dans son cartable, se lève, remet sa veste en laine et attrape la cafetière et la tasse vide. Elle les dépose sur le comptoir et présente son règlement.

— Ça caille, aujourd'hui ! Ils nous annoncent un hiver glacial, dit le patron en encaissant la monnaie... J'étais content de vous revoir, madame.

— Merci... J'aime beaucoup venir ici.

— J'vois ça. Belle fin de journée à vous.

Il soulève la main et agite son torchon en guise d'au revoir.

— À vous aussi, répond Charlotte en se hâtant vers la sortie.

Dehors, le froid l'attrape. Elle remonte son écharpe sur son nez. Les vibrations de ses pas pressés sur l'asphalte surprennent un groupe de moineaux qui cherchent à survivre sur le trottoir. Ils s'envolent. La tête dans les épaules, elle ne leur prête pas attention.

Maintenant, elle longe le lycée sans lui jeter un œil. Elle a mal au crâne, a hâte de rentrer au chaud chez elle.

Dans le hall du rez-de-chaussée de son immeuble, elle croise souvent la même petite dame qui effectue toujours les mêmes gestes : passer un coup de balai sur le sol carrelé et lustrer les feuilles du ficus benjamina planté près des boîtes aux lettres. Charlotte lui fait un rapide signe de tête et s'engouffre dans l'ascenseur. Elle s'inquiète de nouveau : son fils ne lui a pas encore donné de nouvelles. Elle cherche la clef de son appartement dans le désordre de son cartable et tremble en ouvrant la porte. Elle le jette par terre et se précipite dans le salon. Avec les journées qui s'écourtent, il est

quasiment plongé dans la pénombre. Charlotte repère aisément la lumière rouge du répondeur téléphonique qui clignote. Elle se rue et appuie sur le bouton « lecture ».

Elle pousse un soupir de soulagement quand elle entend la voix grave de son fils à l'autre bout. Il économise ses paroles, mais lui confirme qu'il est arrivé sain et sauf en Israël.

Il a pris cette décision sur un coup de tête. Lui a dit que de toute manière, elle ne pourrait pas l'empêcher d'agir, qu'il devait faire quelque chose.

Son bébé. Charlotte a toujours peur pour lui, mais elle ressent de la fierté.

Faire du bénévolat pour une association. Prendre soin d'enfants handicapés près de Jérusalem. Voilà comment il a décidé de se rendre utile.

Elle reste immobile quelques secondes, son regard fixant le vide après le dernier « bip » du répondeur.

Sa chevalière tourne sur son index... Soudain, elle arrête son geste, retire violemment la bague, se dirige vers son bureau, ouvre le tiroir, la lance à l'intérieur et le referme en le claquant.

Le percolateur vrombit dans la cuisine. Le bruit de l'habitude. Charlotte transfère le liquide chaud dans un thermos, puis va s'asseoir dans le canapé du salon. Elle allume la télévision, se serre une tasse et empoigne sa dernière lecture en cours. Le café chaud, les mots posés sur le papier, les souvenirs agréables du chalet, les dialogues à l'écran, tous se mélangent dans son esprit. Tous lui font du bien...

Le coucou familial sonne maintenant 23 heures. Un bûcheron mécanique coupe du bois. Onze fois.

*Demain, j'irai remplacer ce téléphone portable cassé, indispensable pour garder le contact avec Israël, songe-t-elle.*

Elle se lève, bâille et s'étire. Elle a mal au dos.

Arrivée dans la chambre, Charlotte frissonne. Elle rallume le chauffage et repense subitement au carnet. Pieds nus, en chemise de nuit, elle se presse dans l'entrée là où elle avait lâchement abandonné son cartable. Elle sort le carnet, l'ouvre à l'endroit où elle a inscrit ses derniers mots, va le placer sur son bureau et pose le crayon à côté. Elle l'observe quelques secondes puis part se coucher.

Lasse, Charlotte se glisse enfin dans son lit. Ses draps trop froids la font frissonner. Ses orteils se crispent. Après une dernière pensée pour son fils, elle plonge son regard, comme elle le fait chaque soir, dans les yeux de

verre de l'épervier. Posé sur la table de chevet, l'animal-objet immobile la fixe, agrippé à sa branche. Elle aurait pu s'en débarrasser, mais elle tient à lui. Il l'accompagne depuis toujours.

Charlotte soupire.

Elle éteint la lumière...

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

Ils sont nés dans la forêt.

L'épervier ne sait pas sourire, mais maintenant, il sourirait s'il possédait ce don. Alors, à la place, ses yeux brillent de mille éclats.

La forêt murmure pour lui. Rien que pour lui. L'aube lui rapporte ses cris, ses plaintes languissantes et ses richesses sans cesse renouvelées.

L'épervier glisse et plane au centre des nuages. Il se hâte au-dessus des montagnes. Il retient son souffle, se délecte de la caresse de l'air sur son plumage. Un claquement d'ailes et il accélère. Il emprunte les rivières et torrents qu'il connaît à la perfection, frôle les cimes des arbres centenaires.

Son minuscule cœur bat au rythme de la forêt.

L'épervier joue son rôle. Il ne finira jamais, comme les bois verts et ses âmes maudites.

Aujourd'hui, il ne veut pas être seul. Il cherche la compagnie de ceux avec lesquels il ne fait qu'un.

À présent, le soleil réchauffe ses plumes, l'éblouit. Il pique plus bas, navigue entre les arbres des sous-bois. Il se réjouit de la fraîcheur, salue quelques semblables.

Ses alter ego. Ses autres lui-même. Il les entend murmurer.

Il penche la tête et affûte sa vision.

Il distingue maintenant le toit de la ferme. Et leur minuscule silhouette. Une couleur vibrante émane de leur corps. Ils sont tous vêtus de rouge, comparables aux artères gorgées de sang qui pulsent jusqu'au cœur du Système.

La fillette porte une couronne de fleurs dans les cheveux. La Pie Rouge porte la même entre ses cornes.

L'Allemande parle à l'enfant et la fait tourner dans les airs. L'épervier perçoit ses murmures, mais ne les comprend pas.

Jonas et la jeune femme sont assis côte à côte sur une chaise près de l'étendage. Eux aussi, discutent tout en vidant des poissons, fruits d'une récente pêche fructueuse.

Le rapace s'anime et crie.

Les quatre s'interrompent et lèvent leur visage dans sa direction. L'épervier plonge, tournoie quelques secondes avant de se poser sur la tête de Grace. Il apprécie le contact de sa chevelure courte et piquante sous ses serres. Elle lui parle dans sa langue. Il pourrait la décoder, mais se régale déjà du morceau de truite qu'elle vient de lui tendre.

Il le secoue, le déchiquette et l'avale tout rond.

FIN

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## POST-SCRIPTUM

Je désirais évoquer la nature dans mon roman. De manière symbolique, je souhaitais que sa représentation reflète la complexité de l'être humain, ses parts d'ombre et de lumière. J'ai décidé de placer mon intrigue en Forêt-Noire, car cette forêt a accompagné mon enfance et a marqué mon esprit de son empreinte.

Comme pour un patchwork, j'ai ensuite conçu et découpé mes personnages et leur histoire individuelle. Mais il me manquait un liant. Quand j'ai entendu parler du Trouble Dissociatif de l'Identité (TDI), j'ai su qu'il allait être le fil qui allait relier toutes les pièces de mon histoire entre elles.

Chaque personnalité (*alter*) tient un rôle au sein du système « Charlotte ».

Voici comment j'ai construit mes personnages :

\* La forêt représente l'« *Inner World* » (le monde intérieur) du système. Elle est le lieu où certaines personnalités du système se trouvent lorsqu'elles ne sont pas au *Front* (en possession du corps).

\* Grace et Holdine sont des *alters* « *Factif* » et « *Trauma Older* ». Elles ont été créées selon certains attributs de personnalités ayant réellement existé. Elles portent une partie des traumatismes du système.

Le personnage de Grace m'a permis d'aborder le difficile sujet des « femmes de réconfort » durant la Seconde Guerre mondiale. En effet, elle est librement inspirée de l'histoire Jan Ruff O'Herne à laquelle j'ai emprunté certaines parties du récit (la séquestration par les Japonais, le mouchoir, la coupe des cheveux).

Le personnage d'Holdine m'a été en partie inspiré par la personnalité de Magda Goebbels. Le sacrifice cruel de ses enfants est choquant. J'ai décidé de nommer mon personnage comme l'une de ses filles. Le livre « les furies d'Hitler » de Wendy Lower a été mon autre source documentaire pour créer ce personnage de femme vouée corps et âme au 3e Reich.

\* Jonas est un *alter* « *Caregiver* ». Il prend soin des autres *alters* du système. Son personnage et son histoire sont entièrement issus de mon imagination.

\* Annette est un *alter* « *Little* ». Les systèmes possèdent presque tous une personnalité enfantine. Elle aussi, est entièrement issue de mon imagination.

\* Charlotte est à la fois l'hôte du système et un *alter* « *Social* ». Elle gère le quotidien et les relations sociales. Elle est aussi issue de mon imagination.

Et pour Babou et l'Épervier ? Eh bien, je vous laisse deviner...

Le TDI est un trouble encore peu connu. Je souhaite modestement rendre hommage à tous ceux et celles qui en souffrent. Mon idée n'a pas été d'analyser son fonctionnement, mais plutôt d'en faire une interprétation libre et créative.

Je vous invite maintenant à découvrir à votre tour toute sa complexité.

Maud Servignat, mars 2023

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)

## *Remerciements*

Écrire un roman est un long et sinueux voyage. Mais il en vaut la peine, car les chemins arpentés sont riches en rencontres et découvertes.

Tout d'abord, je veux remercier ma maman. Merci pour ton accompagnement et ton soutien inconditionnel. Merci pour ta patience. Merci pour les longues heures passées ensemble à lire et relire « Le Système » à voix haute, à chercher le mot juste. Merci de croire en moi.

Merci à mes deux formidables bêta-lectrices, Chantal Gaucher et Patricia Grapeloup. Merci pour votre regard neuf sur le roman, vos encouragements et vos conseils pertinents.

Merci à tous ceux et celles qui me soutiennent au sein de l'étrange monde virtuel des réseaux sociaux. Écrire rassemble et l'expérience est belle.

Merci à notre fascinante planète Terre. Merci pour tous les trésors que tu nous offres et que nous devons encore apprendre à apprécier à leur juste valeur. Merci d'être une inépuisable source d'inspiration.

Et pour finir, merci à vous, lecteur, lectrice. Merci d'avoir osé vous perdre dans la forêt de mon imaginaire.

[OceanofPDF.com](http://OceanofPDF.com)